

On trouve chez le même Libraire toutes les
Nouvelles, & ce qui n'est pas sur les Etrangères.
Général.

LETTRES de Julie à Ovide, 1 vol. in-12. 1710.
Vernon & Felslin, 2 pt. in-12. 1710.
Administration du Ministère de l'Intérieur, premier
Ministre de Portugal, 4 vol. in-8. avec son portrait.
Paris. chez les Libraires, 1710.
Hill. ambassadeur de l'Angleterre. Histoire de l'Angleterre.
Les Amours d'Aphrodite, les exiles de la Cour d'Angleterre.
1710.

LES DANGERS
D'UN
AMOUR ILLICITE

broché, 1710.
Discours sur la formation des Assemblées provinciales, 1 vol. in-8.
Coraël & Namer, ou les illustres Américains, 2 vol. in-12. 1710.
Œuvres de M. de Launay, pour être lues par les
Le Guide du Voyageur à Paris, 2 vol. in-12. 1710.
— aux environs de Paris, 2 vol. in-12. 1710.
Le Voyageur à Paris, ou le Guide du Voyageur, 2 vol. in-12. 1710.
plan de Paris, 1 vol. in-12. 1710.
L'Administration des Finances, par M. de Launay, 2 vol. in-12. 1710.
Compte rendu au Roi en 1710, par M. de Launay, 1 vol. in-12. 1710.
Histoire de l'Administration des Finances, par M. de Launay, 1 vol. in-12. 1710.

*On trouve chez le même Libraire toutes les
Nouveautés, & ce qui a paru sur les Etats
Généraux.*

- L**ETTRE de Julie à Ovide, 1 vol. p. in-12. 1 l. 10 f.
 Vlamor & Feltidie, 2 p. in-12. broc. 2 l. 8 f.
 Administration du Marquis de Pombal, premier
 Ministre de Portugal, 4 vol. in-8. avec son por-
 trait, suivie de Pièces justificatives, broc. 15 l.
 Hist. admirable du Juif errant. Histoire Dodin, 4 l.
 Les Amours d'Aspasie, les exiles de la Cour d'Au-
 guste, 2 vol. broc. 4 l.
 Lettres d'Henri IV à Corizandre d'Audouin, Com-
 tesse de Guiche sa maîtresse, imprimée sur les
 originaux écrits de sa propre main, 1 l. 4 f.
 Le nouveau Voyage Sentimental, traduit de l'An-
 glois de Sterne, suivi des Lettres d'Yoricka-
 Elisa, 2 vol. 3 l.
 De l'Administration provinciale, & de la Réforme
 de l'Impôt, par feu M. le Trône, 2 v. in-8.
 brochés, 12 l.
 Discours sur la formation des Assemblées provin-
 ciales, 1 vol. in-8°. 3 l.
 Corali & Zamor, ou les illustres Américains, 2
 vol. in-12. broc.
 Œuvres de M. de Parny, nouv. édit. avec figures,
 broc. 4 l. 10 f.
 Le Guide du Voyageur à Paris, 2 vol. avec fig.
 rel. 9 l.
 — aux environs de Paris, 2 vol. broc. 2 l. 10 f.
 Le Voyageur à Paris, extrait du Guide, avec un
 plan de Paris, 2 vol. broc. 2 l. 10 f.
 L'Administration des Finances, par M. Necker,
 3 vol. in-12. broc. 1789. 7 l. 10 f.
 Compte rendu au Roi en 1781, avec son Mé-
 moire sur l'Administration des Assemblées pro-
 vinciales, 3 l.

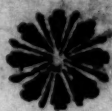


LES DANGERS
D'UN
AMOUR ILLICITE,
OU
LE MARIAGE
MAL ASSORTI.
HISTOIRE VÉRITABLE;

PAR M. LE COMTE DE C***.

On n'est heureux que quand on s'aime ;
Les Mortels aux Dieux sont égaux :
L'amour est le bonheur suprême ,
Ou le plus grand de tous les maux.

PREMIÈRE PARTIE.



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez GATTEY, Libraire de S. A. S. Madame
la Duchesse d'Orléans, au Palais Royal,
Nos 13 & 14.

M. DCC. LXXXIX.

LES DANGERS

DU

AMOUR ILLICITE,

OU

LE MARIAGE

ET L'ASSORTI

HISTOIRE VERTUEUSE

PAR M. DE COURCELLES



A LONDRES

En 1789

chez GATLEY, Libraire de S. A. S. R. de Prusse
et de S. M. le Duc de Brunswick, au Salon de la
Bibliothèque, sous le Vestibule.

M. DCC. LXXIX

AVANT-PROPOS.

L'OPINION est un vaste empire, où chacun vit selon ses goûts, ses propres intérêts, ses connoissances & ses préjugés. D'après cela, aisément l'on croiroit que la paix y regne toujours, que rien ne peut la troubler; mais point du tout : l'amour-propre qui se niche par-tout, même où il ne devoit pas y en avoir, vient souvent mal-à-propos exciter dans cet empire, qui n'est, à bien parler, qu'une ombre de liberté, des combats littéraires qui mettent en combustion tous les états qui le composent. Un peu d'esprit, beaucoup d'ignorance & de partialité; une fausse maniere de voir, le défaut de ne savoir comprendre ni

6 *AVANT-PROPOS.*

juger , quelquefois même celui de de ne savoir pas bien lire , décréditent souvent sans raison un excellent Ouvrage , détruisent la juste prévention , & cabalent de loin contre l'homme de mérite , qui méprise en lui-même l'ennemi jaloux de sa réputation.

D'après ce joli tableau que vous faites du danger des opinions , comment est-il possible , dira-t-on , que vous osiez donner au Public un Ouvrage composé de Lettres amoureuses , sous le titre *des Dangers d'un amour illicite* ? Ce titre ne suffit-il pas pour vous condamner sans vous lire ? Cela est vrai , & j'en conviendrai , si l'on considère l'histoire véritable & tragique que je vais tracer aux dépens du repos

AVANT-PROPOS. 7

de mon cœur , comme l'exposé d'une conduite libertine ; mais si on la considère d'après les motifs qui en ont été le principe , & qui n'ont cessé d'exister depuis le commencement d'une liaison sentimentale jusqu'à la fin , ainsi qu'on le verra : alors je crois , sans trop me flatter , qu'au lieu des idées sales , indécentes , que toute personne honnête rejettera sans avoir besoin du secours des préjugés , l'on n'y verra que des effets qui tiennent bien plus aux sentimens du cœur & à la sensibilité de l'ame , qu'à un besoin qui , hors ce cas là , feroit très-condamnable.

Si l'on veut encore y'ajouter le mot de foiblesse ; eh bien , en lisant l'Ouvrage sans prévention ,

8 *AVANT-PROPOS.*

l'on y verra que la foiblesse qui y joue son rôle , doit être distinguée de celle qui regne dans quelques Sociétés , & qui n'éclaire pas moins sur la conduite de certains parens , qui consultent plus leur avarice & leur ambition que le cœur de leurs enfans qu'ils veulent établir.

Je conviens que le bonheur assuré par la conscience est le plus parfait , qu'il est d'autant plus grand , que l'on peut en jouir à son gré , sans craindre la rigueur des opinions ; l'on peut , sans manquer de délicatesse , le tracer dans le sein de ses véritables amis ; & ce tendre épanchement peut produire quelquefois un effet favorable aux cœurs indifférens en apparence ; cœurs

AVANT-PROPOS. 9

qui le feroient peut-être toujours, si une peinture vive du sentiment, ne réveilleoit en eux le desir de connoître les vrais plaisirs de l'ame.

On peut juger, par cette Histoire, des funestes effets que causent l'ambition & l'avarice des parens, en forçant un jeune cœur à abandonner l'objet de sa tendresse pour satisfaire à leurs propres desirs.

OBSERVATION.

P OUR trouver toujours un intérêt suivi dans la lecture de cet Ouvrage, dont le fonds est véritable, il faut considérer que cha-

10 *AVANT-PROPOS.*

que Lettre répond toujours à la précédente , quel que soit l'intervalle du tems , la position des lieux & des circonstances. Par ce moyen on verra que cette correspondance forme cent cinquante Lettres , qui démontrent évidemment la constance d'une passion malheureuse , aussi tendre que vive , depuis sa naissance jusqu'à l'époque fatale qui la termina.





LETTRE

A MADAME

LA PRINCESSE DE L***,

MADAME,

L'INTÉRÊT que vous avez daigné prendre à l'histoire anticipée de ma vie, me console de mes maux passés, de mes regrets présents, & même des chagrins que l'avenir pourroit me préparer encore. Être jugé par vous, Madame, c'est l'être par l'esprit & par le sentiment le plus délicat. Est-il de meilleurs Juges du cœur ? Non : vous n'êtes, ni ne serez jamais du nombre de ces femmes que le monde récompense peu de leurs services passés ; qui ont eu une gaieté folle dans leurs jeunesse ; des écarts dans un âge avancé ; belles inutilement ; jeunes sans

amans ; vieilles sans amis ; éprises d'un fat ; qui n'attrappent qu'un sot ; ridicules pendant leurs vies , & oubliées après leur mort. Rien de tout cela , Madame , n'est fait pour vous ; & quiconque est parvenu au bonheur de vous plaire , peut se vanter , avec raison , de jouir du sort le plus glorieux.

Vous ne vous contentez pas , Madame , de flatter ma vanité par des louanges , votre sensibilité va plus loin encore que l'excès de vos bontés. Mes amours avec la Marquise de V . . . , renfermés dans ma vie , ont fait , dites-vous , une si vive impression sur votre ame , que vous desirez de lire ma correspondance avec elle depuis le commencement de notre liaison jusqu'à la fatale catastrophe qui l'a conduite au tombeau. Eh bien , quelque pénible que soit pour mon cœur un si triste récit , vous serez obéie ; j'alimenterai pour vous plaire , par le souvenir de mes malheurs , la plaie en-

L E T T R E. 13

*core saignante de ce cœur déchiré. Je vais
 passer en revue, sous mes yeux, les
 trop sûrs témoignages que j'ai précieuse-
 ment conservés de mon bonheur & de mon
 désespoir. Je ne ferai que les transcrire
 seulement sans y rien changer. Vous y
 verrez que le desir de faire briller l'es-
 prit aux dépens du sentiment le plus ten-
 dre, n'avoit aucune part à nos Lettres
 réciproques; que c'étoit l'amour seul qui
 les dictoit. Oui, toute notre gloire &
 toute notre ambition se bornoient à l'ex-
 primer comme nous le ressentions l'un
 pour l'autre. Aussi trouverez-vous peut-
 être, par cette raison, dans quelques
 Lettres, un peu trop de négligence dans
 le style; ce défaut vient quelquefois d'une
 imagination trop ardente, ou d'une plume
 trop rapide, en écrivant sous la dictée
 d'un cœur éperduement épris. Quelque-
 fois encore cette même négligence démon-
 tre plus de vérité dans des Lettres fami-
 lières que si elles étoient plus soignées
 par les regles de l'art & de l'esprit;*

quelquefois enfin elle inspire plus de confiance au Lecteur & l'intéresse davantage. Au reste, Madame, je vous soumets mon opinion; & si j'ai tort, j'ose me flatter au moins, que votre indulgence voudra bien y suppléer, en faveur d'un récit simple, naturel, sans prétensions, & en faveur bien plus encore d'un amour si malheureusement terminé.

Si, en lisant ce dépôt précieux à mon cœur, autant que funeste à ma mémoire, votre ame sensible se trouve assez émue pour l'honorer de quelques soupirs & pour répandre quelques larmes sur le sort de l'infortunée Marquise, vos soupirs seront un triomphe de plus pour moi, & vos pleurs un surplus de fleurs jetées sur la tombe de la plus malheureuse amante.

J'ai jugé à propos de supprimer toutes les Lettres qui précèdent celles par où commence ce Recueil, vû qu'elles ne renferment qu'un langage galant toujours mis en usage par l'amant qui cherche à plaire; au lieu que le début de cette col-

lection indique l'espoir assuré d'une conquête promise par la force d'une passion aussi vivement exprimée que sentie.

Le tu au lieu de vous que nous employons de préférence, au moment de mon amour récompensé, pourra peut-être un peu choquer vos yeux ; mais ils cesseront bientôt de l'être, si vous daignez réfléchir un instant que cette maniere de s'exprimer étant le vrai langage de l'amitié, doit être, à plus forte raison, celui d'un véritable amour, qui réunit à lui seul tous les sentimens ; il est d'ailleurs plus expressif & préférable à tout autre moins familier qui rendroit toujours les choses trop froidement. Saint-Preux tutoyoit Julie dans la nouvelle Héloïse ; Horace sa Chloé, sa Galatée ; & le bon Henri IV ses maîtresses ; pourquoi donc la Marquise & moi nous serions-nous parlé différemment ? Vous, Madame, n'avez-vous jamais tutoyé M. votre Epoux à l'instant de certains têtes-à-têtes qui font le

*charme de la vie ? « La Marquise , me
» direz vous , n'étoit ni votre femme ,
» ni libre de pouvoir hautement avouer
» le choix de son cœur , puisqu'elle étoit
» mariée ; il ne suffisoit pas que son
» âme fût toujours dirigée vers vous par
» les sentimens les plus tendres , pour
» qu'elle fût à l'abri d'être accusée d'in-
» fidélité de la part de son mari , quoi-
» qu'elle n'en portât que le nom ; rien
» ne pourroit non plus la justifier aux
» yeux des personnes scrupuleuses , qui
» ne donnent le nom d'union qu'à celle
» permise par le mariage ; d'autres plus
» intraitables encore sur le chapitre des
» mœurs , trouveront un pareil amour
» très-scandaleux , & se déchaîneront
» sur-tout contre sa publicité ». Je m'ar-
rête ici , Madame , & ne vais pas plus
loin dans vos pensées : Je suis bien éloi-
gné de vouloir combattre , par une opi-
nion contraire , celle que ma Religion
m'ordonne non seulement d'approuver ,
mais de respecter. Cependant , de vous*

à moi ; si en mariant la pauvre Marquise avec son hibou, vieux & répugnant mari, ses parens, pour s'en débarrasser, ont manqué aux loix naturelles & civiles, loix qui exigent un parfait consentement des parties contractantes ; si, dis-je, ils ont forcé l'objet de mes regrets à prononcer aux pieds des autels un oui qu'elle abjuroit dans le fond de son cœur, est-il bien surprenant alors qu'une telle victime, sensible & tendre, se laisse entraîner au plus doux des penchans pour lequel le Créateur l'a destinée en naissant, & n'est-ce pas plutôt la faute des auteurs de ses jours, ou des circonstances trop séduisantes, si son cœur ne peut être heureux sans repentir, & sans offenser les ames justes ? Je fais très bien que c'est en vain que je voudrois entreprendre de plaider la cause de celle que j'ai tant aimée, & qui n'aima jamais que moi : mon devoir, bien plus que mon amour, me réduit au plus profond silence sur ce point ; mais je ga-

gnerai toujours au-delà de mes espérances, Madame, si le mariage de la Marquise, disproportionné par l'âge, le caractère, & sur-tout par le penchant, peut servir d'exemple aux peres & meres qui projettent d'avance pour leurs filles un traitement si barbare, & si je puis déterminer les ames sensibles & délicates comme la vôtre, à trouver la Marquise moins coupable, en faveur des foiblesses attachées à l'humanité & à la très-grande différence qu'il y a pour le bonheur de la vie, entre un amant digne d'un titre plus légitime par son âge, son esprit & son cœur, à un mari vieux, jaloux, bourru, colere & tyran, dont toute la puissance ne résidoit que dans son coffre-fort.

Je suis avec respect,

M A D A M E ,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur
le Comte de C***.



LES DANGERS
D'UN AMOUR
ILLICITE.

PREMIERE LETTRE

*DU COMTE DE C****

*A LA MARQUISE DE V***.*

Sous quel aspect, trop aimable Marquise, me voyez-vous aujourd'hui dans votre esprit & dans votre cœur ? Ai-je perdu ou gagné ? La foule des obstacles imprévus qui contrarierent si fort mon amour hier au soir, vous donna un peu d'humeur qu'il vous fut impossible de me cacher. Etoit-ce ma faute ? Pouvez-

20 LES DANGERS

vous me rendre responsable des circonstances sans être injuste ? Falloit il vous perdre à jamais pour un instant d'imprudence ? De quel prix alors auriez-vous regardé mon amour ? Vous m'accusez de froideur , d'insensibilité lorsque je suis tout à vous. Depuis deux mois que je vous fais ma cour , sans avoir obtenu d'autres faveurs de vous , que celle de vous entretenir d'un cœur qui n'aspire qu'au bonheur de vous plaire , ai-je jamais varié ? Voilà les femmes ! Un amant emploie-t-il tous les moyens de ménager la délicatesse des sentimens de l'objet qu'il adore ? il a tort : cherche-t-il à brusquer les événemens au risque de tout perdre , alors c'est un amant égoïste , effréné , qui ne veut satisfaire qu'une passion brutale , ardente & passagere. Combien de fois , méchante , depuis que mon cœur gémit à vos pieds , avez-vous repoussé ses tendres desirs ? N'étoit-ce

pas à moi alors à vous en faire un crime ? L'obstacle n'étoit-il pas soumis à votre volonté ? Hier au soir , par exemple , obsédé par des alentours ennuyeux qui s'augmentoient sans cesse , mon amour fut condamné au silence le plus rigoureux ; je croyois vous faire ma cour en offrant à vos regards une tranquillité simulée ; mon ame cependant n'étoit pas moins embrasée de ses desirs , & vous la blâmiez intérieurement. J'ai eu recours à des discours plus paisibles pour tâcher de calmer ces vives émotions ; plus je cherchois à me distraire par l'insipide raison , moins elle avoit de charmes pour moi , & plus je me trouvois à plaindre. Eh bien ! loin de me consoler , vous conservâtes toute la soirée votre air grave & sérieux , jusqu'à me boudier : il est vrai que quelques momens après , vous redevintes cent fois plus aimable ; vous sentîtes combien mes réflexions vous of-

froient de sacrifices, & vous finîtes enfin par être infiniment sensible à l'espoir que je vous témoignai d'un moment plus favorable. Cet espoir, chere Marquise, étoit à la vérité fondé sur les flatteuses dispositions où je vous voyois de me rendre heureux. Je vous quitterai, malgré tout cela, le cœur navré de regrets; pour preuves nouvelles de mon amour, je réitérai cent fois le desir que j'avois de vous revoir bientôt, & je vous conjurai de m'écrire au moins, si de nouveaux obstacles s'opposoient à mon impatience. Mais quelle fut votre réponse? la voici : « Que » vous importe de me voir ou de recevoir de mes lettres? Vous aimez » d'un amour raisonné, tandis que moi » je n'écoute que mon cœur; vous prévoyez tout, & vous craignez tout. » L'amour voit-il autre chose que l'objet qui l'inspire? Rien peut-il le distraire & arrêter son penchant? C'est

» pour moi, dites-vous, que vous
 » prenez tant de ménagemens. Ah !
 » tant de précautions peuvent-elles
 » être le fruit d'une vive tendresse ?
 » Avec le même sang-froid vous lisez
 » mes Lettres; qu'ai-je donc besoin de
 » vous fournir des armes contre moi ?
 » Non, je ne vous promets rien ».
 Voilà, cruelle, vos dernières paroles ;
 jugez à présent de tout mon désespoir.
 Adieu.

PREMIERE LETTRE
 DE LA MARQUISE DE V***.
 AU COMTE DE C***.

JE cede, mon cher Comte, au desir
 singulier que j'ai de vous écrire aujour-
 d'hui; vous jugerez encore cela comme
 vous voudrez; mais il faut que vous
 sachiez ce qu'a produit notre entretien

d'hier au soir ; après , je vous laisse en repos , & me soumets à tout ce que vous m'imposerez.

Admirez mon dévouement : en vous perdant de vue , je n'ai songé qu'à ce que vous m'avez dit : à peine ai-je été dans mon lit , que je me suis endormie avec tranquillité ; pas une idée semblable aux précédentes n'est venue me troubler. A mon réveil , cependant , j'ai reçu une impression de mélancolie , de chagrin ou d'humiliation : vous m'aideriez peut-être à démêler tout cela quand je me serai expliquée.

J'ai cru que je ne pouvois trop faire pour vous prouver tout ce que vous m'avez inspiré , & sur-tout après tout ce que vous me dîtes chez moi , que voici mot pour mot : « Je jugerai , par » ce que vous ferez pour moi présente- » ment , de ce que vous feriez dans un » moment plus fortuné ».

J'ai trop suivi sans doute mon penchant ,

chant, il est devenu à charge, on m'a défendu de me livrer, l'on me force à me taire. Comte, l'amour-propre me donne des regrets, & la raison me ramene à toute la retenue que je me dois. La faute en est au Dieu qui m'égara. Oui, je suivrai votre exemple; je feindrai au moins le calme de mon cœur, & j'implorerai la patience: ainsi donc, plus de démarches que par votre aveu; plus de ces recherches marquées dans nos assemblées. Je ne me trouverai plus toujours près de vous; mes yeux seuls vous suivront; vous y viendrez vous-même chercher votre bonheur, s'ils peuvent y contribuer. C'est à moi, sans doute, d'attendre tout de vous. Que ferois je donc avec mes empressements? Je m'ôterois le plaisir de vous juger. Je puis vous assurer cependant que notre amour n'eût couru aucun risque, quand même je me fusse livrée à ses plus vifs transports.

Partie I.

B

Oui, trop aimable Comte, mon cœur vous mettoit en sûreté; mais non, vous ne me connoissez pas : je perds sans doute à vos yeux, puisque vous vous connoissez si bien. Je retrouverai, j'espère, un jour ce que je n'obtiens pas aujourd'hui : ce n'est pas que je ne sois heureuse par vos sentimens ; j'ai trop envie de croire tout ce que vous m'écrivez à ce sujet pour en douter un seul instant. Votre attachement, le rendre intérêt que vous prenez à moi, me charme & m'enivre ; mais j'avouerai que je vous ai trouvé sévère à certains égards. J'ai été peut-être un peu gâtée par les hommages que m'ont rendus des chevaliers moins aimables, & que j'ai jugé moins sinceres que vous : peu de chose à la vérité m'afflige sans refroidir mon ame ; je ne puis être sensible seulement en apparence. Pardon cent fois, ce n'est point une tracasserie que je veux vous

faire; mais une marque de confiance que je vous donne. Sans cesse recueillie chez moi, j'ai besoin de nourrir mes sentimens vifs; & vous, vous cherchez à vous dissiper peut-être par d'anciens attachemens : il est bien plus facile alors de vous commander à vous-même. Croirez-vous qu'il m'étoit venu une idée : oh! non, vous ne la saurez jamais, non jamais : c'étoit l'effort d'une imagination exaltée, & vous y avez mis bon ordre. Pour vous punir de vos regards sévères & de vos conseils prudens, je jure de vous ne la dire jamais; l'amour, la gaieté, la confiance, tout ce qu'il y a d'aimable me l'avoit inspirée; & si vous me connoissiez mieux, vous n'attribueriez tous mes mouvemens qu'à des sentimens doux & honnêtes. Je n'attends point de réponse que dans le cas que vous ne puissiez me venir voir demain. Adieu.

II^e. LETTRE*DU COMTE DE C***.*

MALGRÉ votre Lettre , aimable Marquise , dont je ne suis pas plus content que de raison , quoiqu'elle renferme en partie une entière résignation aux volontés de mon cœur , j'ai volé chez vous ; mais en vain m'étois-je flatté de pouvoir vous dire de bouche , & même de vous le prouver , combien vous me jugez mal , & combien je me crois digne du bonheur auquel j'aspire ; mais un mari , des parens , des étrangers , mes plus cruels ennemis enfin , en vous obligeant de sortir de chez vous , m'ont ravi mon bonheur & mes plus douces espérances. Vous voyez donc bien que vous n'êtes pas la seule

impatentée & persécutée; que je suis forcé de céder comme vous aux loix barbares des circonstances. Plaignez-moi donc , je le mérite , vous le devez : Quel sort affreux que celui d'attendre!... Je serois mon maître , sans doute , si je ne portois des chaînes que j'adore , & si je ne chérissais bien plus mon esclavage que la rigueur de vos devoirs. Adieu.

II^e. LETTRE

*DE LA MARQUISE DE V***.*

JE suis seule toute la matinée; je me reprocherois, mon cher Comte, de la passer sans vous donner une marque du tendre intérêt que vous m'inspirez. J'envoie chez vous à tout hasard. Sommes-nous assez tourmentés ? Quand viendra donc cette douce tranquillité, ces jouissances célestes qui font le vrai

bonheur ? Je ne puis regarder comme des choses heureuses les regrets , les inquiétudes , les desirs & les fureurs qu'entraîne toujours une nouvelle passion lorsqu'elle est combattue par tant d'obstacles, c'est un vrai tourment. Cependant j'ai promis de me soumettre à toute votre raison , & vous verrez si je suis de parole : cela tient encore à l'amour ; c'est une autre manière ; je veux les employer toutes. Quand je n'aurai plus de preuves à faire , il me restera mille jouissances encore qu'à peine vous appercevrez , & vous direz ; je me suis trompé , elle est tendre & sincère. Je vous admire , cher Comte , & voudrois vous imiter : je vous vois rire ; eh bien ! tant mieux , j'aime à vous amuser autant qu'à vous occuper. Faites seulement que je ne puisse pas tourner contre moi cet excès de sagesse qui vous possède. Un rien m'anéantit à mes propres yeux ; un mot de vous me fe-

roit croire maussade, insipide, ennuyeuse, enfin tout ce qu'on peut imaginer de plus désagréable. Je n'ai de confiance que celle qu'on me donne; je vais même jusqu'à croire ce que l'on m'a dit d'avantageux. Ainsi vous voilà prévenu, ne me flattez pas trop.... A propos! vous mériteriez bien que je vous gronde: je vous croyois plus raisonnable; vous vous êtes laissé entraîner malgré moi, vous m'avez dernièrement baisé la main, vous avez même voulu m'embrasser. Vous avez donc des faiblesses aussi? Allons, j'excuserai les vôtres pour gagner des indulgences. Adieu.



III^e. LETTRE*DU COMTE DE C***.*

O rendre amie! — O divin délire !
— O moment fortuné! — Pourquoi
est-tu si court, & pourquoi faut-il qu'il
échappe malgré nous à notre puissance?
Fatal devoir qui l'entraîne! - Tu triom-
phes de mes tourmens, tandis qu'à
peine je goûte quelques instans passa-
gers de bonheur! — Pourquoi sont-ils
faits ces instans, si ce n'est pour l'amour?
N'est-ce pas ce Dieu des cœurs qui fo-
mente nos ames? N'est-ce pas lui seul
qui a le droit de propager des sentimens
de tendresse toujours nouveaux? N'est-
ce pas lui enfin qui, sans d'autres loix
que celles de la tendresse, unit, lie &
resserre toutes les parties individuelles
de deux êtres qui s'aiment? Pouvons-
nous en douter, après la douce expé-

rience que nous en avons faite ? Peut-il avoir le moindre reproche à nous faire ? Avec quel zèle nous l'avons servi ? Est-il aujourd'hui, un mortel plus heureux que moi ? Oui, comme a dit si bien un tendre Philosophe (1) qui connoissoit parfaitement le cœur humain, oui, ce jour m'étoit promis, il est le plus beau de ma vie, & ton choix honore mon triomphe.

C'est dans ton cœur, chère amante, que se trouve le vrai bonheur; il m'est trop cher, crois-moi, pour l'oublier jamais. Un de tes regards suffit pour faire naître le desir, & la moindre de tes faveurs est un présent des Dieux. Jadis, toujours sincère & toujours trop facile à persuader, les hommes, en m'inspirant des sentimens guidés par l'intérêt

(1) J. J. Rousseau, dans sa nouvelle Héloïse.

personnel qui dégrade leurs âmes, n'ont que trop abusé de ma bonne-foi ; dupe de leur faux témoignage, ils m'ont entraîné dans des abîmes de douleur & de repentir. Que n'ai-je pas éprouvé aussi de la fortune toujours cruelle à mon existence ? Mais c'en est fait ; je quitte l'univers entier pour n'être plus qu'à toi : je le jure au nom du Dieu qui vient de confondre nos âmes, & qui a si bien présidé à nos sermens. Je jure enfin que le mot de *j'aime*, que ma bouche ne prononcera jamais que pour toi, sera pour toujours le garant de ma tendresse, & le guide le plus fidele de toutes mes actions. Adieu.



III^e. LETTRE**DE LA MARQUISE DE V***.**

JE suis heureuse ! — Oui, par ta Lettre aussi tu ne me laisses rien à désirer ! — J'attendois tout ce que tu me dis d'aimable, tu as raison. Je me connois aussi aux hommes, & je fais bien distinguer le langage du cœur. Mon ami, nous sommes & serons éternellement heureux l'un par l'autre, je le vois ; le sort nous a réunis pour nous consoler mutuellement de tous les dégoûts de la vie ; je mettrai mon bonheur à faire le tien, tu peux y compter. Je suis pénétrée des plaintes que tu fais contre tout. Faut-il que je ne rencontre que des êtres malheureux ! — Ai-je besoin de cela pour exciter ma sensibilité ! — Si mon cœur, cher amant, peut te dédommager, au

moins si tu n'oublies les hommes & leurs injustices, je te les ferai supporter. Ton laquais me presse de te quitter. Ces gens-là sont toujours contre nous : je me promets bien pourtant de braver tout l'univers. Adieu.

*Billet du Comte de C***.*

Sans des engagements indispensables d'affaires de famille, mon amie, je revolerois dans tes bras aujourd'hui; mais le Président de m'attend, & de là je suis obligé de me rendre chez le Duc de pour lui faire part du succès de mes courses. Je ferai cependant tout ce que je pourrai pour ne pas passer la journée sans avoir au moins le plaisir de te voir & de te dire combien tu m'es chère, si le tems qui fuit toujours trop vite, s'oppose au desir que j'aurois sans doute de te le prouver mieux encore.

IV^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

REMPLIS tes engagements, cher Comte, je me trouverai toujours heureuse de me soumettre à tes loix. Si tu peux passer ce soir, tu ne peux plus douter du plaisir que tu me feras. Je suis dans un trouble aujourd'hui & d'une fatigue inexprimables. Un seul instant de ta présence va me consoler d'une journée de tristesse. J'avois projeté de passer chez toi où je m'étois promis tous les plaisirs de l'ame ; mais ayant été témoin de la mort d'un de mes parens peu riche, l'amitié m'a fait faire sur-le-champ des démarches essentielles pour sa veuve, dont j'ai si fort senti la douleur, que j'en suis toute malade. Pourrois-je tant aimer si j'étois insensible ? Les cœurs créés pour l'amour sont pour l'ordi-

naire les consolateurs des malheureux affligés. J'ai souffert ce que tu ne peux imaginer ; & ne point te voir ! — Tâche de me rencontrer si tu ne peux venir chez moi ; car tu fais combien nous avons de ménagemens à garder. Ami , je ne suis point heureuse aujourd'hui , si je n'ai au moins l'espoir de te revoir demain. Ne te gêne cependant pas trop. Je desire souvent ; mais je n'exige jamais. Adieu.

IV^e. LETTRE.

DU COMTE DE C***.

EST-CE pour m'éprouver , cruelle , que hier au soir , au milieu d'un cercle frivole , tu triomphois de mon embarras ? Est-ce l'amour que tu m'as juré qui suggéroit tous les moyens que tu as employés pour plaire à d'autres qu'à moi ? Non : un sentiment indigne de

lui régloit sans doute ta conduite ; & si ma raison dont tu me faisois jadis un grand crime , m'eût abandonné un instant, eh que seroient devenus nos sermens ? Quoi ! se peut-il que nos nœuds à peine formés , tu te livres aux charmes trompeurs d'une nouvelle conquête ? Une seule sans doute ne suffit pas au besoin de ton cœur ; eh bien ! je te laisse le champ libre, poursuis ta victoire ; tes regrets te puniront de ta perfidie. Il me suffit de le croire pour n'être point jaloux, & il me suffit de t'aimer pour que mon orgueil ne s'abaisse pas jusqu'à la plainte. Adieu.

P. S. La malheureuse nécessité m'oblige de ne pouvoir vous rendre de quelques jours le dépôt de cinquante louis dont vous m'avez permis de disposer.



V^e. LETTRE.*DE LA MARQUISE DE V***.*

JE m'attendois bien ce matin à ton billet jaloux , mon ami ; je plains ta folie , je pardonne tes injures & la mauvaise opinion que tu conçois si-tôt de moi. Je suis indulgente parce que mon cœur est pur , & qu'il n'a pas le moindre reproche à se faire. Je suis à plaindre aussi d'avoir trouvé en toi un esprit inquiet , que mon amour devoit cependant rassurer. Que t'ai je donc fait , cruel ? — Veux-tu m'interdire la parole , les regards ? — Veux-tu que je sois hébétéée ou soucieuse ? — Tu me blames lorsque je ne travaille que pour ta gloire : si l'on me trouve aimable , n'est ce pas toi qui en reçois le salaire ?

Ne suis-je pas toute à toi ? Quel mal puis-je faire au milieu d'un cercle nombreux ? Va ! ce n'est pas là où l'amour trahit l'amant & où la vertu s'égare. Je n'ai point eu d'*à parte*, ni n'en aurai jamais : tout ce que j'ai dit, tout le monde a pu l'entendre ; & sans vouloir me justifier à tes yeux, ménager ta délicatesse & mon bonheur, ne fais-je pas ce que je me dois à moi-même ? — Ai-je un maintien inquietant & peu honnête ? Tu serois le premier qui le trouverois ainsi ; je n'ai donc rien fait contre toi ni contre moi. Calme toi donc, je t'en conjure ; viens, mes bras & mon cœur te feront toujours ouverts. Peux-tu, ingrat, oublier & sacrifier ce qui doit nous réunir toujours ? — Quelle tête as-tu donc ? — M'as tu jamais aimée ? Le croirai-je à mon tour ? Quoi ! mon ami, le foible dépôt que je t'ai confié a pu te devenir

utile (1) : ah ! dispose de ma fortune comme de moi-même ; je veux tout partager avec toi. J'en ferai plus économe désormais. Si l'infortune te maltraite , je me plaindrai moins pour mon compte ; n'est-ce pas un lien de plus ? — Les malheureux doivent s'aimer davantage : viens donc , mon mari , fors dans l'instant , viens en chenille. Je t'ai fait passer pour malade , que j'allois malgré cela te presser de venir dîner avec nous ; mon mari y consent & t'y engage aussi : profite , je t'en prie , de son bon moment. Me tiendras-tu rigueur encore ? Oh ! pour le coup , tu mériterois que je te gronde bien fort à mon tour ; mais jamais , — non , jamais je n'en aurai la force. Adieu.

(1) La Marquise avoit prié le Comte de lui garder un rouleau de cinquante louis , dans la crainte que son mari ne voulût en disposer , & le Comte l'avoit priée de les lui prêter pour quelques jours.

V^e. LETTRE*DU COMTE DE C***.*

IL faut donc que tu dispose, chère amie, de mes sentimens irrités comme de mon ame; il faut donc que je convienne, si je veux être aimé toujours, que tes torts sont les miens. Va! je ne m'abuse point sur l'excès de complaisance que tu exiges de moi à cet égard; tu joues ton rôle: ton empire sur mon cœur a plus d'attrait pour toi que toutes mes faiblesses. Tu regnes & tu veux régner sur lui à quelque prix que ce soit. Pour moi je trouve que si j'ai eu tort de me plaindre, il faudroit que j'eusse tort de t'aimer. Je ne suis ni jaloux ni injuste, je suis vrai. Ce que je vois, je le vois bien, & ce que je sens, personne ne pourroit me le disputer. Je fais encore qu'un rival est plus dangereux qu'un en-

nemi. Mais mon parti est pris : ce sont les premiers & derniers reproches que je te ferai de ma vie, malgré que l'amour semble les exiger quelquefois , pour ranimer les sentimens ; pour moi , je hais cette méthode ; & je trouve qu'il vaut cent fois mieux passer son tems à dire *j'aime* , & à penser qu'on est aimé , que d'être dans le cas d'en douter un instant.

J'accepte de grand cœur l'invitation de ton mari. Sa conversation me sera nécessaire pour faire diversion à des idées que , malgré tout le pouvoir de tes charmes , il te feroit très-difficile de tourner à ton avantage. Tu vois par-là que si un tel être est quelquefois ennuyeux ou incommode , il est quelquefois aussi utile dans certaines occasions.

Je ne passerai qu'une très-petite partie de l'après-midi avec toi : chacun a ses affaires : les miennes sont aussi indispensables qu'il t'est nécessaire à toi de

conserver ta liberté aux yeux des personnes qui cherchent à te plaire , dans le dessein de me chasser de ton cœur. Adieu.

VI^e. LETTRE

*DE LA MARQUISE DE V***:*

TU m'arraches, tendre ami , à des douleurs bien ameres , par ta Lettre de ce matin. J'aurois volé vers toi sans le chagrin inexprimable que m'ont causé tes reproches : je voulois mourir. J'ai été livré au désespoir toute la nuit. Mon état a même effrayé mon mari. Ta vue hier à dîner m'a un peu calmée ; mais ton silence obstiné m'a plongé continuellement dans de nouvelles inquiétudes. Tu avois l'air de trouver mon mari plus aimable que moi. Va , je n'en étois pas la dupe. Les femmes en géné-

ral, qui connoissent le cœur humain, & sur-tout celles qui savent bien aimer, ont l'art de l'apprécier & de pénétrer dans le sanctuaire des pensées les plus cachées : ainsi ton air, ton maintien & tes propos vagues, m'ont plus amusée que surprise. Je t'ai trouvé néanmoins un peu pâle & le teint fatigué ; je n'aime pas cette couleur là dans un amant, a moins que ce ne soit l'ouvrage du pinceau de l'amour, qui tourne toujours à la gloire de l'amant qui s'y est un peu trop livré, & à celle de l'objet qui l'a fait naître.

Comment as-tu pu sortir de chez moi sans me dire un petit mot tout bas ? Tu as bien du courage ou de l'obstination ; car pour de l'amour tu en as toujours beaucoup, j'en suis bien sûre, & je serois bien fâchée de m'y méprendre. Je suis toute malade aussi, j'ai des maux de reins qui m'empêchent de faire un

pas dans mon appartement. Si tu le deviens jamais réellement , & si tu veux que je te soigne, sois généreux & ne me fais plus de reproches injustes. qui me livrent au découragement.

Dis-moi donc , mon bon ami , aurions-nous encore de l'espoir ! Viens me rendre la vie : tu me dois de ne pas perdre un instant pour rassurer ma tendresse ; garde tes injustes alarmes pour tout autre que pour moi qui t'adore , & qui végete lorsque je ne te vois point. Quand on est presque fait à une vie aussi languissante que la mienne , je n'ai de desir d'en sortir que pour toi & par toi. Je croyois avoir perdu le fruit des soins que j'avois pris hier , & les regrets que j'avois de voir que tu ne les avois pas sentis , m'ont alarmée. Tu n'aimes point les contrariétés , & au fait l'on n'éprouve que cela dans la vie. A quoi dois-je donc m'attendre ,

malgré toute ma tendresse ? hélas ! tu
peux me rendre bien malheureuse !
Adieu.

VI^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

Qu'ON est fou quand on aime , tendre amie , & que dis-tu de la véhémence de notre entretien , en sortant hier de chez la Maréchale de . . . ? Oui , ce que nous nous sommes reprochés l'un & l'autre est une calomnie atroce ; car dans le fond , nous ne nous croyons nullement capables de ce dont nous nous sommes accusés : c'est l'amour qui nous égardoit. Pour bien sentir le prix des beaux jours , sans doute qu'il faut de tems en tems quelques

quelques nuages ; mais évitons , chere amie , la tempête & la foudre , l'une brise , écrase , & l'autre détruit. S'il faut que nous succombions , que ce soit plutôt sous le faix des plaisirs. Tu fais que s'il en reste quelques blessures , elles ne sont pas mortelles. Soutenus & protégés par le Dieu qui regne sur nos cœurs , nous ne devons rien craindre ; mais il ne faut pas l'irriter par des légèretés ; quoiqu'il soit très-volage lui-même , il veut seul s'en arroger le droit ; & si nous sortions des bornes qu'il a prescrites à notre bonheur , il pourroit bien nous abandonner pour toujours.

Ton mari m'a paru bien soucieux le jour que j'ai dîné chez toi : ma présence l'offenseroit-elle ? Il est bon , il est vieux ; il t'a toujours regardée bien plus comme sa fille que comme sa femme ; il t'a souvent dit devant moi , qu'âgé comme il est , il se rendoit justice ; qu'il n'en

vouloit qu'à ton esprit; qu'il ne desiroit de ta part que des soins complaisans, & qu'il savoit qu'il n'étoit pas fait pour mériter ton cœur. S'il a la force de se maintenir toujours dans cette sage philosophie, ah ! que nous ferons heureux, & que je l'aimerai ! Mais je crains l'orage d'un mari jaloux, il est bien plus à redouter quelquefois que celui d'un amant; je puis désirer de lui plaire, d'être même son ami; mais puis-je me flatter qu'il devienne jamais le mien ? L'amour, dans le cas sur-tout où nous sommes, commence avant tout par chercher à mériter ce titre pour mieux parvenir à ses fins, & l'on voit communément dans Paris, que l'ami du mari ne le feroit guere s'il n'étoit l'amant de sa femme. Mais ici, il y auroit de la barbarie d'exiger qu'il m'aimât de tout son cœur; & quoique tout lui cache nos tendres sentimens, je ne puis ni ne dois oublier

D'UN AMOUR ILLICITE. SI

que sans qu'il te fasse plus d'honneur que tu peux lui en faire, une loi sacrée & légitime t'oblige de passer dans le monde pour sa femme, & de porter son nom, qui seul ne peut se perpétuer ni faire aucun tort à notre amour.

Quelle est donc cette idée ridicule de vouloir que tu partes incessamment pour ton château : ce projet est bien dur pour mon cœur ; mais quelle que soit la rigueur d'une si prompte séparation, ne dois-je pas savoir souffrir quelquefois pour l'amour de lui, & pour mieux mériter encore les délicieux momens que ta tendresse me fait goûter. S'il le veut absolument, je ne veux point te voir partir ; j'en serois malade de désespoir, j'en suis sûr. Je veux m'imposer une loi aussi singulière que bizarre, même, si tu veux, extravagante : n'importe, il faut que tu m'aides, & voici comment : cache-moi le jour & l'heure de ton dé-

part , détourne de mon esprit cette idée fâcheuse. Pour lors , te croyant toujours à Paris , je passerai souvent , comme à mon ordinaire , devant ton hôtel. Un jour je me dirai en moi-même : je la crois sortie ; donc il est inutile que je monte chez elle. Un autre jour je me dirai encore : son mari est peut-être chez lui , mes visites fréquentes à la fin pourroient lui déplaire ; il faut donc attendre à demain , jour où je recevrai une Lettre de toi , datée de ton château , dans laquelle je juge que tu m'exprimeras tes regrets & ton amour , avec cette vivacité inséparable de ton ame. Pour lors , je me plaindrai du sort , je gémirai sur ma perte , je baiserais mille fois ta lettre , je l'inonderai de mes larmes , & tu ne feras pas témoin enfin d'une douleur qui , jointe avec la tienne , pourroit trop ébranler tes nerfs délicats & te causer la plus vive affliction. Tu

D'UN AMOUR ILLICITE. 53

vas rire, je le vois, ou te fâcher, de mon idée, que tu traiteras de folle & extravagante; tu trouveras cette manière de te prouver mon amour, toute particulière; tu m'accuseras peut-être d'ingratitude, même de mauvais cœur: mais non, détrompe-toi sur mon compte, la vue d'un objet qu'on adore, & dont on se sépare sans pouvoir l'empêcher, n'arrête point les projets d'un mari despote; pense qu'elle ne fait qu'irriter la douleur au lieu de la calmer, Mais, me diras-tu, je t'aurois vu encore une fois? Cela est vrai, & ne dois-je pas en dire autant? Quelle figure veux-tu que fasse ton amant, vis-à-vis d'un mari qui lui enleve tout ce qu'il a de plus cher? Peut-il applaudir à un projet si contraire à son bonheur? Peut-il paroître gai lorsqu'il a tout lieu d'être triste? Il faut donc qu'il se contrefasse; pour lors, il joue un rôle faux, & je ne veux jamais l'être; j'aime mieux que ton mari re-

grette ne m'avoir point vu avant son départ, qu'il satisfasse son caprice odieux, que s'il lisoit sur mon visage, sous une feinte apparence, que je lui pardonne de me séparer de toi. Que fait-on, peut-être m'appellera-t-il près de lui. L'on plaît souvent bien mieux à ces Messieurs de loin que de près. Voilà encore, diras-tu, un plat de ma prudence. Oh! celle-ci est bien différente que celle dont je faisois usage au commencement de notre amour. Alors, ma prudence agissoit pour te mériter; mais aujourd'hui elle agit pour te conserver. Je ne fais ce qui tout-à-coup m'attriste! — Quelle est donc la cause de l'effet du mouvement subit qui s'empare de mon âme? — Quoi! serois-tu déjà partie? Si mon émotion n'est pas le témoignage d'un faux présage, eh! que va devenir ma Lettre? quel sera son sort? Je ne puis la terminer, quoiqu'elle soit déjà bien longue; ma plume trace

toujours sans que je puisse arrêter mes idées inquiètes ; — mes yeux se baignent de pleurs en voulant épargner les tiens. Hélas ! feroit-ce mes adieux que je te fais avec le projet de ne t'en point faire ? Je ne l'apprendrai sans doute que trop tôt. Si tel est, rendre amie , mon sort rigoureux , compte toujours sur mon empressement à te donner de mes nouvelles , & sur un cœur entièrement à toi. Adieu.

VII^e. LETTRE.

*DE LA MARQUISE DE V***.*

JE ne m'occupois, mon ami, que du plaisir de t'aller joindre, j'avois déjà oublié mes maux, nos querelles, & m'étois un peu embarrassée de la rencontre de mon mari ; mais, par hasard, m'étant mise à ma fenêtre, & te

voyant passer , mes projets se sont évaporés. Tu as donc bien du regret de m'avoir affligée ? Cela prouve au moins que tu as encore plus d'amour que de jalousie. Je sais que tu es bon & sensible , je n'ai nulle envie d'en abuser. Il faut, mon cher ami , savoir apprécier ce qui se dit dans l'impatience , & n'en point causer ; c'est bien le mieux. D'ailleurs l'ai-je mérité ? Oui , si je ne t'arrêtois dans tes folles idées , je me persuade qu'elles ne feroient que croître & embellir. Ne t'ai-je pas vu faire ton aimable auprès d'une très-jolie femme ? t'en ai-je fait le moindre reproche ? Ton cœur eût consolé le mien s'il s'en fût formalisé. N'y reviens cependant pas souvent , car à mon tour , j'aurois peut être aussi mes folies , & je serois peut-être encore moins indulgente que toi ; je ne le veux pas absolument ; je t'aime trop pour vouloir te perdre. Je t'engage donc à jouir paisi-

blement de ma tendresse que je te jure éternelle & sans nuage ; je veux de même jouir de la tienne ; crois , & pour toujours , qu'il n'y a pour moi ni occasion ni société à craindre , je fais aimer , Mon cœur est honnête & sincère , c'est tout ce que j'ai pour moi. Je me garderai bien , crois-moi , d'attaquer jamais ce qui me rend mon existence supportable.

Je n'adopte point ton projet sur mon départ , que je regarde , sans te déplaire , comme un projet fort insensé. Oui , je le regarde comme une idée , ainsi que tu le dis toi-même , extravagante , qui t'a passée par la tête. Je ne saurois te plaindre , quelques souffrances que tu puisses éprouver , en me faisant tes adieux. L'amour cherche le bonheur , même au milieu des tourmens , rien ne l'arrête ; il est des charmes jusques dans la douleur , lorsque le sentiment est plus fort que la raison , & le véritable l'em-

porte toujours. Quel gré peut-on savoir à un amant qui s'aime plus qu'il n'aime ? Si tu crains de souffrir en me voyant, faut-il pour cela que moi je souffre en ne te voyant pas ? Je condamne ton égoïsme, & j'abhorre ton projet ; il est faux dans tous les points ; il n'est ni raisonnable ni supportable, & je t'attends aujourd'hui, la veille, peut-être, du départ pour mon exil. Aurois-tu la cruauté aussi d'exiler mon cœur loin du tien, de me priver de te voir dans le tems où j'ai le plus besoin de consolation ? Je me flatte que non. Oui, je t'attends : que mon mari soit présent ou absent, je t'aurai vu encore une fois. Ton laquais m'a assuré que tu es réellement malade, & que tu fais l'impossible pour me le cacher : suis-je assez à plaindre ! . . .



VII^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

LE noir qui s'est répandu , ma tendre amie, dans mon cœur , en t'écrivant ma dernière , n'étoit donc pas un faux présage , puisque tu étois si près de ton départ , au moment que tu l'as reçu. Je n'ai reçu la tienne que le soir , ayant été obligé , pour affaires , de courir tout Paris le matin. Je ne puis te dissimuler que , malgré toute la force de mes résolutions , j'ai été suffoqué d'étonnement , lorsque , sans le demander , ton suisse m'a dit : ils sont partis ce matin. Ah ! que je suis fâché , & que j'ai de regret de ma folle idée ! Quelles nuits & quels jours j'ai passés depuis ce fatal moment ! Que je hais ce suisse qui m'a annoncé ton départ , lui qui me marquoit tant

d'intérêt pour mon bonheur sans s'en douter. Je suis désespéré ; mais il est trop tard : tu es partie , ce n'est que trop vrai. Il ne suffit pas que les peines viennent sans les chercher , il faut encore que je les accumule par une bizarre volonté de ma part. Heureusement que ta Lettre , au moins , est venue fort à propos pour calmer mon inquiétude sur le sort de la mienne que tu as heureusement reçue. Qui pourra me consoler de ton absence ? Qui peut y parvenir , si ce n'est de te revoir ? Il faut que je t'aime bien , pour ne pas gronder mon laquais (Lépine) : de quoi s'avise ce maraud de te dévoiler ce que j'ai cru devoir te cacher ? Ces gens-là sont bien bavards ; mais il faut que je lui pardonne , puisqu'il ne l'est que parce qu'il m'aime trop. Te dirai-je que depuis ton départ je me porte mieux ? Oh ! non , cela ne se peut : pourquoi chercherois-je à t'abuser ? Depuis le premier mot qui

me l'annonça, je ne cesse d'être affligé ; nuit & jour je suis occupé de ton image & de tes charmes, & cette impression porte sur tous mes sens. Je suis bien payé de ma folie, ou si tu veux, de l'énergie de mon imagination. Ris de mes faiblesses encore, tu le peux, puisqu'il est très-vrai que pour ménager ma santé que je ne conserve que pour toi, je me suis vu forcé d'éviter ta présence qui, au moment de ton départ, eût été pour moi le coup de la mort. Mais voici de quoi nous rappeler tous deux à la vie. Peu de tems après avoir reçu ta dernière Lettre, j'ai reçu un petit billet doux de ton mari, qui se plaint de ce que je l'ai laissé partir sans lui faire mes adieux ; que si je m'ennuie à Paris, je suis le maître d'aller essayer si dans son château je m'amuserai davantage. Je t'avoue que je n'en reviens pas, & que je ne m'attendois guere à cette marque d'attention de sa part. Je commence à

croire que c'est un bon mari ; je puis bien dire même qu'il me fait sa cour ; car il fait toutes les avances. S'il alloit m'aimer à la folie ! . . . Que fait-on ? garde-toi de lui faire voir que tu m'aimes aussi , il pourroit en devenir jaloux , & pour lors je ne pourrois voir que lui , & ce ne seroit pas là mon compte. Permets-moi de vivre un peu : le billet de ton mari est si charmant. Eh bien ! ai-je eu tort de jouer ma parade d'amour avant ton départ ? C'est une chose bien bizarre , que ce qui n'a pas le sens commun réussit souvent beaucoup mieux que ce qui est établi sur la solide raison ; mais que parlé-je de raison , en as-tu , toi ? Pour moi , depuis que je ne t'ai vue , j'en ai fait de grand cœur le sacrifice , j'aime bien mieux l'amour qui a pris sa place. Conviens que pour un malade , j'écris , je parle longuement. Ceci est une ordonnance que je me donne pour ma santé , celles de mes insatiables

D'UN AMOUR ILLICITE. 63
Médecins ne veulent que de l'argent, &
je te laisse à penser ce que te demande-
ront bientôt les miennes. Adieu.

VIII^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

De son château de B....

C'EST donc moi, c'est ma présence
qui vous rendroit malade? Vous avez
eu la cruauté de ne pas passer chez moi!
J'ai été malheureuse Vendredi & Samed-
i, parce que vous l'avez voulu. Vous
prétendiez que vous ne pouviez vous
faire à mon départ, & vous me refusez
jusqu'à la moindre consolation!... Je
suis partie pénétrée de ce refus. Quand
j'ai envoyé chez vous, vous étiez sorti,
& votre laquais en me remettant votre
Lettre, m'a bien dit aussi que vous étiez

forti la veille. Ce fatal Vendredi que j'ai passé à vous attendre!... Cruel!... vous prenez donc plaisir à me tourmenter! Est-ce pour mettre ma sensibilité à l'épreuve?... Si cela étoit, vous seriez indigne de toute ma tendresse.... Mais pouvez vous en douter? Que vous en auroit-il coûté de me voir un moment? Est-ce ainsi qu'on se quitte!... Quel caprice!... Non, vous ne concevez pas l'inquiétude que vous me causez, & vous ne la méritez pas. Quand j'aurois pu courir vers vous, j'étois toujours retenue par l'idée de ne pas vous rencontrer. Il y a quatre mois que je ne vous ai presque pas perdu de vue un seul jour, & voilà quatre grands jours que je suis privée de vous voir; c'est un siècle pour mon amour, c'est une éternité pour mes inquiétudes, elles l'emportent sur mes plaintes. Oui, barbare!... Je ne vois que toi & ne suis remplie que de toi. — Ton laquais m'a

assuré aussi que tu me caches ton état ; quoique tu sois souvent , tu es réellement malade ; que plusieurs Médecins t'ont dit que si tu n'y prenois garde , ton sang se porteroit à la dissolution. Il m'a ajouté de plus , que tu lui avois expressément défendu de m'en parler ; mais que le vif intérêt qu'il prend à nous , l'oblige de sortir des bornes de l'obéissance. Pourquoi me l'as-tu donc caché , cher ami , & comment se peut-il que cela soit , ne l'ayant ni deviné ni apperçu ? Que je suis malheureuse ! . . . Oui , je le suis , si le chagrin que je t'ai causé sans le vouloir , ou nos plaisirs trop vifs , en sont la cause. — Il ne suffit pas que l'ordre d'un époux me sépare de tout ce que j'aime , il faut encore que je vive dans les alarmes ! . . . Ne gronde pas ton laquais , prends le remède qui t'est ordonné , il ne peut que te faire du bien. Mais dois-je en croire scrupuleusement

■

tes Médecins?... Ces mercenaires de santé font souvent le mal plus grand qu'il n'est pour augmenter leurs salaires. Je crains que tu ne t'esfrais trop facilement , & loin de nuire à ta santé , je me flatte que mon amour bien entendu , bien désintéressé à certains égards , celui enfin qui fait le bonheur que tu fais si bien sentir , joint à la saison charmante où nous entrons , tout cela te rétablira dans peu , te rendra tes forces que je n'ai jamais regardées comme perdues , & tout reprendra en peu de tems l'ordre charmant de notre félicité.

Tu m'as promis de me donner exactement de tes nouvelles , j'attends. C'est aujourd'hui ou demain que je saurai si tu m'aimes encore , si tu n'es pas plus malade , & si je te verrai bientôt au château de S... comme tu me l'as fait espérer. Voilà le bonheur qui m'occupe , je ne crains plus d'autre malheur que la

privation de tout cela. Tu fais que c'est ici, non le fleuve, mais le séjour de l'oubli ; à l'exception de son amant, l'on n'y pense plus aux tourmens que l'on éprouve à Paris : tout ce qui tient à l'amour propre , les plaisirs qu'on y cherche en vain , les ennuyeuses visites à faire , à recevoir , & tout ce qui désole continuellement. L'on jouit paisiblement de soi-même , l'on jouit encore mieux, lorsqu'on y est avec l'objet de ses vœux , l'on y jouit enfin des beaux jours , d'un air salubre , & le sommeil y est plus profond. Ah ! si tu y viens jamais !...

Mon mari m'assure que je suis chagrine toutes les nuits, qu'il entend me plaindre de son appartement qui est à côté du mien. Il vouloit mettre deux lits jumeaux dans ma chambre ; mais je m'y suis opposée, malgré qu'il importe peu au pauvre homme qu'il soit couché près ou loin de moi. C'est la ma-

rotte de tous les vieillards , de vouloir paroître faire ce que leur grand âge leur défend. J'ai tenu bon , & mon obstination n'a point troublé la paix du ménage. Il s'est rendu à mes raisons , bien éloigné d'imaginer que ce n'étoient pas là les véritables. Mais j'oublie que tu es malade , & je quitte un chapitre qui pourroit trop m'égayer , si j'en venois à une plus ample explication , pour te recommander de bien te ménager , de te soigner pour toi & pour ton amante qui t'adore , & sur-tout garde-toi de devenir jaloux de mon vieux voisin de mari ; car pour lors je regarderois ta maladie comme incurable. Adieu.



L E T T R E

D U C O M T E D E C ***
A U M A R Q U I S D E V ***.

A son château de B...

C'EST avec autant de plaisir que d'empressement, Monsieur, que je profiterai de l'offre obligeante & très-honnête que vous avez bien voulu me faire, d'aller me désennuyer avec vous à la campagne, si le séjour de Paris, dites-vous, me déplaît. Je n'ai qu'à consulter mes sentimens pour vous donner à tous égards la préférence, & ce seroit une preuve d'ingratitude impardonna-ble de ma part, si je balançois un instant pour me décider.

Depuis quelque tems je suis un peu malade, & c'est ce qui m'a empêché d'avoir l'honneur de vous voir avant

votre départ ; mais si-tôt que ma santé me le permettra, j'irai la raffermir au sein de vos bontés, vous témoigner ma vive reconnoissance, & vous réitérer de vive voix l'attachement sincere avec lequel j'ai l'honneur d'être

LE COMTE DE C***.

IX^e. LETTRE

*DE LA MARQUISE DE V***.*

TU es donc bien fâché, mon cœur, d'avoir fait tant de chagrins à ta pauvre amie. Quoi! mon mari t'a engagé à venir nous voir! Quelles louanges n'ai-je pas adressées aux Dieux depuis que tu me l'as appris; c'est sans doute celui de l'amour qui l'a si bien inspiré. Aussi, si tu me voyois à genoux le soir, par un beau clair de lune, au pied de la statue qui le représente dans

mon jardin anglois , les mains jointes & les yeux remplis de larmes de joie & de tendresse ; si tu pouvois entendre tout ce que je lui dis & tout ce que je lui adresse de touchant ; si tu pouvois voir avec quel feu je lui exprime ma reconnaissance : oui , tu me prendrois pour une femme que le sentiment égare. Mais non , tu te mettrois aussi à genoux à côté de moi , & là , nous chanterions ensemble à demi-voix une hymne d'amour, dont les plus doux accords parviendroient insensiblement jusqu'au sommet de la voûte azurée. Que fait-on ? mon mari , bien loin peut-être de s'offenser de nos chants si touchans , en nous voyant pénétrés de si doux transports , deviendrait peut-être si sensible , qu'il en mourrait de plaisir. Les Dieux alors pourroient-ils nous reprocher sa mort ? Il est vieux , il souffre continuellement de ses infirmités inséparables de son âge , & qui ne le quitteront vrai-

semblablement qu'à la fin de sa carrière. Ne vaudroit-il donc pas mieux que son ame ; en le soustrayant à ses vives douleurs , profitât de ce moment d'enchantement , pour aller prendre sa place dans les cieux , que de conduire tristement son corps décrépît dans les entrailles de la terre commune aux mortels ? Je savoure, cher ami , cette image adorable , quoique je sois bien éloignée d'en désirer réellement l'effet.

Revenons à tes regrets de m'avoir fâchée , en me laissant partir sans avoir eu le plaisir de te voir. Viens donc , puisque mon mari le desire ; viens réparer ta faute , témoigner toi-même tous tes regrets , & enfin me les peindre avec un petit air aimable , tendre & caressant. Je crois déjà te voir : ce moment d'illusion est si cher à mon cœur ! Ah ! ... si tu pouvois sentir comme moi à quel point

D'UN AMOUR ILLICITE. 73

tu m'es cher, tu ne voudrois jamais m'affliger un seul moment. Mais je m'oublie : peut-être que mon entretien t'ennuie ; & comment puis-je t'engager à venir me voir, puisque, selon ta Lettre, ma présence peut te rendre malade ? Je te laisse jusqu'à l'instant où tu pourra me convaincre du contraire. Me fera-t-il permis de t'embrasser ? prends y bien garde ; car j'en abuserai : en te prodiguant ma vie, je pourrai nuire à la tienne. Cette idée seule me rendroit de marbre. Au revoir : ô délicieux espoir ! Adieu.



Partie I.

D

VIII^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

*Ecritte de Paris , à son retour du château
de B.....*

QUE la route est longue , rendre amie ,
pour arriver près de toi !... que le tems
que je t'ai vue a passé rapidement !...
& que celui qui me prive aujourd'hui
de ta présence est odieux à mon existen-
ce !... Les quinze jours que nous avons
été ensemble , dont chaque minute a
été marquée par de nouvelles preuves
de notre amour , ont passé comme un
éclair. Aucun nuage , il est vrai , pen-
dant ce tems fortuné , n'a troublé notre
bonheur ; aucuns reproches ne sont ve-
nus assaillir nos cœurs , & je crois im-
possible à l'amour de nous en faire , par
la manière dont nous avons employé

notre tems. Mais cet heureux tems est passé. Le souvenir peut-il avoir le droit de consoler, lorsqu'il est si loin de la réalité? L'espoir & lui, voilà toute la ressource des amans séparés. Je vais donc m'en servir pour te faire plusieurs questions qui me ravissent encore. Te souviens-tu de la petite absence que nous fîmes si à propos dans le petit bosquet anglois? Te souvient-il de l'instant de repos dont tu feignis si adroitement d'avoir besoin, & que ton mari te permit d'aller prendre dans la petite cabane? Te souvient-il de l'isle d'amour où nous fûmes pêcher ensemble à la ligne, & où l'amour nous fit oublier tous les poissons? Te souvient-il du labyrinthe où nous nous égarâmes, où le bonheur nous fit entrer, & d'où nous sortîmes tous les deux heureux, sans autre secours que celui du Dieu qui nous y avoit conduit. Te souvient-il, &c. &c. &c.

Ah! que de souvenirs agréables & que de regrets en même-tems douloureux! . . . C'en est fait, ton mari m'aime, c'est sûr . . . il m'a vu partir avec peine; il a bien vu que la discrétion me faisoit retourner à Paris plus que le desir de mon cœur; il n'a osé me retenir plus long tems. Tout aimable qu'il est, il a sa dose d'amour-propre! peut-être veut-il bien aussi avoir la complaisance de s'appercevoir que nous nous aimons; mais il veut qu'il n'y ait que lui qui s'en doute. En cela je trouve qu'il n'a pas tort. S'il se comporte toujours ainsi, il faut au moins que je fasse pour lui quelques sacrifices. Tu penses bien qu'ils ne me coûtent pas moins : cela peut-il être autrement? Juge-moi par toi-même : je m'en rapporte au tribunal de ton cœur, & si je me trompe, garde-toi de m'inviter jamais d'aller te voir. Ce léger

soupçon , je le sens , peut te fâcher ;
 pardonne-le-moi , je le répudie ; il est
 indigne de nous. Chassons les crain-
 tes : ne conservons que les desirs ,
 ce sont les seuls alimens qui entre-
 tiennent l'amour & le bonheur des
 amans. Mais , hélas ! que vais je deve-
 nir loin de toi , après les momens si
 doux que nous avons goûtés ensemble !..
 L'ennui m'attaque déjà , le monde m'est
 odieux , les spectacles ne m'intéressent
 plus , les promenades me fatiguent , la
 lecture me devient insipide. Que vais je
 donc faire pour m'en arracher & pour me
 tirer de ce cruel état ? Je ne vois qu'un
 moyen qui puisse satisfaire mon cœur ;
 c'est celui de te parler sans te voir , t'a-
 dresser toutes mes pensées , t'écrire tout
 ce que mon amour m'inspire pour toi ,
 désirer l'instant heureux qui nous rappro-
 chera , languir en attendant , végéter
 & me garder de mourir de chagrin ,

voilà tout ce que je dois & je puis faire éloigné de toi.

Je te prévien que j'ai presque envie d'aller passer quelques jours à la campagne, chez un de mes amis. L'amitié est quelquefois d'un grand secours dans ma position. Adieu.

X^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

Nous voilà donc, mon ami, séparés encore une fois. Ton amante n'a cessé de pleurer depuis ton départ. Tu as reçu sans doute à présent une première Lettre. Je te crois à Paris, & je m'empresse à porter dans ton cœur un peu de consolation. C'est bien généreux de ma part, vu que j'en ai besoin moi-même. Je suis bien sensible à tes assurances & à tes regrets. Méchant!.... Pourquoi me rappeler dans ta Lettre

tant de souvenirs délicieux ? N'ai je pas assez de mes douleurs , sans me faire un tableau fidele de ce qui ne peut que les augmenter ? D'ailleurs , pense-tu que l'objet de ces mêmes souvenirs ne soit pas bien gravé dans ma mémoire ? & si , ce qui est impossible , quelque chose d'inimaginable pouvoit l'effacer , tous les jours n'ai je pas sous les yeux des témoins de mes plaisirs & de mes regrets ? Toi , tu ne me parle que de la position des lieux , & moi qui y suis journellement , je n'y vois que toi. Si tu t'ennuie à Paris , peux tu croire que je m'amuse ici ? De quel plaisir pourrois-je te parler , à moins que ce ne fût de ceux des autres ? Le seul que je goûte en ton absence , c'est de te promener partout dans mes idées , & de ne voir partout que toi.

J'ai mené ma niece au bal chez la Princesse ou Duchesse qui a , comme tu fais , un très-beau château dans mon

voisinage. Elle a eu autant de plaisir que de succès. La Duchesse s'en est fort occupée : elle a fait l'éloge de sa taille, de sa figure, de son maintien & de ses graces naturelles. Tu juges bien que la petite vanité d'Eléonore en a été extrêmement flattée, & qu'elle a employé toutes les petites manieres séduisantes pour s'assurer de son triomphe. La Duchesse a dansé trois fois avec elle : son fils, le Duc de..... m'est venu prier aussi : j'ai pu lui refuser, malgré les instances des voisins qui m'entouroient. Pouvois-je danser en pensant à toi? ... Je lui répétai plusieurs fois : Monseigneur, je ne danse plus ; ma niece tiendra ma place si vous lui faites l'honneur de la choisir : elle s'en acquittera infiniment mieux que moi. En effet, il fut la prier, & dansa deux fois avec elle. L'on offrit mille rafraîchissemens à toutes les dames : la fête étoit charmante pour les personnes indiffé-

rentes, & pour celles dont le cœur y étoit occupé d'un objet présent; & malgré toutes les graces qu'y a mis la Princesse, même les marques de distinctions dont elle m'a honorée, tiens, tout cela, mon cher ami, ne vaut pas un instant de nos promenades ensemble dans mon petit bois. Cependant comme j'ai promis de ne jamais rien te cacher, il faut que je te dise encore, que ta pauvre recluse a reçu à ce bal, quoique indirectement, des complimens les plus agréables pour une femme qui auroit eu quelques prétentions à plaire. L'on disoit à ma niece qu'elle avoit une très-jolie & aimable tante; que l'on seroit tenté de me prendre pour sa sœur, tant j'étois charmante. Dans un autre tems, mon amour propre auroit peut-être tiré quelque parti de cette apologie; j'aurois peut-être encore rassemblé bien mieux tous mes avantages pour plaire plus sûrement; mais aujourd'hui je ne t'en fais

le simple récit que pour te dire que je ne rapportois qu'à toi tout ce qu'on me disoit d'agréable. Je voudrois être mille fois mieux encore pour te rendre plus heureux. Hélas! cent fois hélas! que m'importe de plaire à présent, si ce n'est à toi. Oui, je te le jure par l'amour que tu m'inspires, je te jure que je ne le veux plus; que je ne le chercherai plus, & que tu rempliras seul toute mon ame. Qu'elle s'épuise par les sensations les plus violentes des regrets & des desirs, il me restera les sentimens qui ne s'usent jamais, ceux de l'amitié avec tous les efforts qu'elle inspire, & tous les souvenirs les plus chers. Soigne donc, cher amant, cette existence qui m'est si précieuse, pour jouir de la mienne qui t'appartient à jamais. Je n'aime point le découragement où tu te laisses aller. Je vois avec plaisir le parti que tu prends d'aller à la campagne. Que ne suis-je ton ami, ne

fût-ce que pour cette fois-ci seulement, sans être ton amante ; ah ! comme je t'entretiendrois de ce qui te touche ! comme je te consolerois par ma sincère amitié ! comme enfin je te ferois couler des jours faits au moins pour te distraire un peu de l'absence de ton amie, s'ils ne pouvoient te rendre un bonheur parfait.

Si mon mari va dans peu passer quelques jours à Paris, je te le ferai savoir. Nous pourrions prendre des mesures pour nous rejoindre à au lieu de venir chez moi, & cela pour éviter que le bon vieux papa ne vînt à s'imaginer que j'ai profité de son absence pour te voir plus à mon aise. Jusqu'à présent il n'est pas méchant, il faut donc le ménager. L'on me l'a donné, tu le fais, sans que je l'aie désiré. Tu fais aussi qu'il ne fut jamais du choix de mon cœur, & qu'il n'a jamais pu l'être. Je

puis donc en faire les honneurs sans blesser le sien, ni ma délicatesse. Tu es mon ami, que dis-je ! mon amant le plus tendre, ainsi que puis-je craindre de ton opinion ? Si jamais un autre que toi savoit notre liaison, peut-être serois-je blâmée, & cela doit être. Les devoirs d'une femme sont de savoir se respecter ; les devoirs d'une femme, dira-t-on encore, sont de, &c. &c. &c. Les devoirs ! . . . Oui ! le devoir ! voilà de grands mots Qu'ils viennent ces gens-là avec leur morale doctorale ; qu'ils voient la manière dont je me comporte avec mon époux ; mes attentions & mes soins pour ce qui le regarde ; tout ce que je fais pour le dédommager par mon esprit, mes complaisances & mes soins pour tout ce qui peut lui être agréable, de ce que je ne puis lui donner mon cœur ; qu'ils le voient enfin, qu'ils le regardent à côté de lui, & alors ils jugeront si tu ne dois pas

D'UN AMOUR ILLICITE. 85

avoir sur lui à tous égards la préférence.

Sais tu bien que du château de ton ami au mien , il n'y a que trois petites lieues de distance ? je m'en suis informée ; que pour nous rejoindre à je n'aurai qu'une lieue à faire , & toi deux ? Tout cela est possible & m'enchanté d'avance. D'ailleurs , est-il rien de difficile à l'amour ? Non , non : comptons toujours sur son assistance ; nous le ferons trop bien lorsque l'occasion se présente, pour qu'il nous abandonne jamais. Je te laisse, mon cher amour : deux carrosses m'arrivent pour dîner ; je n'ai que le tems d'aller faire ma toilette. J'aimerois bien mieux te le donner tout entier.

Adieu.

IX^e. LETTRE*DU COMTE DE C***.*

J'AI reçu ta Lettre, au moment que je partoís pour me rendre chez mon ami où je suis depuis hier au soir. Pendant ma route, je n'ai cessé de la lire, de la baisser, & verser des larmes d'attendrissement. J'ai préféré de te répondre d'ici pour que tu puisses bien combiner la partie de rencontre que tu me proposes, dans le cas que tu restes seule chez toi. Ton projet est divin : ce ne peut être qu'un habitant des cieux qui te l'a inspiré. D'ailleurs, n'es-tu pas toi-même une divinité descendue sur la terre pour faire mon bonheur ? Ton esprit ne doit-il pas correspondre, par ses perfections, aux esprits célestes qui protègent l'amour ? Leurs privilèges sont

les tiens , & mon bonheur de me savoir aimé par toi , m'élève au-dessus des mortels. Que le moment du départ de ton bon vieux tardera ! Ne pourrois-tu pas lui suggérer quelque nécessité pressante , qui exige sa présence à Paris ? Ce seroit une affaire de plus qui l'y retiendrait ; il y demeureroit plus long-tems , & nous pourrions par ce moyen nous rencontrer plus sûrement. Mon idée me paroît si sublime , que je me donneroïis presque les airs de croire que je suis aussi un peu allié avec les Dieux ; mais que cela soit ou non , reçois-la toujours comme un nouveau témoignage de ma tendresse , & du desir que j'ai de te revoir.

Mon ami m'a trouvé l'air un peu défait ; sans lui en dire la cause , il l'a devinée tout de suite. L'amitié possède aussi son art : c'est une sœur rusée qui fait découvrir quelquefois les impressions

en art. Ne n'a-t-il pas deviné mon

que son frere voudroit lui cacher. J'ai tant de confiance en celle de mon ami, & je le connois si bien, que je n'ai pu m'empêcher de lui avouer que mon cœur étoit plein d'un objet adorable. Il l'a vue sans te connoître; souvent il prononce ton nom sans se douter du plaisir ou du mal qu'il me fait; je suis souvent tenté de le mettre à même de le répéter; mais je crains que venant à s'appercevoir de l'effet qu'il feroit sur mon cœur, je ne m'expose à perdre le mérite de cette discrétion qui donne tant de prix à l'amour délicat.

La société que j'ai trouvée ici en femmes seroit charmante pour moi, si je ne l'avois jamais vue. Leurs attraits ne feroient, par cette raison, me faire la plus petite impression. Quant aux hommes, lorsqu'ils ne sont ni rêtus ni emportés, lors même qu'ils seroient peu instruits & peu aimables, je les trouve toujours bien. Il n'en est pas de

même de ton sexe; les bonnes ou mauvaises qualités des femmes sont d'une si grande conséquence parmi nous, qu'il faut toujours que nous leur rendions justice en bien ou en mal. Vous n'êtes pas de ces êtres dont on ne peut rien dire. La nature vous a donné plus de nuances qu'à nous pour plaire ou pour haïr; il faut donc absolument que quelques rayons d'espoir percent, ou que les rigueurs découragent. Les rayons d'espoir que donnent celles qui sont ici ne seront jamais dangereux pour nous. Tu es celui de mon aurore, & nulle beauté, telle parfaite qu'elle puisse être, ne pourroit effacer la douce clarté du plus beau jour de ma vie, qui brille par toi dans mon âme. Il faut que je convienne cependant qu'il y a deux femmes ici qui pourroient intéresser facilement un cœur sensible. Selon ce que j'en ai déjà pu juger, je crois qu'il lui seroit bien dif-

ficile de se garantir des traits qui brillent dans leurs yeux. Nous faisons une fois par jour de la musique ; j'accompagne quelquefois sur mon violon des voix douces , touchantes , & qui expriment à merveille les sentimens du plus tendre amour. Le moindre son te rappelle à mon cœur , c'est le seul moyen qui puisse me rendre le tems moins long & moins ennuyeux. Je me promene souvent seul : l'on me fait la guerre sur ma misanthropie ; mais je laisse dire & garde mon secret. Je n'ai devant les yeux que notre point de réunion : chaque pas que je fais semble m'y diriger , & lorsque je rentre dans le salon , je suis si rempli de mes douces rêveries , que je dois être regardé comme le plus sot de tous les hommes. Hâte-toi donc de me rendre plus supportable. Appelle-moi bien vite au rendez-vous ; c'est la seule maniere de me rendre mon amabilité , si-j'en eus jamais.

Je me porte à merveille depuis que j'ai l'espoir de te revoir bientôt; en me donnant ton cœur, tu as rendu mon ame immortelle; dépêche-toi de la rendre heureuse. Adieu.

XI^e. LETTRE
DE LA MARQUISE DE V***.

PESTE, mon ami, quel tableau tu me fais de la société réunie chez toi! que de risques j'ai à courir, malgré toute la constance que tu me promets de la manière la plus satisfaisante. Mes attrait & l'honneur de l'immortalité que tu m'appropries généreusement, ne me tranquillisent guere. Tout ce qui me convient le plus dans ta Lettre, c'est la priere que tu me fais de hâter le moment du départ de mon mari. Une circonstance qui a prévenu tes desirs &

que j'ai fait naître fort à propos, lui a paru, par la maniere dont je l'ai présentée, de la plus grande conséquence. Aussi est-il parti comme un trait. J'ai renvoyé aussi toute ma société jusqu'à ma niece, en leur disant que j'allois profiter du tems de l'absence de mon mari pour voisiner un peu. Je n'ai pas menti, n'est-ce pas? car je veux qu'après-demain sans faute nous voisinions. Quitte tes plaintives tourterelles & le chant mélodieux de tes aimables rossignols. Viens revevoir un couplet ou deux de l'amante qui t'adore! J'espere que sa voix n'aura rien perdu dans ton cœur de ses charmes, & que tu m'accompagneras aussi-bien dans le temple où nous chanterons notre amour que dans celui de l'amitié. Viens donc, cher amant, au lieu marqué par la tendresse. Que de siècles se sont passés depuis que je t'ai vu! Que de choses j'ai à te dire! que de plaisirs j'aurai à

t'offrir & à recevoir! que de bonheurs
à la fois nous allons goûter ensemble!
J'y serai rendue à dix heures précises
du matin. Songe qu'un bois qui om-
brage la plus brillante verdure nous
attend. Tu y seras, j'espère, avant
moi; tu y marqueras ma place près
de toi; & notre amour, pressé par le
desir de la volupté, en confondant nos
cœurs, de deux places n'en fera bien-
tôt plus qu'une. Adieu, cher amant,
à demain. Mais non, mon cœur!...
arrêtez vos transports! ce n'est qu'après-
demain que sera le plus beau jour de
ma vie.



X^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

QUE ces heures ! tendre amante, que nous avons passé ensemble dans ce bois délicieux ont coulé promptement ! A peine réunis qu'aussi-tôt séparés. Pourquoi, pour notre amour, le soleil dans son cours n'a-t-il pu s'arrêter sur nos têtes, & darder plus long-tems les rayons dorés & lumineux sur la cime des arbres qui couronnoient l'asyle ombragé de nos plaisirs ? Pourquoi les ombres de la nuit sont-elles venues si vite nous arracher à notre félicité ? Non jamais jour ne fut plus beau pour ma vie, & jamais aussi il n'y en eut, selon mon cœur, de si court. Par tout je vois notre lit de verdure enveloppé par les rameaux épais qui nous cachotent

aux regards indiscrets ; par-tout j'entends le doux ramage de ces tendres oiseaux , qui , à notre exemple , se donnoient aussi mille preuves d'amour , & qui exprimoient leur bonheur en faisant retentir la forêt de leurs chants mélodieux. Il me semble toujours que ce sont les mêmes qui m'ont suivi dans ce séjour bien triste encore pour moi depuis que je t'ai quitté. D'une aîle légère ils voltigent familièrement sur ma tête , comme si , par leur sensibilité , ils espéroient adoucir l'amertume que cause dans mon ame ton absence cruelle. En arrivant , l'on a voulu me faire reprendre mon violon & chanter ; mais je n'en avois pas la force.

Avant notre entrevue , je trouvois le séjour de mon ami plus supportable. Aujourd'hui il m'est devenu insipide , fatigant & ennuyeux. Hélas ! où pourrois-je en trouver de beau où tu n'es

pas? Nulle part sans doute. Sur toute la surface de la terre, il n'y a qu'un point qui intéresse mon cœur, & tu le foules à tes pieds. Adieu : la douleur m'arrête; mes regrets me suffoquent, mes larmes effacent mes écrits; mais rien au monde n'effacera jamais de mon ame ton image, ni le doux souvenir de nos derniers plaisirs.

XII^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

Nous sommes perdus, mon ami! J'ignore encore le monstre qui m'a trahie. Mon mari est arrivé hier au soir d'une humeur foudroyante. Aussitôt qu'il m'a vue : Où avez-vous été, Madame, depuis mon départ, m'a-t-il dit, avec un ton menaçant qui m'étoit inconnu

Inconnu jusqu'alors. Pourquoi, Monsieur, cette question, lui ai-je répondu ? — Pourquoi ? vous le savez bien ; vous avez beau faire l'étonnée, je sais tout, il me suffit. Je ne suis plus surpris de votre empressement à me faire partir. Tremblez ! Ce n'est pas mon amour que vous avez à craindre & outragé ; mais votre honneur & le mien. — J'ai laissé, comme tu penses bien, passer l'orage sans rien dire ; mais quelques momens après, j'ai joué mon rôle. Je suis fort étonnée, Monsieur, lui ai-je répondu, de vous voir exercer sur moi un ton & des manières si malhonnêtes ; votre début en arrivant a tout lieu de me surprendre ; vous devez voir que j'ai moins de fiel que vous, puisque je me suis contentée de garder le plus profond silence, quoique je fusse bien fondée à vous répliquer comme vous le méritez. Je sais qu'un vieillard en colère, qui n'a pas la force

de l'arrêter par la réflexion, est comme un torrent débordé qui agit avec effort, & que rien ne peut contraindre dans son premier choc. Mais actuellement que l'explosion de votre colère est passée, & que vous me paraîtiez plus calme, je dois vous dire, avec plus de sang-froid que vous, que ma conduite est intacte, ma reconnaissance est à son comble; & quelque chose que j'aie pu faire, & en quels lieux je me sois transportée en votre absence, rien n'a rompu ni ne rompra jamais le projet que j'ai formé en vous épousant, d'avoir le plus grand soin de votre personne, & non de votre cœur, qu'il seroit fâcheux à votre âge vous voulussiez assimiler au mien. Nous sommes convenus, vous le savez, cent fois de vous à moi, de vivre ensemble de bon accord, de ne jamais parler d'amour, d'être avec vous comme si j'étois votre fille, & de vous prouver mon amitié & mon estime par

tout ce qui peut contribuer à votre santé, qui doit faire tout le bonheur de votre âge, mais non pas de vous rendre compte de mes actions lorsque je ne crois pas la chose nécessaire. Je suis, d'après cela, dispensée de vous dire où je vais, ce que j'ai dit, & encore moins ce que j'ai fait. Vivez, croyez-moi, heureux, si vous le pouvez; restez tranquille, sans ébranler inutilement votre bile; laissez-moi ménager, comme j'ai toujours fait, vos intérêts & vos jours, & contentez-vous de mes soins, qui deviendroient un fardeau de complaisance insupportable pour moi, si vous détruisiez, par vos façons déplaisantes, les sentimens d'amitié & de reconnaissance que j'ai eus jusqu'à présent pour vous.

D'après ma leste remontrance, il a rengainé les siennes, & il est rentré dans sa chambre sans répliquer. Moi, j'ai resté dans le salon à rêver à la suite de cette aventure. Sans doute que c'est

200 LES DANGERS

quelque coquin de valet qui m'a vendue; mais comme il ne l'a pas nommé; je suis un peu plus tranquille, & j'espère que, d'après ce que je lui ai dit, il fera au moins semblant de ne pas le croire. Je me réserve dans un autre moment d'en savoir davantage. Je t'instruirai de tout. J'ai le cœur gros à cause de toi; & il en coûte beaucoup à mon amour de te faire un récit dont la suite pourroit peut-être troubler quelque tems notre bonheur. Reçois-le avec courage, mon ami, ne t'en affecte pas trop vivement; compte que je serai, malgré tout l'univers, toute ma vie à toi, si ton cœur ne cesse jamais d'être fidele. Je tremble de colere, non pas contre mon mari, car il ne fait qu'un peu trop brusquement ce que tout autre auroit fait à sa place en pareil cas. Est-ce sa faute si on lui rend des comptes qui l'affligent? D'ailleurs, quel est l'homme d'esprit le plus philosophe & le moins

amoureux de sa femme, qui puisse apprendre sans humiliation que son front est en danger d'être entaché par le sceau d'un amour illégitime ? Il faut être juste : mon pauvre homme est fidèle aux anciens préjugés, & il tient à ses vieux principes. Chaque âge a sa petite vanité, & nul ne veut endurer paisiblement un mal qui tient aujourd'hui bien plus au moral qu'au physique. — Mais ce coquin d'espion ! Ah ! si je le tenois ! oui, je l'étrangleroie de grand cœur. Ma position cependant est affreuse : peut-être ce drôle est-il près de moi sans que je sache lequel c'est de mes gens ; n'importe, il aura beau me suivre & tout rapporter à Monsieur, tu seras toujours le même pour moi. Mais faut-il que j'achevé ? Non, tu sais que mon cœur est tout à toi, ainsi que ma personne. Adieu.

X^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

COMMENT diable ! comment , ma tendre amie ! ton mari s'avise d'être ou de jouer le jaloux ? Parbleu , cela lui va bien. Tu as bien fait de biffer ses lettres-Parentes , & de lui opposer des remontrances dignes du Parlement de Bretagne. Après cela j'espère qu'il se tiendra couer. A-t-il rien de mieux à faire que de manger, dormir, & demourir ensuite tout doucement ? Ce seroit bien pis , s'il connoissoit celui qui a sa survivance , ou qui est son adjoint ; mais tu m'as toujours dit , qu'à l'égard de ce titre , je n'étois pas le sien , & je t'en crois sur ta parole. Puisque les choses sont ainsi , & pour éviter que l'amour

ne nous invite à nous exposer encore au récit du coquin qui nous a vendus (car il faut aller doucement ici pour aller plus vite après), je m'en retourne après-demain à Paris. Les Sirenes dont je t'ai parlé veulent me ramener. J'ai prêté mon cabriolet au Chevalier de que tu connois, qui me l'a demandé pour aller faire une visite à son oncle le Commandeur, qui est à trois lieues de Paris. Ce pauvre Chevalier est sans le fou : il va tâcher de faire aussi des remontrances à son oncle ; mais je crains que la fourmie, qui n'est pas prêtreuse, ne l'écoute guere. Il ne se contentoit pas ici d'être gueux, il étoit encore amoureux : cela ne doit pas t'étonner ; car il n'y a que les gueux ou gens peu fortunés, qui ont le cœur vraiment sensible. Pour peu qu'ils aient ils le donnent pour tirer d'embarras un galant homme, aussi facilement qu'ils abandonnent leurs sentimens à un objet ai-

mable. Ce que je ne lui ai pas pardonné, c'est d'être un peu jaloux de moi chez mon ami, & cela, parce qu'il fait fa cour à une des deux Aglaé dont je t'ai parlé. Le pauvre garçon avoit bien tort, car tu fais si je puis aimer une autre femme que toi; mais un jaloux l'est jusques de son ombre; sans cet aliment qui le tourmente nuit & jour, je crois qu'il ne sentiroit rien. Je parle des jaloux par caractère; de tels hommes sont, selon moi, bien à plaindre. Tu fais que j'ai pensé l'être aussi dans le commencement de notre liaison, j'en ai assez, cela fait trop de mal. Ne t'avise pas de me le faire redevenir: l'on ne réussit pas toujours si bien: d'ailleurs, tu as l'ame trop belle pour former un tel projet; & mon cœur te rend aujourd'hui toute la justice qu'il te refusoit dans ce tems-là. Alors j'avois peur que tu m'échappes; j'avois peu de chose à toi, & je desirois tout ce que je possède

à présent. Peux-tu ne pas en convenir ?
N'ai-je pas tout acquis , rendre amie ?
Aussi t'ai-je bien payé par mon amour.
Ton cœur est devenu mon apanage ,
& je n'en sortirai qu'à moins que ton
inconstance ne m'en chasse. Il faut que
je te quitte , le dîné est servi , l'on
m'attend. Pourquoi ne vit-on pas d'a-
mour , au lieu de passer son tems à se
gorger d'alimens matériels souvent in-
digestes & putrides ? Sans doute que
pour bien aimer l'on en a besoin ; car
je crois que pour en donner de véri-
rables preuves , il faut quelque chose de
plus solide que des contemplations , des
soupirs & des plaintes ; qu'en penses-tu ?
Adieu ; ma Lettre n'a pas le sens com-
mun.

X^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

COMMENT diable ! comment , ma
tendre amie ! ton mari s'avise d'être ou
de jouer le jaloux ? Parbleu , cela lui va
bien. Tu as bien fait de biffer ses let-
tres-Patentes , & de lui opposer des re-
montrances dignes du Parlement de
Bretagne. Après cela j'espère qu'il se tien-
dra couer. A-t-il rien de mieux à faire que
de manger, dormir, & de mourir ensuite
tout doucement ? Ce seroit bien pis ,
s'il connoissoit celui qui a sa survi-
vance , ou qui est son adjoint ; mais tu
m'as toujours dit , qu'à l'égard de ce
titre , je n'étois pas le sien , & je t'en
crois sur ta parole. Puisque les choses
sont ainsi , & pour éviter que l'amour

il faut aller doucement ici pour aller plus vite après), je m'en retourne après-demain à Paris. Les Sirenes dont je t'ai parlé veulent me ramener. J'ai prêté mon cabriolet au Chevalier de que tu connois, qui me l'a demandé pour aller faire une visite à son oncle le Commandeur, qui est à trois lieues de Paris. Ce pauvre Chevalier est sans le fou : il va tâcher de faire aussi des remontrances à son oncle ; mais je crains que la fourmie, qui n'est pas prêteuse, ne l'écoute guere. Il ne se contentoit pas ici d'être gueux, il étoit encore amoureux : cela ne doit pas t'étonner ; car il n'y a que les gueux ou gens peu fortunés, qui ont le cœur vraiment sensible. Pour peu qu'ils aient ils le donnent pour tirer d'embarras un galant homme, aussi facilement qu'ils abandonnent leurs sentimens à un objet ai-

mable. Ce que je ne lui ai pas pardonné, c'est d'être un peu jaloux de moi chez mon ami, & cela, parce qu'il fait fa cour à une des deux Aglaé dont je t'ai parlé. Le pauvre garçon avoit bien tort, car tu fais si je puis aimer une autre femme que toi; mais un jaloux l'est jusques de son ombre; sans cet aliment qui le tourmente nuit & jour, je crois qu'il ne sentiroit rien. Je parle des jaloux par caractère; de tels hommes sont, selon moi, bien à plaindre. Tu fais que j'ai pensé l'être aussi dans le commencement de notre liaison, j'en ai assez, cela fait trop de mal. Ne t'avise pas de me le faire redevenir : l'on ne réussit pas toujours si bien : d'ailleurs, tu as l'ame trop belle pour former un tel projet; & mon cœur te rend aujourd'hui toute la justice qu'il te refusoit dans ce tems-là. Alors j'avois peur que tu m'échappes; j'avois peu de chose à toi, & je desirois tout ce que je possède

D'UN AMOUR ILLICITE. 105
à présent. Peux-tu ne pas en convenir ?
N'ai-je pas tout acquis , tendre amie ?
Aussi t'ai-je bien payé par mon amour.
Ton cœur est devenu mon apanage ,
& je n'en sortirai qu'à moins que ton
inconstance ne m'en chasse. Il faut que
je te quitte , le dîné est servi , l'on
m'attend. Pourquoi ne vit-on pas d'a-
mour , au lieu de passer son tems à se
gorger d'alimens matériels souvent in-
digestes & putrides ? Sans doute que
pour bien aimer l'on en a besoin ; car
je crois que pour en donner de véri-
rables preuves , il faut quelque chose de
plus solide que des contemplations , des
soupirs & des plaintes ; qu'en penses-tu ?
Adieu ; ma Lettre n'a pas le sens com-
mun.

XIII^e. LETTRE

*DE LA MARQUISE DE V***.*

IL y a huit jours, cher amant, que je t'ai perdu de vue, & mon cœur n'a cessé de gémir la nuit & le jour. Je traîne ma douleur en tous lieux, sans que rien puisse la diminuer. Tu n'imagines pas les efforts que j'ai faits pour te rejoindre encore une fois avant mon retour à Paris qui paroît très-prochain. Mon mari devoit aller hier dîner sans moi chez le Président de Je voulois profiter de ce moment favorable, & t'envoyer un exprès de grand matin; mais, selon sa louable coutume, il a tant lambiné jusqu'à midi, qu'il a resté chez lui. Il a donc fallu, non sans peine, que je renonce à mon projet. J'ai passé toute la semaine fort tristement. Mon mari a été malade plusieurs

jours; je l'ai gardé soigneusement, mais dans le plus morne silence. C'est ainsi que je veux désormais passer ma vie avec lui, puisque l'on voudroit m'arracher à mon bonheur. Je n'ai vu qui que ce soit, excepté le Médecin. Je n'ai même pas joui de mes plaisirs champêtres; je n'ai plus de jouissance à espérer, si on me ravit le plaisir de te voir; & je n'en veux aucune si je ne les partage avec toi. Qu'as-tu fait de ton côté? J'ai du moins espéré que tu passois le tems plus agréablement. La dissipation nous force naturellement à éloigner les objets qui nous font peine. Pour moi, mon pauvre ami, je t'y engage, oublie-moi, si tu le peux; je préfère ton bonheur au mien; cela n'empêchera pas que je ne t'oublierai jamais. Oui, je te le jure; mais je vois si peu de possibilité de te revoir! Je suis si observée, hélas! que puis-je faire si nous partons de ce lieu, devenu plus

que jamais un lieu de douleur pour moi. Quand je le pourrai, fois-en bien sûr, oui, je te reverrai en dépit des jaloux. Je t'irai chercher où je pourrai te retrouver; je te prouverai par-tout que je t'aime & ne t'aimerai jamais à demi; mais dans ce moment de trouble & cruel à mon repos, je ne puis que t'écrire, encore suis-je bien gênée. Je ne puis te promettre de le faire aussi régulièrement que par le passé, à cause du peu de confiance que je suis forcée d'avoir en mes gens pour faire parvenir mes lettres à la poste. Je crois que Bastien, mon laquais à moi, m'est tout dévoué : cependant j'ai besoin encore de m'assurer davantage de sa discrétion. Qui auroit cru que les choses auroient tourné ainsi? Que de regrets! que de tyrannies! & que de désespoirs!... Tout ce que je souffre est inexprimable; je ne veux pas plus long-

tems t'en occuper. Je voudrois seulement savoir si tu es aussi à plaindre que moi, & si ton cœur me rend toujours la justice que je mérite. Car il me semble que toute la nature m'en veut. J'attends de tes nouvelles avec impatience ; il y a mille ans que je n'en ai reçu , & que je ne t'ai vu. Mais non , je t'ai vu cette nuit dans l'erreur d'un songe ; l'on nous persécutoit, nous étions ensemble ; nous nous aimions , & nous avons su , malgré nos ennemis , nous le prouver. A mon réveil , j'ai senti mes yeux mouillés : je ne saurois te dire si c'étoient des larmes de plaisir ou de chagrin. Etant occupée de toi , c'étoient au moins des larmes de tendresse. Je croyois cependant mes yeux tout-à-fait éteints , tant ils sont fatigués & flétris par mes peines. Je me suis levée en même-tems que l'aurore ; mais l'astre du jour , tel beau qu'il puisse être , ne sert

110 LES DANGERS

qu'à me faire mieux sentir mon malheur d'être éloignée de toi.

Mon mari me devient plus fatigant que jamais : sans être aimable ni utile à mes plaisirs , je le supportois jadis ; mais à présent il m'excede & m'ennuie , comme la plupart des maris de son genre excèdent & ennuiant leurs femmes ? Quelle différence d'un amant à lui , & sur-tout d'un amant comme toi ! D'un objet aimé à un autre insupportable. Tout ce qu'on peut désirer de mieux d'eux , c'est de leur être indifférentes , & qu'ils nous laissent en repos. Peut-être mon vieux radoteur m'est-il nécessaire pour t'offrir mes souffrances , & pour me rendre par là plus digne de ton cœur ; cependant , ne m'aimerois-tu pas bien autant , si j'étois plus heureuse ? Oh ! oui , je le crois , & mes sentimens me répondent des tiens. Enfin , patience. En attendant , malgré tous mes cha-

D'UN AMOUR ILLECITE. 100
grins & la dureté de ma position, reçois
toujours à compte, mon tendre ami, une
foule innombrable de tendres baisers que
j'imprime pour toi sur toute la superfi-
cie de ma Lettre. Adieu.

XI^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

ME voilà de retour à Paris, chere
amie, j'envoie continuellement aux en-
virois de ton hôtel pour savoir si tu es
aussi revenue de la campagne. Quoi!
selon ta dernière Lettre, le désespoir
que tu y peins sembleroit vouloir me
faire entendre que tout est perdu, que
je ne te reverrai jamais. Que veut
dire tout cela? Eclaircis-moi ce
mystere qui m'afflige. Ton mari r'a-t-il
parlé de moi? me cache-tu ce qu'il t'en
a dit? Sais-tu ce qu'il en pense? Me

condamneroit-il enfin à ne te plus voir ? Hélas ! ce seroit me condamner à la mort. Le bonhomme m'aimoit tant ! Tu ne me parle point de tout ce qui m'inquiète , & tu as l'air de glisser légèrement sur cet article , pour ne pas déchirer mon ame. Tu ne sens donc pas comme moi , que pour un amant rien n'est plus affreux que l'incertitude de son sort ; que si un mot peut le faire mourir de douleur , un mot aussi peut le rappeler à la vie. Je crains , chere amie , ce mot barbare de la part de ton mari. Oh ! oui , il seroit bien barbare , & jamais je n'y pourrois survivre. Sans doute je ne puis te faire un crime de me donner la préférence sur lui , puisque c'est pour toi seule que je chéris la vie : mais à quoi me serviroit - elle , si je perdois l'espoir d'en partager avec toi les douceurs ? Dans le trouble comme dans le récit des plaisirs , tes Lettres sont toujours intéressantes ;

mais mon amour, malgré tout le charme de ton esprit, est toujours timide & craintif. C'est le sort des amans de vivre continuellement entre l'espérance & la crainte ; & il n'arrive que trop souvent que l'une est détruite par les effets de l'autre ; ainsi excuse plutôt mon amour que mon défaut de confiance, si je m'attache bien plus à nos peines & aux volontés de ton mari qu'à tout ce que tu me dis d'aimable. Où trouverai-je jamais un cœur semblable au tien ? où trouverai-je jamais une ame aussi belle ? toutes les qualites réunies en toi ? Nulle part : non, jamais ; tu es à mes yeux l'être le plus parfait de la nature, de même que je me crois le plus parfait de tous les amans pour bien aimer. Est-il donc possible, d'après cela, que nous puissions jamais nous passer l'un de l'autre ? Tire-moi donc bien vite, rendre amie, de la perplexité dans laquelle mon ame se trouve enveloppée ; ne me

fais plus languir ; dis-moi ce qu'il faut que je fasse , s'il faut que je continue de vivre pour toi , ou s'il faut que je meure de chagrin pour l'amour de ton vieux , cruel & insupportable mari, Adieu.

XIV^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

J'E n'ai reçu ta Lettre que hier au soir, mon cher amour , & je commençois à être déjà bien impatiente. Enfin je l'ai reçue , & j'y réponds à la hâte , parce que mon mari qui , pour l'ordinaire , occupoit son appartement , & me laissoit par ce moyen libre , s'est établi chez moi , dont il ne bouge pas plus que la colone Trajane de Rome. Il va à Paris sans faute Dimanche prochain , il partira à sept heures du matin , & moi , malgré tous mes argus , je serai rendue à

notre chalais à onze heures, où j'espère que je te trouverai. Je ne mènerai avec moi que ma femme de chambre dont tu connois l'attachement. Ce n'est pas sans craintes & sans inconvéniens que je suivrai ce penchant de mon cœur; je les braverai pourtant, à moins que quelques circonstances imprévues ne s'y opposent. Le froid m'est très-sensible, & il en fait beaucoup depuis quelques jours; mais, le feu de mon amour & mon impatience, en ranimant tous mes sens, me le rendront plus supportable.

La route, comme tu fais, est droite & longue: si à midi tu ne me vois au moins venir de loin, ce sera une preuve que je n'aurai pas osé partir; mais j'espère que le dieu de nos ames éloignera toute espece d'obstacle, & le doux espoir de pouvoir te donner encore de nouvelles preuves de ma tendresse aussi vive que constante, répand déjà de la sérénité.

nité dans mon esprit abattu. Oh ! doux moment, que tu es cher à mon cœur ! Combien tu augmentes les peines de l'attente ! — Je ne parle point, du plaisir que je ressens d'avance ; je me promets bien de te le faire sentir, à moins que mon mari, par méchanceté, ou par irrésolution, ne vienne à changer d'avis. Mais s'il part, oui, je m'en promets une dose proportionnée aux inquiétudes qu'il me cause par son humeur tyrannique ; car il a peine à démarer d'ici, & je n'ose plus l'en presser. Je crains que tu ne reçoive pas ma lettre assez tôt : la crainte en amour est comme un créancier qui persécute sans cesse son débiteur ; mais puisque tu as reçu ma dernière du jour au lendemain, j'ai lieu de l'espérer. Il me seroit bien dur de ne pas te trouver où l'amour nous attend ; mais non, tu y seras ; le tien me le promet, & le mien qui brûle d'en dévorer les charmes, ose s'en flatter. A Diman-

che donc, ame de ma vie. Oh ! que ce jour sera un beau jour de Dimanche & de fête pour ton amante. Adieu.

XII^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

COMME tu as bien réussi, ma bien aimée, au gré de nos souhaits ! Celui qui t'inspira ton aimable projet en a sans doute dirigé l'exécution, J'étois avant toi dans ce lieu de délice & de félicité, & nous y avons partagé le même bonheur. Que la vie est ennuyeuse, lorsqu'on se sépare après de si doux momens ? Quelle langueur n'excitent pas les regrets & ce souvenir si cher. N'importe, nous serons toujours heureux, en dépit des jaloux & des argus : ces jours passés, il faisoit un froid rigoureux ; hé bien ! celui de notre bon-

heur étoit superbe. Le soleil , amoureux aussi de toi , a dissipé pendant la nuit tous les nuages , pour nous laisser jouir du jour le plus pur. Qu'il est galant , ce monsieur le soleil ! mais il a beau l'être , je ne le crains pas ; il est trop loin de nous pour qu'il soit pour moi un rival redoutable. Le tems où les divinités se métamorphosoient en pluie d'or ou en araignée pour conquérir le cœur des mortelles est passé. Vois encore : ton mari est parti comme il l'avoit projeté ; une Lettre qu'il avoit reçue la veille , sans doute de quelqu'un qui nous protège , l'y avoit forcé malgré lui ; qui l'a faite ? Poursuivons : ensuite nous n'avons eu pour témoin de notre amour que les hôtes des bois ; les arbres n'avoient conservé leur verdure que pour favoriser nos transports , qui n'ont éprouvé ni crainte , ni contrariété ; nos entretiens n'ont point été interrompus par des oreilles attentives , par des re-

D'UN AMOUR ILLICITE. 119

gards importuns & dangereux ; nos plaisirs enfin se sont succédés rapidement sans contrainte : ensuite oh ! combien j'autois d'ensuite à décrire si je voulois ! Le plus fâcheux de tous fut celui où il a fallu nous séparer & nous arracher à nos embrassemens. Voilà toujours le moment le plus cruel , & qui gâte tout.

Je quitte un moment l'amour, rends amie, pour te faire part de mes réflexions sur ce que tu m'as dit de ton mari au sujet de notre première rencontre. Premièrement, je tremble qu'il ne ne s'en soit arrivé autant à celle-ci ; secondement, dis-moi comment vais-je faire lorsque tu seras de retour à Paris ? Oserois-je aller faire une visite à celui qui peut-être te cache la haine qu'il me porte ? Faut-il que pour ses beaux yeux je renonce à jamais à mettre les pieds chez toi ? Que signifieroit cette défection subite ? Que diroient tes connoissances

& tes amis ? que diroit la Marquise de
 S. . . . qui t'aime autant que je t'aime,
 & qui prétend qu'elle ne peut se passer
 de nous voir lorsqu'elle vient chez toi ?
 Tout cela est bien embarrassant , & se-
 roit en effet bien ridicule ; & puis ,
 pouvons-nous baisser la toile pour tou-
 jours quand la pièce est si jolie ? Venir
 trop souvent chez moi , tu fais que ce
 feroit t'exposer. Ailleurs, Paris est trop
 éclairé par des ennuyeux que l'on ren-
 contre par-tout , & qu'on auroit peine à
 trouver si l'on avoit quelque raison de
 les chercher dans toute autre occasion.
 Le spectacle, me diras-tu ? ce séjour
 peut être commode pour compter ses
 raisons , mais non pas pour les appuyer
 par des preuves , sur-tout aujourd'hui.
 On y est si mal , & si mal assis, les bancs
 sont si près les uns des autres, & si
 étroits, qu'à peine Oh ! non :
 tout cela, tiens , ne vaut rien ; & sans
 vouloir

vouloir te déplaire, je ne puis m'en contenter. Peut-être ne trouveras-tu pas mes réflexions ni bonnes, ni trop décentes; mais que veux-tu? L'amour & ses jouissances le veulent ainsi. Dis-moi, quel est celui qui a bien aimé sans avoir de desirs? Ah! si j'étois près de toi, n'ayant que l'amour pour témoin, sans doute je n'aurois pas besoin de parler pour te les rémoigner. Les yeux de mon cœur suffiroient pour cela; mais loin de toi, qui peut te parler ainsi, si ce n'est moi? Voici une autre idée préparatoire: à ton arrivée, je commencerai par aller faire une visite à ton mari; là je verrai l'air du bureau. Et l'après-midi je te ferai la mienne, comme un homme honnête qui connoît l'usage du monde; nous y parlerons devant ton mari des nouvelles de la Ville, de celles de la Cour & de la campagne; toute générale que pourra devenir notre conversation, il se trou-

vera toujours quelques mots assez significatifs pour nous les approprier & pour nous servir de tendres témoignages. Le langage d'amour étant devenu le nôtre, les expressions ne nous manqueront point, & tel stérile & fade que soit l'entretien général, notre esprit, aidé par nos sentimens, nous fournira toujours de nouvelles pensées qui ne seront que pour nous deux. Il en résultera que le public, attaqué justement ou injustement, y gagnera. Nous prendrons son parti vivement, nous nous mettrons toujours à la place des malheureux & des absens. Bien loin d'applaudir à la critique, à la calomnie, nous serons au contraire leurs défenseurs; nous rapporterons enfin tout à notre position. Voilà, chere amie, toutes les ressources que j'ai imaginées dans nos alarmes: tu en riras, si tu veux, j'y consens, pourvu que si l'occasion se présente, il me soit permis de

te voir, & que ce soit ailleurs que dans une loge étroite de spectacle, où deux amans bien amoureux seroient très mal à leur aise, malgré les paravues & les paralumieres. Je te répète encore, pardon, si ma plume est un peu trop emportée par mes idées folles & rapides. Quoiqu'elles soient peut-être mal combinées, elles ont un peu dissipé le nuage sombre qui couvroit auparavant mes yeux; mais je serai bien plus gai lorsque je pourrai déchirer le voile qui couvre le temple de nos plaisirs. Non jamais Prêtresse à Cythere ne fit si bien les honneurs que toi. Jusqu'à présent je ne me croyois qu'amoureux; mais je vois bien, en relisant cette Lettre, que je suis amoureux fou. Adieu.



XV^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

JE reçois ta Lettre à l'instant, cher ami, qui m'a fait rire & pleurer en même-tems. Tu as raison, je crois, de dire que ton cœur aliène tes esprits, car tes idées sont singulièrement montées ; ce qu'il y a de bon, c'est que tu ne me laisses presque rien à deviner, du moins je ne pense pas que, d'après ta Lettre, l'on puisse douter de tes desirs ni de tes goûts. Que tu es fol ! Oui, tu l'es, & tu as bien raison d'ajouter ce mot à la fin, il te va à merveille. Mais parlons plus sérieusement & plus décemment. Quoi ! tu crains de bonne foi que je t'abandonne ? & que deviendrois-je, moi ? crois-tu que je ne pense qu'à toi ? Désabuse ta vanité ; ne seroit-ce pas

aussi un excès d'amour-propre?
quelquefois tu n'en a pas mal.

J'attendrai avec confiance les occasions de te prouver le contraire; & rien n'altérera ma persévérance. Comment peux-tu imaginer que je cherche à te fuir, tandis que ton absence me cause le plus grand chagrin? Ami, tu offenses ma tendresse; est-ce que tu n'y crois plus? est-ce que tu n'y vois pas? est-ce enfin que tu ne veux plus me connoître, méchant que tu es? ... Nous verrons, lorsque je serai de retour à Paris, le parti que nous aurons à prendre. Laisse-moi ménager l'esprit de mon mari & les occasions. Il n'y a que les femmes qui savent bien s'acquitter d'un pareil emploi: les hommes n'y entendent rien; ils vont comme leurs têtes les conduisent, & souvent sans réflexion. Ils n'écoutent que leurs flammes, sans prévoir que le moindre faux pas les jette dans le

précipice , sans espoir quelquefois d'en jamais sortir. Alors ils se plaignent , gémissent , se lamentent , accusent le sort de leurs destinées , s'arrachent les cheveux , se désolent enfin , & tout cela ne sert qu'à les rendre plus malheureux. Laisse moi , te dis-je , conduire la barque à ma manière ; il faudra que la mer soit bien coutroucée & bien orageuse , si je ne la mène à bon port. L'amour sera mon pilote , & ton cœur me servira de boussole ; avec de tels guides , puis-je jamais m'égarer ? . . .

Parlons un peu à mon tour de notre Dimanche , qui fut & sera toujours pour ton amante le plus beau Dimanche de l'année. Je ne te dirai rien de l'emploi de notre tems , car tu as tout dit : je te dirai seulement que prenant tristement la route de chez moi , tandis que tu suivais celle de la Capitale , mes yeux étoient toujours dirigés vers toi & sur

le sommet des feuillages qui formoient notre charmante cabane. Tant que je voyois la route où tu avois passé, j'étois moins malheureuse ; mais dès que tous les objets qui t'avoient environné furent dérobés à mes regards, c'est alors que mes larmes commencerent à couler. Je suis rentrée chez moi avec un noir affreux dans l'ame. J'ai été aussi-tôt me jeter aux pieds de l'idole qui est dans mon jardin, & quoique désespérée de regrets, je l'ai remerciée de ce que tout s'étoit passé sans trouble & sans inquiétude. Une douce rosée avoit aussi mouillé les yeux de ma statue d'amour ; cette tendre illusion m'a fait pousser des sanglots que mon mari auroit entendus sans doute s'il n'eût été dans le château. Que seroit devenu pour lors cette chere statue & celle qui l'adoroit ? Sans doute dans le moment elle eût été brisée avec fureur, & les jours de ton

amante auroient été en même-tems sacrifiés & ensevelis sous les débris de l'amour même. Mais rassure toi; que ce tableau trop expressif ne t'afflige pas; l'idole sera plus calme demain à l'arrivée de mon mari. Ta bonne amie sera tranquillement dans son fauteuil, au lieu d'être à ses pieds, ses yeux seront très-secs à l'approche de celui qui devient de plus en plus l'ennemi de son cœur. Se tenant sur la défensive, elle saura parer tous les coups qu'on voudroit lui porter. Ce moment est critique à la vérité, sur-tout si le même espion m'avoit encore trahie; mais ayons autant de courage que de constance, & j'espère que tout ira bien. L'espérance est la consolation des malheureux; sans lui que deviendrois-je, & s'il étoit anéanti par l'horrible assurance de te perdre pour jamais? Adieu.

*Billet de la Marquise de V***.*

Je n'ai que le tems de te dire , mon bon ami , que nous partons sans faute pour Paris après-demain , avec toute ma maison. Tu auras de mes nouvelles si tôt mon arrivée. Mon vieux ne m'a pas paru plus content à son retour que lorsqu'il est parti : il ne m'a presque encore rien dit ; & moi , j'ai fait de même. Je suis enfin vis-à-vis de lui comme je suis vis-à-vis de toi , c'est-à-dire , toujours la même. Mais quelle différence ! Adieu. Je t'en écrirai davantage , lorsque je serai à Paris. Ici je ne le puis ; mon barbon est à côté de moi au moment que je hache ce billet , ses lunettes sur le nez , parcourant d'anciens titres. Je tremble toujours que le foyer de ses besicles , en grossissant & rapprochant les objets , ne lui fasse voir plus

loin que je ne voudrois. Adieu, encore une fois, mon tout.

XVI^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

De Paris.

A PEINE descendue de mon carrosse, mon bon ami, je t'écris encore à la hâte pour t'apprendre notre arrivée. Je n'ai fait que soupirer pendant la route, occupée de nos agréables voyages de rencontre. Chaque personne que je voyois de loin me sembloit être toi. C'est lui, c'est mon amant, me disois-je, qui vient au-devant de moi. Mais, hélas! mon illusion étoit bientôt détruite par l'aspect différent de celui que j'avois à mes côtés. J'ai passé vis-à-vis de ce lieu charmant où nous nous sommes épuisés à nous donner les marques les plus

DUN AMOUR ILLICITE. 131
vives de notre amour. Je n'ai pu le fixer
sans attendrissement, & mon mou-
choir que je tenois par maintien,
a reçu toutes les larmes que j'ai versées
pour lui, & que je cachois tant que je
pouvois. Qu'avez-vous, me disoit mon
mari? — une migraine affreuse & si
violente que j'en pleure. — Vous n'y
êtes pas cependant fujette, a-t-il répli-
qué? — Cela peut être; mais le mal
vient au moment qu'on y pense le
moins; ne faut-il pas le souffrir lorf-
qu'on ne peut faire autrement? — Oh!
celui-là, dit il, passera plus vîte que
tout autre plus grand. A cette douce
consolation, j'ai gardé le plus profond
silence jusques à une lieue de Paris,
qu'il a pris la parole pour me dire que son
dessein étoit de recevoir peu de monde
pendant tout l'hiver où nous allions
entrer. — Vous voulez donc, Mon-
sieur, lui ai je répliqué, que je meure
d'ennui? — Vous ferez comme il vous

plaira , m'a-t-il répondu. Les hommes en général sont tous des fourbes , & les femmes trop coquettes , tout cela ne me convient pas. Je lui ai dit aussi à mon tour , tout comme il vous plaira , Monsieur. — Malgré cet arrêt peu doux pour mon cœur , viens toujours lui faire ta visite demain , & tu verras si le tems sera beau ou nébuleux. Pour moi , je t'attendrai au passage qui donne dans mon appartement ; mais vas sans t'arrêter à l'appartement de mon mari. Je ferai heureuse au moins un petit moment , en te voyant , si je ne puis te dire un pauvre petit mot. Adieu.

*Billet du Comte de C***.*

Courage , mon cœur , courage , mon amour , tout va bien. Ton mari m'a reçu à merveille. Le commencement a été froid ; mais peu de tems après , la con-

versation s'est animée de maniere à te
 tranquilliser sur notre sort commun.
 A la vérité il a pris un air plus réservé
 que de coutume; je m'en suis peu for-
 malisé. je l'ai servi de même, & nous
 nous sommes quittés très bons amis, je
 crois. Je m'empresse de te faire part de
 ma joie, & j'espère que mon billet te
 prendra au saut du lit. Tiens toujours
 ferme vis-à-vis du patron, laisse-le
 mollir tout seul & ne l'irrite pas. Je te
 promets d'en faire autant, à moins que
 la nécessité ne m'y force. J'aurai tou-
 jours du nerf pour plaider notre cause.
 En quelle occasion pourrois-je mieux
 l'employer. Bon soir, tendre amie,
 il est deux heures du matin. Je vais
 me coucher le cœur satisfait & tou-
 jours rempli de ton image : tu peux
 juger des songes agréables qu'elle va me
 produire; mais non, je te réserve tout.

Je te reverrai si long-temps que je pourrai.
 Adieu !

XVII^e. LETTRE**DE LA MARQUISE DE V***.**

RIEN n'est plus aimable , mon cher Comte. Que je te suis redevable de la visite que tu as faite à mon mari ; tu as su si bien te conformer à sa façon de penser , tu t'es présenté d'un air si noble & si affectueux sans t'humilier , que tu l'as forcé à te bien recevoir & à te dire même des choses agréables. Grâce à toi , le calme renaît dans nos ames. Dis-moi , comment as-tu fait pour n'avoir pas l'air embarrassé ? Ton assurance qui offroit plus d'honnêteté que de fierté , a subjugué sans doute ses préventions ; tout autre , plus hardi , auroit déplu au premier abord , & la séance n'eût pas été longue. Je te reverrai donc encore chez moi ; quel plaisir ! quelle

fête ! Avec tout ce que je vais me rappeler ah ! c'est trop à la fois. Je sens déjà trop vivement qu'il y a longtemps que je suis privée de tant de bonheur , pour que je puisse jamais en désirer d'autre. Jamais , non , jamais : je suis fixée invariablement dans tout. Je veux que tu le croie , ou je ne serai jamais véritablement heureuse. Vois si je l'ai mérité , & si je le mérite encore. Ah ! cher ami , si je remporte sur toi cette douce victoire , je n'aurai plus rien à désirer dans le monde ; je croirai mon existence changée à un tel point , que je regarderai ta possession comme le plus cher dédommagement à tous les maux que j'ai soufferts ; j'en jouirai paisiblement , je me verrai au comble du bonheur , & je dirai : enfin toutes mes peines sont finies , je n'ai plus qu'à jouir. Voilà tous mes souhaits & où se bornent toutes mes espérances.

J'ai reçu ton billet , comme tu l'avois

prévu , à mon lever; j'allois au-devant de ton laquais lorsqu'on me l'a remis. Pour récompenser ton zèle & ton amour, je te donne rendez-vous ce soir à l'Opéra, où , en t'y voyant, j'y trouverai un autre moi-même. Ah ! si tu pouvois deviner le plaisir que je m'y promets, tu en jouirois d'avance. Je t'ai vu quelquefois en avoir tant à m'en voir prendre, que tout cela me rappelle des idées bien douces. Ah ! le joli petit bois Ah ! moment délicieux pour mon ame; mais non, je me défends d'essayer à te rendre au juste l'enivrement qu'elle y a éprouvé ; cet état à quelque chose de céleste trop au-dessus de nos expressions , il ne m'est permis que de le bien sentir. Je dois me contenter de te parler de nos plaisirs à l'avenir , de leurs vivacités , de leurs troubles , de leurs douces langueurs, & de tout ce qui s'ensuit; mais mon ami les connoît aussi bien que moi; qu'aurois-je

donc à lui apprendre ? Je garde mes froides pensées pour l'instant où je suis tête à tête avec mon insipide & vieux mari. Rien ne peut m'en arracher. Je suis comme dans la solitude la plus parfaite ; mais dès que j'espère te revoir , tout change en moi , & ta présence fait le reste. Adieu : à ce soir.

XIII^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

S'ais-tu , mon amie , le nom de l'Opéra que l'on nous a donné hier ? Pour moi j'y étois si occupé de toi , & mon cœur y jouoit un rôle si intéressant , que je serois très-embarrassé de te dire si c'est Alceste ou Armide que l'on représentoit. Tout ce qui a frappé le plus mes oreilles , c'étoit l'orchestre , qui quelquefois étoit si bruyant qu'il m'en étourdissoit. J'avoue aussi

qu'il accompagnoit des paroles si tendres & si touchantes, que mon ame ne pouvoit se dispenser d'en être émue, par l'analogie que la bonne harmonie de la musique avoit avec nos sentimens. Je pourrois, si je voulois, t'accuser d'avoir été plus que moi occupée du spectacle : quand je dis du spectacle, c'est des spectateurs dont je veux te parler. Mais cela doit être : tu es femme, jeune, jolie ; tu étois mise comme une déesse, & tout le monde t'admiroit bien plus que la Princesse qui se lamentoit sur le théâtre. Il falloit donc bien se montrer en face au public, ne fût-ce que par reconnoissance. L'amour ne doit pas envahir tous les avantages, sur-tout lorsqu'ils tournent au profit de la gloire d'un amant. Ainsi pourquoi m'en plaindrois je donc ? En te considérant, sans doute que les gens de bon goût disoient à leurs voisins : voyez qu'elle est charmante ! . . . que

de graces dans ses mouvemens !
quel air d'honnêteté ! . . . comme elle est
mise ! . . . & comme elle est faite !
Voilà , ma foi , la reine de la piece , &
non pas celle qui traîne sa queue sur la
scene. Si c'est Armide que l'on donnoit :
ah ! que je voudrois bien être aimé d'elle
comme l'est Renaud , disoient les ga-
lans de profession. Si c'étoit Alceste :
que je serois heureux si j'étois le fils de
Phérès ! Tout beau ! Messieurs les
merveilleux ! je ne suis ni Renaud , ni
Admete , mais je suis tout ce qu'elle
desire ; ainsi , gardez vos exclamations ,
de même que vos remarques ; contentez-
vous de l'admirer , vous êtes trop heu-
reux encore qu'elle vous le permette.
Ai-je eu tort , chere amie , d'avoir jugé
ainsi ? Ai-je eu trop de vanité ou d'a-
mour-propre pour le croire ? La sincérité
de ton amour ne doit elle pas garantir
toutes mes craintes ? En attendant le
vrai théâtre de notre bonheur , parcou-

rons ; ne pouvant faire mietix , ceux de la Capitale , & faisons en sorte que nous allions après demain aux Italiens. Je te donne un jour d'intervalle pour former ton plan ; songe qu'un jour est bien long lorsqu'on attend , & qu'il passe bien vite lorsqu'on jouit. Les talents supérieurs que tu possèdes de la musique & ta voix enchanteresse , s'accordent bien mieux avec les deux spectacles , l'Opéra & les Italiens , que le jeu du poignard , ou la sèche morale des François. Evitons sur-tout la Tragédie ; elle pourroit endurcir nos cœurs ; car ce n'est jamais quelqu'un qui possède un cœur sensible , qui peut en tuer un autre , malgré qu'il y soit forcé quelquefois pour se venger d'un rival ou d'un Roi tyran , qui veulent lui enlever l'objet de son amour. Quoique l'Opéra , en quelque sorte , soit une tragédie mise en musique , au moins l'on y chante , & tant qu'on chante , tu conviendras avec

moi qu'on n'est pas mort. Je ne connois dans la nature que le cigne qui chante le moment qui précède la sienne ; mais tous les autres habitans de la terre finissent tous bien tristement, D'ailleurs, qu'avons-nous besoin de tous ces tableaux sanguinaires du Théâtre François, de tous ces sacrifices & de toutes ces victimes ? Que nous importe encore qu'un amant arrive des Indes ou du Pérou pour épouser la fille d'un gentilhomme ruiné effatué de ses titres ? qu'un valet vienne mentir impunément en faisant l'éloge du cœur & de la fortune de son maître ? que la soubrette reçoive de l'argent d'une main , pour ouvrir de l'autre à l'amant la porte bâtarde de l'appartement de sa demoiselle ? qu'un oncle , la piece de bœuf de presque toutes les comédies , vienne se disputer avec son frere le Commandeur , & sa sœur la Comtesse , pour s'opposer , ou décider le mariage ? qu'il menace de priver de sa succession ;

ou qu'il la promette, & qu'enfin, après tant de galimathias, après beaucoup de vers déclamés, tant bons que mauvais, dont l'acteur s'est fatigué la mémoire, ou de prose répétée, fort souvent mal écrite, les deux amans finissent la piece par froidement s'épouser? Que nous sert, en un mot, un tel spectacle, totalement opposé à notre façon de penser? A rien. Ainsi donc, ma bonne amie, vive la musique. A l'Opéra & aux Italiens il y a des loges infiniment plus commodes pour y être ensemble. Aux François tout le monde vous voit & vous entend; c'est une bonbonniere où l'on ne peut profiter des douceurs de Cypris sans être apperçu du public qui vous les envie. Il s'y trouve même souvent des gens si mal élevés, qu'ils ont l'impertinence d'offrir de l'argent à une femme honnête pour en avoir, & cela est si vrai, qu'il n'y a pas très-long-tems qu'une femme de qualité de ma con-

naissance, considérée autant par sa haute naissance que par sa vertu & sa grande honnêteté, reçut de semblables propositions de la part d'un fat musqué; elle en fut si indignée, que traitant le proposant comme il le méritoit, celui ci lui répondit d'un ton mielleux; Madame, vous êtes si belle, que je vous prenois pour la du B.... à qui je donnerois toute ma fortune pour la plus légère de ses faveurs. Que dire à un tel téméraire, lorsqu'il vous dit : *vous êtes si belle?*.... Ce mot ferme la bouche & désarme. Aussi ma femme de qualité lui fit-elle une belle & profonde révérence, le parcourut des yeux de la tête aux pieds, & s'en fut moins fâchée, parce que sa taille & sa belle figure lui avoient valu une proposition qui n'étoit plus malhonnête, dès qu'on la comparoit à une femme admirable par sa beauté, & qu'on étoit désespéré de s'être trompé. Mais c'est assez t'entrete-

nir de ce qui nous touche peu : ce qui me tient bien plus à cœur , c'est qu'il faut que tu t'arranges pour aller aux Italiens après demain. Va prendre , si tu veux , la Marquise de S . . . , ton amie , pour que notre tête à tête ne soit pas trop souvent remarqué. Elle est bonne , complaisante , aimable ; elle nous aime ; elle fait que ton mari est vieux & ennuyeux ; que nous sommes bien éloignés d'avoir les glaces de son âge ; qu'on n'est pas toujours les maîtres de son cœur ; enfin ne sera t-elle pas trop heureuse de voir en nous deux êtres qui ressemblent si peu par leur constance à la manière d'aimer de ce siècle. De plus , que fait-on , elle est assez jolie & d'un caractère assez séduisant , pour désirer quelque jour que nous lui rendions le même service. Adieu , Marquise , réponds bien vite , le tems presse. Tu sais que lorsque je desire d'être avec toi , je le desire bien ardemment.

XVIII^e. LETTRE
DE LA MARQUISE DE V***.

LA chose est impossible, mon cher ami, je ne puis aller aux Italiens le jour que tu le desires ! mon mari veut absolument que nous allions à Versailles, pour solliciter auprès du Ministre de la Guerre un Régiment pour son neveu. Tu sais qu'il lui sert de pere, étant orphelin depuis l'âge de quatre ans. Madame la Comtesse de L.... sa mere, qui l'est aussi de la charmante Eléonore, & sœur de mon mari, doit être de la partie; elle est arrivée exprès, depuis deux jours, de sa terre, située à quatre-vingt lieues d'ici, avec sa fille, qui est encore embellie depuis qu'elle est partie de chez moi; elle est tout-à-fait intéressante,

Partie I.

G

& promet bien , en la voyant , que son ame ne fera pas toujours assez insensible pour ne pas trouver bon que quelque jour l'on s'occupe d'elle. Ce sera un joli sujet dans le monde : heureux le mortel qui lui apprendra le premier ce que le tendre sentiment peut procurer de plaisir & de bonheur : elle est beaucoup grandie & parfaitement bien faite. Elle joint à tous les agrémens de sa personne beaucoup de talens ; elle pince de la harpe à ravir , elle chante comme un ange ; elle a de beaux yeux noirs qui tournent à la tendresse toutes les fois qu'elle entend raconter quelques circonstances qui intéressent son ame ; sa figure mobile offre toujours des charmes nouveaux & toujours agréables ; ajoute à cela un doux sourire , le doux & vermeil incarnat de ses joues qui augmente par degrés à mesure qu'elle éprouve quelques sensations de tendresse

qu'elle voudroit cacher, & qui chez elle annonce que cette rougeur est le vrai symbole de la vertu; ses dents enfin sont d'un blanc d'albâtre, & sa bouche est couronnée de rose. Crois-tu qu'avec cela l'on ne puisse pas dire que cette petite personne, affligée de seize ans, est un chef-d'œuvre accompli qui inspirera à plus d'un aimable le desir de lui faire connoître l'amour & ses douces jouissances? D'après ce tableau fidele, garde-toi d'en devenir amoureux; car je me reprocherois bien alors de t'en avoir parlé. Quoique j'aie quelques années de plus qu'elle, j'ai assez d'amour-propre pour croire que je vaux bien la peine que tu me restes constant, ton amour du moins jusqu'à présent me le fait espérer.

Je te vois furieux de ce que les projets de mon mari ne s'accordent pas avec les tiens; crois que je n'en souffre pas moins; mais il faut dans la vie sa-

vois quelquefois reculer pour mieux sauter ; aussi va , nous nous en dédommagerons bien à la première occasion. Nous reviendrons le même jour de Versailles & même de bonne heure : tu serois bien aimable de te trouver au débotté , en faisant semblant d'ignorer notre petit voyage. Comme la Comtesse & sa fille y seront , que mon mari compte les engager à rester à souper avec deux autres personnes , j'ai un pressentiment qu'il te dira de rester aussi avec nous. Ce sera toujours une bonne soirée que nous passerons ; & si nous ne pouvons rien nous dire de particulier , nos regards y suppléeront. Rapporte-t'en à moi pour profiter des entr'actes. Adieu , il me semble toujours qu'il y a une éternité que je ne t'ai vu : occupe-toi de te rendre chez moi , & ne t'abandonne pas à l'humeur qui pourroit te gagner par ce contretems. Tu es si vif que je tremble

toujours que tu ne fasses quelque coup
de ta tête. Pour adoucir cette humeur
que je vois d'ici massacrer, songe
combien je t'aime; songe que si j'étois
libre, j'enverrois promener la Cour;
les Ministres & tous les Régimens;
pour ne vivre que sous tes drapeaux;
mais il faut savoir quelquefois faire
des sacrifices, & souffrir des contra-
riétés. Eh! qui en souffre plus que
moi dans la position où je suis! il
faudroit pour cela que je t'aimasse
moins, & cela m'est impossible.



vous l'avez gagné au change; j'ai

~~LES DANGERS~~
XIV. LE TITRE
DU COMTE DE C***.

QUE vous êtes charmante, en prenant votre parti comme vous le faites, & que vous avez bonne grace à m'honorer de vos conseils, sur la manière dont il faut que je prenne le mien dans des occasions qui contrarient mon cœur. Je vous en remercie; & certainement, dussé-je mourir à la peine, je vais faire mon possible pour me conformer à vos sages leçons. Eh bien! vous avez raison; partez pour Versailles, c'est le devoir d'une femme d'obéir à son mari. Pourquoi ne trouvez-vous pas bon aussi que pour mieux remplir encore ce devoir, il faut aussi pour lui plaire, savoir oublier son amant? mais comme le vôtre est vieux & peu aimable, je doute que vous puissiez gagner au change: j'ai

D'UN AMOUR ILLICITE. 151
aussi mon amour-propre , & je m'en
tiens à l'assurance qu'elle me donne,
que je vaux en tout & pour tout , cent
fois mieux que lui. S'il étoit jeune,
agréable ; s'il avoit ma santé & mon
amour , peut-être pour le coup , j'aurois
de grands risques à courir ; mais . . .
Quoi ! . . . Comment puis-je t'écrire
ainsi ? Sans doute que j'ai perdu l'es-
prit. Est-ce à mon amie que j'adresse
cette Lettre ? Non , cela ne se peut ,
& mon esprit est cent fois plus coupa-
ble que mon cœur. Perfide humeur !
c'est toi seule qui m'accable , au lieu
de plaindre l'objet que j'adore. Oui ,
chère amie , tu fais bien ; pars pour
Versailles , & pardonne les emporte-
mens d'une douleur qui n'a pas le sens
commun. Demande toi-même le Régi-
ment au Ministre , il ne pourra te le
refuser. J'aime bien mieux que ce soit
toi qui le prévienne , que si tu lui accor-
dois la moindre petite faveur. Tu ob-

tiendras , sans doute : peut-on te voir & te refuser ? Pour moi , je sens que si le sort m'avoit réservé une telle place , oui , je sens que toutes les femmes comme toi n'auroient qu'à désirer ; & s'il falloit qu'au moment de ma mort je fisse à cet égard ma profession de foi sur l'intégrité de la justice de mes devoirs , j'enverrois mon pénitencier chez toi , pour qu'il jugeât , en te voyant , si j'ai tort ou raison. Reçois cet aveu avec la même vérité que mon amour & ma tendresse , & déchire le commencement de ma Lettre , pour punir ma plume de son insolence. Je vais donc me mettre sur mon grand beau , pour , suivant ton expression royale , me trouver à ton débotté. Quand on vient de la Cour , il faut encore être plus aimable & plus superbe pour pouvoir en faire perdre le souvenir. Les habitans des villes ne sont que des singes mal-adroits de ce pays-là ;

je ne dis pas cela pour moi, car je te déclare que je ne veux imiter personne, & que je veux être regardé de toi comme original. Cependant suspends un moment ici ton jugement, & vois si j'ai tort de m'accorder ce titre. Ne suis-je pas un original en amour? Ne suis-je pas le modele du sentiment le plus tendre? Personne le sent-il mieux que moi? Personne fait-il mieux l'exprimer, & personne est-il plus sincere & plus constant? Il est peu de tels exemples dans ce siecle; mais moi, je me plais à t'aimer comme dans l'ancien tems, je ne vis & ne respire que pour conserver ton cœur. Fâche-toi actuellement, si tu le peux, contre ces argumens irrésistibles; mais tu n'oserois.

Pour te rendre compte aussi de mes actions, tu sauras que j'ai soupé tous ces jours passés dans le plus grand monde, où j'ai cherché à te comparer avec

quelques femmes citées dans Paris pour l'amabilité, & pour une infinité d'autres qualités peu communes; mais mes soins & mes recherches ont été inutiles, & je le dis sans vouloir te gêner. Cependant je ne me défends point de ma galanterie, si tu prends pour telle ce que je viens te dire. Toujours entraîné par le penchant qui me fait tout rapporter à toi, je ne puis changer cette douce habitude que mes yeux ont prise d'après mon cœur, de te distinguer parmi les femmes. Il faut néanmoins rendre justice à qui elle est due. Hier, à mon souper, il y en avoit plusieurs admirables. Tu connois la petite Baronne de la G Madame la Marquise de R. . . . & Madame la Marquise de N . . . ? Conviens qu'elles sont d'une rare beauté, sans parler de leurs autres perfections. La première, selon moi, est plus enjonnée que les deux autres; la seconde a plus de tournure;

D'UN AMOUR ILLICITE. 155
& la troisieme joint à toutes les graces
de son âge , une sensibilité bien dan-
géreuse pour un cœur qui auroit juré de
conserver sa liberté. Que dis-tu de ce
trio ? Cela vaut bien , je crois , les trois
Ministres que tu vas solliciter ; mais la
différence qu'il y a de toi à moi , c'est
que tu vas à Versailles pour demander ,
& moi je ne demande rien à mes trois
Vénus. Je souhaite seulement , pour
leur bonheur , qu'elles pensent comme
toi , si jamais l'amour les oblige d'aimer
un autre que leur mari ; ce qui arrive
souvent dans cette Capitale : car , com-
me tu fais , l'usage parmi les gens de
qualité , est d'aspirer plutôt à la dot
qu'à la personne , ensuite l'amour vient
s'il peut ; de plus , souvent de tels maris
ont des goûts si bizarres & des carac-
teres si maussades , que si les attraits de
leurs femmes , ou pour mieux dire ,
ceux de leurs passions à eux , leur ins-
pirent de l'amour , ce n'est pas une.

raison pour qu'elles soient obligées de les partager ; c'est bien assez de le souffrir. Alors ces aimables victimes de l'hyménée , jouant toujours malheureusement malgré leurs vertus & leur constance ordonnées par le devoir conjugal , elles sont forcées quelquefois de changer de carte , pour voir si elles seront plus heureuses. Je te parle là , un langage bien obscur pour toi , puisque tu m'as toujours assuré que tu n'as jamais connu d'autre jeu que le mien. Adieu , quoique mon ame soit triste de savoir que tu vas t'éloigner de moi , j'ai la rage d'écrire aujourd'hui , & ma lettre me paroîtroit terriblement longue , si je n'y parlois souvent de toi. Adieu , encore une fois , belle dame qui part pour la Cour ; mais quel caprice ! & pourquoi ne dis-je pas , d'après le seul langage que j'aime : adieu la plus belle , la plus aimable des amantes , & la plus aimée ?

*Billet de la Marquise de V***.*

Je ne fais dans quel sens , Monsieur le persifflleur , je dois prendre ta Lettre ? C'est un composé d'amour , de folie , de comparaisons , un jeu , en un mot , qui ne me plaît guere. Aussi , pour te punir , tu n'auras qu'un billet de moi ; je me réserve de prendre ma revanche. En attendant , si j'en avois la force , je finirois ce mot d'écrit mal griffonné par te dire , avec le style le plus froid , que je suis ta très-humble servante. Mais je n'en ai ni le courage ni la force : mon cœur veut absolument que je sois , malgré tes railleries , toujours à toi ; & quand il ne le voudroit pas , pourroit-il m'empêcher de le sentir. Adieu , monstre aimable & mauvais plaisant. Va , je couvre de mon indulgence toute ta Lettre : rien de ce qui me vient de toi pour

roit-il me déplaire ? Tu m'aimes , cela me suffit , & voilà ton pardon.

XV^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

Avec quel plaisir je me suis rendu chez toi , & que l'amour est un excellent guide. Il n'y avoit pas une demi-heure que tu étois de retour quand je suis arrivé ; personne ne me l'avoit dit ; je n'ai suivi que le penchant de mon cœur , qui me disoit sans cesse : va , hâte-toi , elle y est , elle est de retour. Oh ! qu'il est aimable , ce cœur ; qu'il sait bien deviner & qu'il m'aime bien , puisqu'il m'a si peu fait languir. Hé bien , dis-moi , étois-je assez beau , assez superbement vêtu pour me présenter devant des dames qui venoient de la Cour ? Avois-je l'air provincial ? Ne me suis-je pas comporté avec le ton & les

manieres du favori intime du Roi? Je
 r'avoue que je m'y étois un peu préparé
 d'avance, détestant tout ce qui est affec-
 ration, & pour que ta chute, en venant
 d'un si beau séjour, ne fût pas trop pré-
 cipitée. Car je suis bien loin de vouloir
 jamais ressembler à ces importans Sei-
 gneurs, qui vont en poste à Versailles
 essuyer des mépris qu'ils reviennent sou-
 dain rendre en poste à Paris. Ma Cour
 à moi c'est ton ame, & mon Roi c'est
 ton cœur; c'est où je trouve mon bon-
 heur sans le solliciter, & sans craindre
 de refus. Ce séjour surpasse celui de
 tous les Potentats de la terre; le senti-
 ment & la sensibilité qui y regnent,
 composent l'air & le ton de ce pays en-
 chanteur; depuis que je le connois, il
 me seroit impossible d'en prendre jamais
 d'autres, & je serois bien fol de l'échan-
 ger pour ceux qui ne sont que fausseté,
 contentement simulé & hauteur imper-
 tinente; pays, en un mot, comme a dit

très-bien un galant Cardinal, où l'on perd ses plus beaux jours pour saisir des instans.

Nul n'est prophète, dit-on, dans son pays; mais toi, tout ce que tu prévois, arrive. Tu avois deviné que ton vieux mari m'arrêteroit à souper, & tu avois raison; car il ne m'a pas fait attendre trop long-tems son invitation: il est vrai que j'avois l'air près de lui plutôt d'un second neveu par mon respect & mes attentions, que de son substitut, ou bien, si tu l'aimes mieux, de son grand maître de cérémonie.

Notre souper, quoique peu nombreux, fut assez gai; tu en fis si bien les honneurs, que l'on eût dit que c'étoit une fête que tu donnois à l'amour, dont ton mari payoit les violons & les décorations. Tu avois bien raison, en m'annonçant sa nièce charmante: je pense comme toi fut son sort à venir & sur celui du chevalier qui pourra lui

plaire. Elle est en tout point digne de sa mere, qui n'est pas dans le cas de renoncer encore aux desirs de convoler en de secondes noces légitimes ou autrement. Le souvenir du caractère peu doux, dit-on, du défunt, pourroit bien l'empêcher d'aspirer à celle que la Religion & la Loi ordonnent, & cela ne s'appelleroit pas perdre son tems. Je trouve qu'elle a quelque chose de toi, quoique tu sois plus jeune; le son de sa voix, par exemple, perce l'ame; & ses yeux sont remplis d'expressions; mais elle est bien loin encore de te ressembler. As-tu senti la gêne insupportable que l'on éprouve en de pareils soupers? L'on a beau se regarder tendrement, se sourire, mettre de l'ambiguïté dans ses discours pour faire des applications heureuses, se toucher en passant, prendre le bout du doigt en feignant de relever sa serviette, faire jouer la pédale

sous la table de jeu, se donner en un mot toutes les petites marques d'amour dérobées à l'attention des personnes avec qui l'on se trouve; va, tout cela ne vaut pas une minute de tête-à-tête, & je donneroisi volontiers toute une fête qui dureroit pendant huit jours pour une heure de soixante grosses minutes dans ton boudoir.

As-tu remarqué comme ton mari se plaisoit à me garder tous ses as au reversy, même ses quinolas? Je n'étois ni flatté, ni fâché de la préférence qu'il me donnoit. Si dans le fond il me croit plus que ton ami, il faut bien qu'il s'en venge un peu; je lui pardonne de tout mon cœur toutes ses petites méchancetés, pourvu qu'il ne m'empêche jamais de te voir. S'il n'avoit pas le titre de ton époux, je le trouverois assez aimable pour son âge; mais quoi! pourquoi dis-je s'il n'étoit pas ton époux? Dois-je me plaindre?

Non, sans doute, puisque, s'il ne l'étoit pas, je n'aurois pas l'honneur de lui faire porter un autre nom que je dois au moins taire par égard pour toi ; & qu'en conscience je ne saurois me reprocher. Il t'a épousée comme de Dieu & grace pour mon bonheur. Dis-moi, / si je t'avois épousée à sa place, un autre feroit-il aussi heureux que moi ? Crois-tu que le Sacrement auroit affoibli nos sentimens ? Quelquefois cela arrive sans s'y attendre. Restons donc comme nous sommes, puisque nous sommes si bien, & croyons que le Docteur Panglos a eu raison, lorsqu'il a dit que tout est pour le mieux dans tous les mondes possibles. Adieu ; songe toujours que ton souper, les jeux & les graces que tu mets dans tout ce que tu fais, les conversations générales, le moment de se quitter plus honnêtement que tendrement, tout cela est bon quelquefois, mais rarement ; & qu'il faut penser sérieusement à saisir

l'occasion de nous revoir, en laissant à la porte les grands airs de cérémonie & les fades complimens. *Embrasse-moi, mon ange, reçois dans tes bras un amant qui t'adore.* Voilà ce qui s'appelle parler, voilà ce qu'on appelle un beau langage, & non pas tant de grands mots montés sur les échasses du mensonge. Le cœur tendrement épris ne connoît ni ces grands mots, ni ne se joue avec la vérité; s'il est plus laconique, il n'est pas moins expressif; un mot enfin prononcé tendrement par la bouche, vaut mieux cent fois que toutes les conversations que nous entendons, dans ce que nous appelons dans le monde un cercle aimable. Il y a bien longtemps que je ne l'ai entendu ce mot! c'est une syllabe qui m'est bien chère, aussi me tarde-t-il de te faire une question qui en soit digne: *oui*, c'est lui que j'attends.

XIX^e. LETTRE**DE LA MARQUISE DE V***.**

LE moment est favorable, viens recevoir dans mes bras la salaire de ton impatience. Mon mari sort à midi pour ne rentrer qu'à huit heures du soir. Je suis bien sûre que ce n'est pas une feinte de sa part; j'ai bien pris toutes mes précautions; viens, nous serons heureux sans crainte & sans alarmes. Tout mon monde sort aussi pour aller jouir d'une fête qui se donne à l'Hôtel-de-Ville. J'ai feint devant mon mari d'avoir une migraine qui m'a servi de prétexte pour rester; il m'a conseillé de reposer sur ma chaise longue, & je lui obéis; & c'est là où je t'attends. Tu tâcheras d'entrer chez moi, si tu le peux, sans être apperçu par mon Suisse, afin que si par

hasard il avoit des ordres de la part du maître, contraires à mes espérances, il n'y ait que lui qui soit dans son tort; mais non, je crois que tu peux me faire une visite tout naturellement. Il t'a vu ces jours passés, & n'ayant pas fait fermer ma porte aujourd'hui, il n'aura, j'espère, aucune raison pour te la défendre, & ta conduite sera moins mystérieuse. Dans le cas où mon mari le sauroit en rentrant chez lui, eh bien, le coup sera porté, & s'il gronde, ce sera tant pis pour lui. Ah! mon cher, que la contrainte & le peu de liberté augmentent le prix du bonheur! Les desirs s'accroissent toujours en raison de l'esclavage; il n'y a que les miens qui sont dispensés de ce véhicule; ils sont toujours pleins de flamme pour toi; ils t'attendent, & s'ils te consomment je le ferai avec toi. Viens, viens, l'amour qui préside à nos plaisirs t'y engage

aussi ; sur le trône fait pour lui offrir les plus doux sacrifices , il a déjà marqué ta place & la mienne ; & lui , du haut de son empirée céleste , jugera par nos tendres témoignages , qui de nous deux est le plus sensible & fait mieux aimer. C'est un juge bien sévère , je t'en préviens , prends bien garde qu'il ne te condamne à des dépens qui excèdent tes pouvoirs. En tout cas , tu m'auras toujours pour plaider ta cause , & de partie peut-être plaignante , je deviendrai ton avocat , pour tâcher d'obtenir ta grace entière.

XVI^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

QUELS momens ! quels délices ! quel bonheur enfin , la plus tendre & la plus sensible des amantes ! Il n'est permis qu'aux dieux d'en être jaloux. Oui ,

tu m'as défié en m'accordant le prix de tes charmes!

Qui peut aller de pair avec toi? Que d'agrémens & de perfections tu réunis, & que de moyens pour mourir d'amour! Jamais sur tes attraits la société ne peut exercer son empire; chaque instant de sensibilité produit un nouveau bonheur; un de tes regards, attendri par la volupté, redonne une nouvelle vie, & le moindre de tes transports ramène à la félicité céleste. Oui; reine des cœurs faits pour l'amour, un instant de repos ne sert près de toi que pour préparer à mourir mille fois encore de plaisir, en se livrant au pouvoir de tes charmes. Ah! s'il m'étoit permis de peindre ici toutes tes perfections, comme je pourrois exprimer les vives sensations que tu me fais éprouver, combien ce tableau fidèle produiroit d'effets dangereux; quelle fortune ne feroit pas mon pinceau, & combien
je

ferois mourir , par la force des desirs , des amans qui brûleroient d'envie de te connoître. Mais la foiblesse de mes talens pour un objet si beau & si rare , me retient bien plus que le voile de la modestie : je ne craindrois pas de m'opposer aux loix sévères de l'honnêteté , l'ouvrage le plus parfait & le plus accompli de la divinité , peut-il rien représenter d'indécent ni de coupable ? Pourquoi fus-tu créée , chere amante , si ce n'est pour offrir à tous les regards le modele le plus accompli de la nature ? Mais non ; amants , tant que je serai aimé , vous serez malheureux ; je ne saurois même vous plaindre de ce que je suis plus heureux que vous ; mon sort est trop beau pour le partager ; je veux tout , je garde tout , & vous n'aurez jamais de l'objet que j'adore que le droit d'aspirer à cette honnêteté qui tient à la naissance & à l'éducation : oui , tous autres témoignages de sa part , &

sur-tout ceux qu'inspire la tendresse ; ne peuvent l'être que pour moi ; mon amante me l'a dit , prouvé , promis & juré ; ses sermens peuvent-ils avoir une source plus pure que son cœur ? En douter un instant , ne serois-je pas indigne de son amour , & ne mériterois-je pas aussi sa haine , si je la soupçonnois jamais d'être parjure ? Non , mon cœur te rend plus de justice. Puisse l'éloge que je fais de tes charmes mériter ton aveu , malgré ta modestie. Mon amour , le souvenir des preuves du tien , celui de nos momens délicieux & de leurs jouissances , ne sont ils pas ton ouvrage ? & les aurois-je jamais connus , si je n'étois digne de ta tendresse ? Oui , je le suis , je t'aime au point que j'oublie dans tes bras tout l'univers , jusqu'à mes forces mêmes ; & si ton amour n'arrêtoit mes desirs & mes ardens transports , je t'y sacrifierois ma vie. Adieu ; il est tard , je vais , si je le puis , jouir

d'un doux repos ; & si , par l'effet d'un beau songe , le charme de l'illusion féconde celui que produit sur mes sens une douce réalité , ton amant pourra dire avec raison que nuit & jour il est heureux par tes faveurs.

XX^e. LETTRE

*DE LA MARQUISE DE V***.*

QU'UN jour de bonheur , cher Comte , laisse des impressions bien douces , & avec quel feu ta plume a l'art de les peindre ! Toujours occupée de toi , j'ai présens à l'esprit , le premier instant qui nous a réunis , sa suite & le dernier sur-tout. J'éprouve , lorsque je t'écris , des sensations si vives & si agréables ; je me rappelle leur durée , lorsque j'étois avec toi , l'ivresse de ton ame , & ensuite tout ce qui s'en est suivi. Ne m'y suis-je pas bien livrée aussi ? As-tu le

moindre reproche à me faire ? Et puis tous nos sermens , tous nos tendres témoignages , tout cela , cher ami , est charmant ; mais il a fallu nous séparer encore , Vois quel mélange de bonheur & de tristesse. Sans doute que les grandes sensations doivent être payées ; il n'y a point dans le monde de plaisir sans trouble : je suis assez juste pour convenir que s'il est ainsi , nos peines ne sont pas trop fortes pour des plaisirs aussi vivement sentis , du moins je te répons de moi. C'est à nous à travailler à nous les procurer encore ; ma tendresse te répond de tous les efforts que je compte employer pour y parvenir , lorsqu'il me sera possible. Mon air satisfait de la durée de notre bonheur , sans crainte & sans surprise , m'a fait accueillir à merveille par mon mari lorsqu'il est rentré chez moi. Oui , je me croirois heureuse , si mon cœur toujours forcé d'être éloigné de toi après d'aussi

doux momens , n'étoit toujours déchiré.

J'ai montré la petite bague que tu m'as donnée pour preuve de notre éternelle union ; on me la laisse porter : j'ai fait , pour en avoir la permission , mon petit fagot. Mon mari retourne à Versailles à la fin de cette semaine ; ne mene qu'un laquais avec lui , & ne me laisse que les gens qui , je crois , sont mes ennemis & les tiens. Je soupçonne qu'il le fait à dessein : je disposerai cependant le tout pour le mieux. Si ce jour-là tu peux aller à l'Opéra , je t'y joindrai , & nous ferons ensemble quelque beau projet que nous exécuterons certainement d'une manière ou d'autre. C'est tout ce que je puis te dire aujourd'hui ; je me réserve pour l'instant où je te reverrai ; je l'espère & m'en occuperai , sois en bien sûr. Je sors pour aller dîner chez la Marquise de S. . . ensuite faire quelques visites

jusques à l'heure d'un grand & ennuyeux
souper où je suis invitée depuis trois
jours. Conviens que voilà une journée
bien commencée & bien mal finie pour
moi. Sans la fiche de consolation que
ton amour me donne quelquefois, je
r'avoue que cette vie que l'on est forcé
de mener malgré soi, me seroit bien à
charge. Je plains les femmes de mon
rang qui la passent toute l'année de
même, sans avoir aussi leurs petites
consolations; il est vrai de dire que
souvent aussi ce sont des especes maus-
fades ou timides, peu aimables, laides
ou trop difficiles. Il y en a bien de ce
genre dans le monde, comme, ne t'en
déplaît, il y a des hommes bêtes à
l'excès, d'autant plus insipides qu'ils
n'ont à offrir que de la fatuité sans es-
prit, sans talens, sans génie, & une
prétention insupportable qui les rend
toujours aussi ennuyeux que fatiguans.
Voilà leur paquet: adieu; le tien est

bien plus flatteur & plus doux ; personne n'est comparable à toi ? Non , il faudroit pour cela que je fusse bête aussi, aveugle, sourde & incapable de sensation. Je n'ai pas grand esprit ; mais je n'ai rien de tout le reste , & voilà pourquoi je t'embrasse mille fois sur la bouche de ton cœur.

XVII^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

LES espions dont ton mari t'environne me donnent de l'inquiétude : tu me dis que tu le soupçonne de le faire à dessein ! Méfions nous donc de ce vieux renard ; évitons ses ruses si nous ne pouvons le prendre au piège. Tu dois être certaine que je me rendrai avant toi à l'Opéra comme un nouveau Endymion. J'attendrai au bas de l'escalier pour te donner la main ; & comme ce

ne fera pas le jour de ta loge, nous nous placerons où nous pourrons. Pourquoi décemment ne pouvons-nous pas nous établir au paradis ? nous serions dans une douce obscurité, & moins exposés à la vue du public spectateur : d'ailleurs ; n'est-ce pas là notre place de droit, nous qui sommes deux anges d'amour. Je prévientrai d'avance l'ouvreuse des loges, je lui glisserai dans la main un petit argument, & cette clef qui ouvre toutes les portes, nous ouvrira peut-être aussi un petit réduit tel que nous pouvons le désirer. Au pis aller, nous nous verrons & nous causerons, si nous ne pouvons faire mieux, ce sera toujours cela de pris sur l'ennemi ; car la moindre petite faveur que tu m'accordes, est toujours une conquête nouvelle pour moi. J'espère qu'en entrant on ne nous liera pas les mains, & que nous pourrons au moins nous les ferrer tendrement ; ce petit attouchement n'est point à négli-

ger, tu fais qu'il porte souvent au cœur; de plus, il est le symbole de la bonne-foi & de l'amitié, & pour peu que tu y ajoutes un doux regard & quelques mots tendres, tout cela a bien du mérite, il n'en faut pas davantage pour... mais ! paix ! Je m'arrête, il est plus que tems. Tant d'idées agréables, jointes à mon amour, sont plus que suffisantes pour te prouver qu'absente comme présente je t'adore. Adieu.

*Billet de la Marquise de V***.*

Mon mari part, mon ami sans faute demain pour Versailles. Il vouloit que je fusse dîner ce jour-là au fauxbourg S. Honoré, & qu'il me reprendroit à son retour. Peste, je n'ai eu garde d'y consentir : j'ai prétexté le grand éloignement; j'ai prétexté encore que mon amie la Marquise de S : . . . devoit ve-

nir passer l'après-midi avec moi. Je ne lui ai pas menti, car elle me l'a réellement proposé ; mais si elle vient je trouverai le moyen de m'en débarrasser. L'amitié que nous avons l'une pour l'autre fera que je ne me gênerai pas avec elle ; nous sommes convenues d'agir de même. J'ai ri de ton idée du paradis, console-toi : si la décence nous le défend à l'Opéra, nous saurons bien le trouver ailleurs. Au reste, à son défaut, compte que dans quelle loge où nous soyons, nous en ferons bien plus près que de l'enfer dont les Prêtres nous font tant de peur. L'enfer véritable des amans, c'est de ne pouvoir se voir, se parler, ni se toucher : nous, au contraire, ferons à même de jouir de ces trois avantages, ce qui nous rendra plus heureux que ceux qui y sont souvent, & qui ne s'aiment que par manière d'agir.

XXI^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

EH bien, mon amour, tout ne s'est-il pas passé à merveille ; n'étions-nous pas bien placés à l'Opéra ? Va, ce petit fripon, tout aveugle qu'il est, fait bien tout ce qu'il fait, il est plus prévoyant que tu ne crois. Laissons-le toujours nous diriger ; il fait mieux que nous ce qu'il nous faut. Que je plaignois cette pauvre Didon, dans ses continuelles lamentations, & qu'Enée étoit ennuyé & sot de la quitter pour aller consulter la Sybille qui lui enseigna le chemin des enfers, pour porter son rameau d'or à Madame Proserpine. Si jamais tu me quittois de même, je mourrois bien plus vite qu'elle. Il ne faut pas tant de façons lorsqu'on aime bien ; mais aussi sur le théâtre n'est-ce qu'un jeu ; au lieu

que moi, je joue d'après mon cœur. J'ai vu cependant avec plaisir que le sort de Didon t'a arraché quelques larmes. C'est en se rappelant ses propres malheurs à soi, ou en craignant de perdre le bonheur dont on jouit, que l'on se sent toujours disposé à plaindre des malheureux (Virgile l'a mieux dit que moi). J'ai pleuré aussi, & nos larmes réciproques avoient l'air d'être puisées dans la même source. Tout fait comparaison & application lorsqu'on aime, & l'on rapporte facilement tout à soi; sur-tout quand le sujet est tendre. Conveniens que dans notre loge nous n'avons pas mal joui de notre Opéra, que les scènes étoient toutes si touchantes & si rapprochées; que sans entr'actes la pièce s'est terminée par une catastrophe des plus intéressantes. Vois-tu, il ne faut jamais désespérer de rien; nous sommes en tout si bien d'accord, que l'unité du lieu, & mieux encore

l'unité d'action, produiront toujours entre nous un effet charmant : ainsi prends, comme je le fais, toujours le tems comme il vient, & ne t'affecte jamais d'avance : c'est une vraie dupperie.

Mon mari n'a pas manqué, à son arrivée, de faire cent questions à ses gens, même jusqu'à mon Suisse. Ayant su que la Marquise de S.... étoit venue, il a vu par-là que je ne lui en avois pas imposé. Il s'est informé si j'étois sortie avec elle, & comme on lui a dit que non, il m'a demandé où j'avois été seule ? Faire des visites, lui ai-je répondu, car le mot de visite est un grand topique pour les questions d'un mari jaloux. Mon laquais, Bastien, qui, comme tu fais, est un bon garçon, prenant la parole, a aussi-tôt ajouté : oh ! pour cela, Madame en a fait une grande quantité, & de bien longues. Au même instant il est allé bien vite

avertir mon cocher d'en dire autant ; dans le cas que mon mari vînt à le questionner aussi. Ces deux-là se garderont bien de ne pas s'entendre, & tu fais bien pourquoi. Il n'y a qu'un moyen de leur fermer la bouche, & quoiqu'il ne soit pas toujours le plus sûr ni le moins dangereux, qu'une femme doit toujours craindre que par un plus fort argument ils ne commettent quelques indiscretions fâcheuses, il faut cependant bien prendre ce parti lorsqu'on ne peut sortir seule sans se donner un ridicule, & sans s'exposer à pis encore. Une femme honnête n'est jamais libre de faire ses volontés, & je ne me crois pas moins de ce nombre, quoique j'aie un amant que j'adore, qui est & sera le dernier de ma vie. Pourquoi m'a-t-on donné, sans consulter mon cœur, un mari vieux, infirme ? Est-ce ma faute à moi ? N'est ce pas celle de mes parens qui ont voulu se débarrasser de ma per-

Tonne? avois-je le droit de le refuser? Non, tout le monde fait que c'est l'autorité des peres & meres qui, en général, marie leurs filles à Paris, sans s'embarrasser peu si elles seront heureuses ou non. Alors il faut nécessairement qu'elles aient la ressource d'une tendre passion qui les dédommage du magot qu'on leur a donné. La critique s'étend sur tous les genres, & si on la redoutoit toujours, il vaudroit mieux s'enterrer toute vivante. Si c'est une femme mariée, on l'accuse d'adultere: si c'est une veuve, & qu'il ne soit pas question de Sacrement, ce sont des voisins, des gens méchans & désœuvrés qui en jasant: si c'est une demoiselle, oh! c'est bien pis; on la déshonore sans rémission pour un oui ou pour un non. Voilà comme, dans ces trois classes, l'on n'est jamais la maîtresse de faire sa volonté, à moins de s'exposer aux

184 LES DANGERS

langues venimeuses. Il faut donc savoir prendre son parti. C'est le seul moyen de faire cesser les bavardages & la sorte curiosité. Quelle est la femme ou la demoiselle la plus vertueuse, sans pere ni sans mere, dont on ne parle pas mal, souvent sans raison ? Evitons, mon ami, l'horreur du scandale ; évitons sur tout la vigilance d'un mari, plus puissante en moyens de vengeance qu'autrement, & sans desirer la mort de personne, l'espérance d'une plus parfaite union doit nous rassurer. M'aimeras-tu assez long-tems pour parvenir à une si belle fin, & pouvoir me glorifier d'un si beau choix ? J'y compte. En attendant que l'on me loue ou que l'on me blâme, je t'envoie mille baisers.



*Billet de la Marquise de V***.*

Je t'envoie bien vite, mon ami, ce Billet, qui suit de près ma dernière Lettre, pour te dire que je m'apperçois que mon mari couve dans son ame un feu infernal dont l'explosion me fait trembler d'avance. Je ne fais si je ne dois pas t'engager de ne pas venir me voir de quelques jours : hélas ! comment puis-je te l'écrire ; mais étant ici en sentinelle, je dois te faire part des projets de l'ennemi ; il marche à grands pas à la tristesse, il me parle peu, il se promène beaucoup de long en large, il semble, en un mot, méditer quelques affaires très-importantes & sérieuses. Tantôt il est malade, & tantôt il ne fait ce qu'il veut. Je me condamne à ne pas le quitter, & à ne sortir qu'avec lui jusqu'à ce que je le voie dans une assiette plus

tranquille. Je le connois : son silence & son air boutonné ne peuvent être de longue durée. Nuit & jour je ne suis occupée que de toi & de lui. Qu'il devroit chérir les momens que je lui donne ! Il ne fait pas , hélas ! que j'en prive mon cœur. Mais que dis-je , non , il ne me doit pas de reconnoissance ; il est mon mari , je t'aime , & voilà son malheur ! Mais aurois-je jamais pu l'aimer , si je ne t'eusse jamais connu ? Non sans doute , tout s'y opposoit , & je ne puis , malgré tous les torts dont le préjugé m'accuse , regretter de t'avoir donné sur lui la préférence. Ne viens donc pas chez moi sans t'avoir fait avertir ; passe ton tems le mieux que tu pourras , dissipe-toi sans cesser de m'aimer , & sans oublier un instant ce que je souffre , & tous mes sacrifices. Cela ne doit pas t'empêcher de m'écrire , à moins que tu ne veuille apprendre bientôt la mort de ta fidele amie. Adieu. Oh ! qu'elle a de chagrin.

XVIII^e. LETTRE*DU COMTE DE C***.*

Ton Billet , Marquise infortunée ; m'a mis au désespoir. Comment ! est-il bien vrai que tu soupçonnes ton mari d'être assez barbare pour vouloir encore nous rendre malheureux ? Cette idée seule me fait frémir. Le bonheur ne peut donc être de durée. Dans tout autre cas que celui d'une liaison tendre & sensible , presque toujours le sort se décide pour ou contre ; mais dans le nôtre , le destin nous condamne à vivre sans cesse sur les vagues d'une mer toujours orageuse & incertaine. Il n'y a donc que l'indifférence qui ne court aucun danger. Et qui eût pu résister à tes charmes ? & si dès le premier instant où je t'ai connue , ils m'ont forcé de t'adorer , doit-on m'en faire un crime ?

Oh! pour cela rien n'est plus barbare , & plus injuste. Nous persécuter à cause de la conformité de nos sentimens & de nos desirs , rien n'est plus affreux. Je ne vivois pas depuis ton absence , & je vis bien moins encore depuis ton maudit Billet. Etudie bien sérieusement le principe du malheur qui nous menace ; tâche de le deviner , si tu peux , & tâche sur-tout de l'éviter, sans compromettre ton ame trop grande pour s'abaisser , & trop sincere pour pouvoir feindre. La fierté souvent d'une femme , dont l'apparence trompeuse , par nécessité , masque l'érot de son cœur , contient quelquefois les résolutions perfides d'un mari inquiet & jaloux ; plus il vous maîtrise , & plus il faut savoir lui résister sans aigreur. C'est la seule maniere de désarmer sa colere , & de le tenir à sa place sans courir des risques dangereux. Bien des femmes n'auroient pas été malheureuses toute

leur vie, si elles eussent fait de même, & si elles avoient su user des droits que la nature leur a donnés sur nos sentimens, sur nos hommages, & sur le respect qu'on nous inspire pour elles dès la plus tendre enfance; & tout homme honnête qui pense, qui fait apprécier leurs qualités aimables, se persuadera aisément que celles qui jouissent encore d'une ame délicate & sensible, nous feront toujours trouver, si nous en sommes dignes, notre récompense dans le fond de leurs cœurs. Tout cela, me diras-tu, est bien flatteur & très-galant; mais mon mari n'entend pas de cette oreille-là. Eh bien! qu'il reste sourd, s'il le veut; mais qu'il ne trouble pas nos jouissances. A propos! j'oubliois de te dire, que je l'ai rencontré hier chez le Maréchal de, il m'a fait l'honneur de me saluer d'un air affectueux; il a même été de mon sentiment sur une discussion qui s'est élevée au sujet des

affaires du tems. Le traître sans doute ne m'accordoit des louanges ce jour-là que pour mieux me cacher qu'il ne pensoit pas par-tout de même. Nous sommes sortis presque en même-tems, & comme j'étois à pied, il a poussé le fourbe orgueil jusqu'à me proposer de monter dans son carrosse ; je l'ai accepté, quoique peut-être il ne s'y attendoit pas. Que ne faut-il pas faire pour les vieux maris, lorsqu'on fait plus que d'aimer leurs femmes ! Etant donc près de lui, il me sembloit que l'odeur d'un jaloux s'exhaloit dans l'air que je respirois dans sa voiture ; tu m'as tant dit de fois que tu le soupçonnois de l'être, que ses regards & son embarras me le persuadoient. Avant de monter dans sa voiture, il m'a demandé où je voulois qu'il me descendît ; dans votre quartier, Monsieur, lui ai je répondu, si vous le trouvez bon, le tout pour voir comment il prendroit la chose. A ces douces paroles, il est

devenu cramoisi, Allons, a-t-il dit, vous aurez la bonté de tirer le cordon lorsque nous ferons à la porte où vous desirez vous arrêter. — C'est à côté de votre Hôtel, Monsieur, ainsi j'aurai l'honneur de descendre avec vous. Ici ses joues ridées se sont couvertes d'une teinte de plus, qui ressembloit plus à la couleur de la brique qu'à celle de la rose; la saison en est perdue pour lui; ils sont passés ces jours de fête, & sûrement ils ne reviendront plus. Mais revenons à mon dialogue avec lui : quoi! dit-il, à côté de chez moi? & chez qui donc, je vous prie? car je n'ai pour voisins qu'un banquier & un Notaire. — C'est précisément, Monsieur, chez le Notaire où je vais, pour lui faire dresser un acte d'association bien cher à la vérité pour mes intérêts, Comment! est-ce que vous vous occupez de spéculations d'affaires? Prenez bien garde qu'au lieu de courir après la for-

tune, elle ne vous tourne le dos. Les hasards sont souvent très-dangereux à courir. J'ai plus d'expérience que vous, & je ne puis m'empêcher de vous dire ceci en passant pour votre bien. Je l'ai remercié très-humblement. Je ne fais rien, ai-je ajouté, sans m'assurer de ce qui peut en résulter, & je tâche toujours de prendre les précautions les plus sûres. Comme jusqu'à présent je ne vois que mon bonheur dans ce que j'ai entrepris, & dans ce que je fais, permettez que je m'en tienne à mon opinion, puisqu'elle me rend heureux. Tant mieux pour vous, si vous l'êtes, Monsieur, m'a dit le darron. Au reste, vous y êtes intéressé plus que personne, ainsi que votre associé. Arrivé à sa porte, je suis descendu avec lui, je l'ai beaucoup remercié de son honnêteté; & d'un air qui m'a paru aussi fourbe que gascon, ton vieux m'a dit encore, si j'avois un bon dîné à vous offrir, je vous engagerois

venir en profiter ; mais ma femme qui ne compte pas sur moi , n'aura que le sien , qui seroit trop peu de chose pour vous être offert , car vous savez que les femmes sont très sobres , lorsqu'elles vivent toutes seules : pour moi , je ne compte prendre qu'un bouillon. Je profiterai , Monsieur , lui ai-je répondu , dans un autre moment , de l'offre obligeante que vous daignez me faire : en attendant , je me flatte que vous trouverez toujours bon que j'aïlle vous voir quelquefois , & faire ma cour à Madame la Marquise. Au compliment qui s'adressoit à lui il s'inclina ; mais à celui qui le regardoit , il est parti comme un trait. N'importe , je suis décidé à r'aller voir après-demain sur les cinq heures après midi. Si le barbon y est , quoique cela ne me plairait guere , je ferai contre fortune bon cœur ; & si par hasard il n'y étoit pas , je me promets bien de me venger sur ses charmes , de son ton de

cérémonie aigre-doux. Attends-moi ; ma bonne amie , après-demain , & prépare-toi à me recevoir en maîtresse d'amour si tu es seule , ou en maîtresse de maison si ton jaloux y est. Ah ! s'il pouvoit ne pas y être ! Oui , mon bon Monsieur ! vous avez beau faire le câlin, être jaloux , & prendre plaisir à nous tourmenter , comptez que si vous êtes absent , vous ne l'échapperez pas.

XIX^e. LETTRE*DU COMTE DE C***,*

LE diable s'en mêle donc , ton Suisse m'avoit dit que ton mari étoit sorti , & je l'ai trouvé dans sa robe de chambre & en bonnet de nuit. Oh ! cela me passe ; il y a sûrement quelque chose là-dessous , ou je ne m'y connois pas. Aussi , comme tu as vu , ma visite n'a pas été longue.

Comment trouves-tu mon audace , de lui avoir demandé à dîner pour Jeudi ? Il faut avouer qu'un amant brave tout sans réflexion , pour le plaisir d'être avec l'objet qu'il adore , & que rien ne l'arrête lorsqu'il est question de son bonheur. Comme il n'a osé me refuser ; que quoique jaloux & caustique , son amour-propre le rend honnête malgré son cœur , j'en profiterai. Si je lui avois donné le tems de réfléchir un moment , il auroit pu trouver un prétexte sur-le-champ ; mais un jaloux a l'esprit si obstrué par sa maladie , qu'il n'y voit pas plus loin que son nez & trois doigts au dessus. Il a accepté ma proposition ; il a beau faire , j'irai : fais-moi faire sur-tout de bon café , tu fais que c'est de l'ambroisie pour moi ; j'aurai besoin de me fouetter un peu le sang , pour me distraire de ses dialogues ennuyeux & vieux comme le tems. Dialogues foibles , sans énergie & sans intérêts , sem-

blables enfin à l'orateur. Il faut qu'il en
crève , puisqu'il a eu la témérité de
s'épouser à son âge. Ne vaut-il pas mieux
que ce soit plutôt lui que nous ? Sérieu-
sement je ne pense pas assez mal , ni ne
suis assez méchant pour le désirer ; mais
si cela arrivoit , désirant ardemment hé-
riter de ses liens indissolubles , je crois
qu'il n'y auroit pas grand mal pour lui
& pour nous deux que cela fût plutôt
que plus tard. De bon compte , il n'a
qu'un pas à faire pour nous rendre par-
faitement heureux. Son rôle dans ce
monde est fini , & le nôtre ne fait que
commencer. Le tien est encore plus pré-
cieux que le mien , puisque tu ne connus
qu'une fois l'amour. Mais quoique
avant de te connoître , mon cœur eût
déjà éprouvé ses atteintes , tu m'as rendu
sa jouissance toute nouvelle pour moi ,
ce cœur ne pourroit comparer tes char-
mes & ta tendresse qu'à toi-même , puis-
qu'il s'accorde si bien avec le tien. Mais

lorsque je serai à l'âge de ton époux ,
 oh ! la belle figure que je ferai sur la
 scene du monde ! Y voudras-tu rester
 avec moi ? car tu auras encore les moyens
 de faire des conquêtes , & de quoi m'in-
 quiéter à mon tour. Tu as tant d'esprit
 & tant d'affabilité que jamais tu ne
 peux vieillir. Je me vengerai sur ton
 cœur que rien ne peut user , & je t'of-
 frirai toujours avec plaisir le mien , ré-
 chauffé par le souvenir d'un tems passé
 plus brillant ; il me fournira toujours
 quelques bluettes de feu qui ne s'étein-
 dront que lorsque la mort confondra
 nos cendres amoureuses dans la même
 urne. Nous n'en sommes pas là ; & si
 nous mourons de trop de plaisirs , il en
 mourra bien d'autres avant nous. En at-
 tendant , occupons-nous de Jeudi , il
 faut battre le fer tandis qu'il est chaud ,
 & ne pas attendre le moment qu'il se
 refroidisse par de nouveaux obstacles.

Reçois toujours à compte mille baisers
ardens.

XXII^e. LETTRE
DE LA MARQUISE DE V***.

As-tu vu, mon ami, la belle contenance qu'a faite mon mari pendant le dîné & le reste du jour? Hélas! c'en est fait, mes pressentimens ne sont que trop vrais. Il me tend des embûches, le cruel!... L'ordre du tyran sera bientôt signifié. Le ton d'ironie qu'il a mis dans tout ce qu'il t'a adressé, ainsi qu'à moi, décele ses intentions. Il étoit sorti en effet lorsque tu vins il y a quelques jours; mon Suisse eut raison de te le dire; mais il rentra peu de tems après par la porte du jardin, ce qui ne lui arrive jamais. Or de pareilles manœuvres n'annoncent rien de bon; je voudrois

me tromper ; mais mon amour me confirme tous les jours dans mes craintes. Je ne te donne pas deux visites encore , soit que tu le trouves ou non , que l'arrêt est prononcé. Je n'y puis penser sans verser un torrent de larmes ; juge ce que je ferai , si la réalité répond aux apparences. Ah ! si je n'avois mes parens à Paris ! si je n'avois des égards à conserver pour ma réputation & pour ne pas donner matière à mal parler contre moi ; si je ne craignois enfin ces serpens qui ne demandent pas mieux que de nous mordre & nous déchirer , de nous accabler des loix du devoir d'une femme ; de leur conduite & de leurs vertus offensées par un sentiment coupable , parce qu'il tient à l'amour ; va , je ne serois pas si patiente ; mais il faut que la chevre broute où elle est attachée. Grands Dieux ! quelle nourriture , & quel horrible esclavage ! Au reste , nous verrons ; je ne veux pas

d'avance détruire ma santé ni mon courage par mes chagrins ; j'en ai besoin encore pour supporter tous les chocs qu'on veut me porter, & pour nous consoler ensemble dans les bras de la tendresse.

Je vais demain faire une visite du côté du Jardin du Roi, je laisserai mon carrosse à la porte ; mes gens ne peuvent entrer dans l'intérieur avec la livrée : trouve-toi donc placé de manière à me voir arriver dans l'allée qui est sur la droite. Nous irons, s'il se peut, passer quelques momens au belvédér qui forme en charmille une espèce de labyrinthe. Là nous nous serrons tendrement les mains, nous nous entretenons de nos peines, & peut-être jouirons nous de nos plaisirs. Que fait-on ? Ce n'est pas le jour que le Cabinet de l'Histoire Naturelle est ouvert au public, il n'y aura pas, je l'espère, grand monde ; nous y serons peut-être libres &

isolés; nous aurons l'œil au gué; l'amour veillera sur nous, ou nous fournira quelques autres moyens pour prouver à mon jaloux, que malgré lui, par-tout où nous sommes ensemble, nous sommes heureux. Tu baptiseras mes pensées du nom que tu voudras; comme ce n'est qu'à toi que je parle, je ne crains pas la critique scandaleuse; car autrement jamais je n'oserois me livrer, comme je le fais, à une passion qui m'est d'autant plus chère qu'elle nourrit la tienne, & que tu aimes quelquefois que j'en fasse les premiers frais: d'ailleurs, peut-on avoir la force de s'y refuser, quand l'amour la commande? Il n'y a que le mariage qui exige quelquefois, & même le plus souvent, nos complaisances; n'est-ce pas assez d'obéir! Faut-il que les femmes, pour deux yeux éraillés, & pour un corps décharné par la caducité se passent du bonheur auquel on les

destine dès leur enfance, & dont le cœur & la nature indiquent le besoin ? Oh ! pour cela, non. Tel savant ca-suiste qui voudroit soutenir le contraire, aura toujours tort dans mon cœur. Au revoir au Jardin. Ce n'est ni celui d'Aristipe, ni celui d'Epicure ; c'est celui qui réunira deux amans aussi tendres que malheureux. Adieu.

XX^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

NON-SEULEMENT, ma chere amie, je me rendrai au Jardin du Roi ; mais j'y volerai. Je te verrai arriver sans être aperçu de tes gens, & ne crois pas que telle jolie femme qui s'offre à mes regards, puisse me distraire un instant dans mon poste. Ton premier aspect sera mon au-

re, je ne verrai rien jusqu'à ce moment-là ; mais celui où il faudra nous séparer fera la nuit de ma vie. Ton espoir de trouver dans ce vaste jardin un réduit éloigné des humains , où nous puissions à notre aise nous donner des preuves réciproques & toujours nouvelles de notre flamme , n'est pas moins dans mon cœur qui en savoure le plaisir d'avance. Puisse-tu n'avoir rien de funeste à me raconter de ton mari , qui pût faire diversion , par des chagrins , au bonheur auquel nous aspirons ! car la crainte de recevoir quelque fâcheuse nouvelle , me rend , loin de toi , comme l'enfant le plus timide. Si , au contraire , tu m'apportes une ame aussi tranquille qu'empressée , oh ! sois tranquille ; l'enfant timide ne le sera bientôt plus ; tes yeux sauront aisément le rassurer & l'enhardir. Je suis , comme tu vois , entre la Zône Glaciale & la Zône Torride. Ces deux extrêmes sont aussi désa-

gréables l'un que l'autre; mais viens m'offrir un milieu plus doux, & tu verras avec quel transports je saurai m'y placer. Adieu. Mon esprit est toujours le même; il faudroit, pour qu'il pût changer, que mon cœur changeât aussi; mais le pourroit-il, quand même tu ferois assez ingrate pour changer toi-même?

XXI^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

OUI, je t'ai vue; oui, tu m'as vu; oui enfin, nous avons passé une journée délicieuse ensemble. Rien ne l'a troublée, & rien n'a changé nos douces espérances. L'amour nous a veillés & a mis le comble à notre bonheur. Conçois-tu la quantité de témoins discrets qui ont présidé à notre bonheur depuis que nous nous aimons? Ma plume veut

s'amuser à t'en faire une légère récapitulation. Chez toi, ce sont des tableaux ressemblans qui semblent nous sourire & se vivifier à l'aspect des témoignages de notre amour. Juge par-là de l'utilité dont nous sommes à l'art sublime de la peinture, & quel tableau on pourroit faire de nous-mêmes, puisque la vérité de notre ensemble produit un effet si miraculeux. Tantôt ce sont des tapisseries sur lesquelles les plus fameux artistes ont représenté des bergers & des bergeres qui semblent brûler d'envie de nous imiter. Tantôt c'est un joli petit chien qui, jaloux de nos caresses, veut nous caresser aussi, & l'être à son tour. Tantôt enfin c'est un perroquet qui dit sans cesse : baise ? baise ? bon ! . . . bon ! . . . bon ! . . . — Ailleurs, c'est un scène de spectacle qui ne fait que rendre les nôtres d'amour, & qui, malgré toute l'action & les talens des acteurs, est toujours froide en compa-

raison de l'ardeur que nous employons nous-mêmes. Plus loin, c'est à l'ombre d'un verd feuillage, où tous les oiseaux d'alentour accouroient en foule voltiger sur nous, pour chanter leurs plaisirs & notre amour. Je m'arrête ici, car je ne finirois point si je voulois décrire tous les témoignages si chers à mon cœur, & si je voulois m'occuper à compter toutes les branches de myrthe qui composent la couronne que l'amour a placée sur ma tête, pour prix de toutes les victoires que j'ai remportées sur ton cœur. Puisse aucune circonstance cruelle ne les flétrir jamais! puisse au contraire le Dieu d'amour en augmenter le nombre jusqu'à la fin de nos jours, ou bien jusqu'à ce que l'amitié soit toute notre ressource! Si la foiblesse que produit toujours le grand nombre des années nous y force, ou si prêts à payer le tribut que nous devons à la nature, puisse la parque cruelle trancher

ensemble le fil de nos jours , pour faire
jouir éternellement nos ames du fruit
de leur constance & de leur tendresse!

Oui, chere amante, notre mémoire
sera honorée, notre tombeau sera dans
son temple, & l'on y verra gravé, pour
servir à jamais d'exemple aux amants :

« Cy gît dans ce tombeau la nuit des plus
» beaux jours,

« De deux tendres amans qui s'aimèrent
» toujours.

Si cette épitaphe, ô douce amie!
n'est pas des plus sublimes, au moins
fera-t-elle aussi vraie qu'il est vrai que je
t'aimerai jusqu'à la mort.



XXIII^e. LETTRE**DE LA MARQUISE DE V***.**

Nos beaux jours sont finis, mon malheureux ami : ton épitaphe qui ne devoit servir qu'à conserver notre mémoire, est celle de notre bonheur passé. Le coup est porté ; de te dire la raison qui l'a dirigé, je n'en fais rien : ma voix t'appelle, & souvent elle s'égare ; j'invoque aussi la justice de l'amour & celle de tous les Dieux à mon secours ; tout fuit loin de moi, tout est sourd à ma voix plaintive, & tout reste insensible à mes douleurs. Mon cœur rongé de tristesse, & mon ame affligée par les tourmens les plus affreux, erre dans un cahos empesté par la haine & par la vengeance. Par-tout le monstre me suit, & par-tout je cherche la mort. Ce n'est pas pour toi que

je ne veux plus vivre , puisque le reste de mes jours t'appartient tout entier ; mais c'est pour aller plaider au tribunal des Dieux immortels , l'offense qu'un mari tyran veut faire à mon bonheur , en me séparant de toi. Oui , ces Dieux , plus justes que lui , rompront le lien qui m'y attache , en plaignant mon sort , approuveront ma flamme. Alors , mon ami , plus de tyran , plus de barbarie , plus de vieux mari insupportable & jaloux ; délivrés de toute crainte , nous jouirons d'un bonheur parfait ; toujours soumis à nos desirs , ils seront la récompense de tous nos tourmens. Mais que dis-tu , malheureuse ? que tu es loin encore d'une si grande félicité ! Tu oublies que tu vis , & qu'en vain tu réclames la mort pour tous bienfaits ; ton amant , plus tendre que coupable , & ton cœur , inséparable du sien , s'y opposent. A peine ma voix affoiblie par la douleur , ma raison égarée & ma main

trembante peuvent dicter & t'écire l'artèt du plus barbare des maris , qui prétend se signaler avant de terminer sa carrière , par le forfait le plus odieux à l'amour. Le feu de la haine qu'il a contre sa propre existence usée , décrépité & courbée sous le poids des ans , n'a réchauffé son ame vindicative que pour l'endurcir davantage ; & ce même feu animant sa méchanceté depuis longtemps , en couvrant d'une flamme brûlante & empoisonnée ses résolutions définitives , a calciné & brisé les chaînes qui lient tous les démons infernaux , afin que libres de sortir des brasiers qui rougissent les chaudières bouillantes , ils puissent plus facilement m'annoncer par sa bouche empeilée , qu'il prétend me transférer sous vingt quatre heures dans mon château , pour y demeurer toujours , & où je n'aurai désormais d'autres témoins de mon désespoir que sa détestable personne. L'ordre est donné

pour le départ ; toutes mes représentations ont été vaines. J'ai opposé la mauvaise saison , le ridicule de cette démarche dans un tems où l'on vient de préférence habiter la ville ; j'ai fait plus , tant je suis malheureuse , j'ai trahi mes vœux ; j'ai parlé de sa santé ; mais rien n'a pu le fléchir. Je ne vois que trop que mes parens sont séduits par mon ennemi ; aucuns ne prennent ma défense ni mon parti. Le monstre les a sans doute tous gagnés par l'attrait perfide du mensonge , enfanté par son abominable jalousie. Je suis abandonnée , isolée au milieu de mes douleurs , sans d'autre consolation que mes larmes. Ton sort , cher ami , augmente encore l'horreur du mien : hélas ! que vas-tu devenir sans ton amante ? & que pourra-t-elle faire sans toi ? Viens me voir encore aujourd'hui sans faute , je n'ai plus de ménagemens à garder , puisque l'on agit en barbare. Je veux voir s'il osera se per-

112 LES DANGERS

mettre de te dire ses sentimens sur ce cruel départ. Au reste, s'il l'ose, modere-toi, je te prie, pour moi; n'oppose lui que des raisons vagues, ne heurte pas de front sa volonté perfide; son titre de mari qui m'accable, lui donne celui de maître. D'ailleurs, quel honneur pourrois-tu retirer en combattant les restes d'un homme emporté & jaloux? Ton amour & ton estime pour moi me répondent de ta prudence. Le moment où j'aspire encore au bonheur de te revoir suspend la véhémence de mes sens irrités par le chagrin; je les oublie pour me livrer toute entière à une douce foiblesse qui leur succede. Quoique anéantie par la douleur, ton image, toujours présente à mon cœur, me rappelle nos beaux jours & ton amour éploré. Mon cœur, creusé par l'affliction, t'offre encore en ce triste moment des larmes de plaisir. Viens les essuyer ces tendres larmes, ou

viens plutôt les augmenter par les
 tiennes ; viens retrouver une amante qui
 t'adore , ses bras te sont ouverts ; viens-y
 mourir mille fois avec elle encore ; oui ,
 viens , si tu ne veux que j'expire à force de
 tourmens , d'impatiences & de regrets.

XXII^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

O ! divinité que j'adore : ô ! la plus
 parfaite des femmes , qui ne succombe-
 roit pas à la douleur à la vue de tant de
 tourmens. C'en est fait ; ton bourreau a
 éludé , comme tu as vu , toutes mes
 représentations ; il a , sous un masque
 coupable , caché ses barbares intentions.
 Son parti est pris. Quelquefois , sous des
 dehors aussi trompeurs qu'apparens , &
 sous de faux raisonnemens qui dévoilent
 son ame traîtresse , il avoit l'air d'être

bien loin de vouloir, comme tu le crois, te confiner dans ton château ; mais il n'est que trop vrai que son projet est de te dérober à notre bonheur & à notre existence. « La fourberie des hommes ,
» dit-il , le peu de solidité de leurs
» amitiés , la duperie d'avoir une so-
» ciété qui ne cherche de plaisir qu'aux
» dépens des loix de l'honneur , malgré
» tous les efforts que l'on fait pour la
» bien composer ; la peine de courir
» après un monde volage dans ses goûts,
» capricieux , caustique , & quelquefois
» insolent ; tout cela ne vaut pas la vie
» tranquille que l'on mène à la cam-
» pagne ; cette douce philosophie qui
» distingue l'homme pensant d'avec
» l'homme sans principes. Ma santé ,
» a-t-il ajouté encore , a grand besoin
» d'un parfait repos , & d'éviter tout
» ce qui tient à l'étiquette & à la cé-
» rémonie. Dans mon château , Ma-
» dame (en te regardant) s'occupera de

» ses talens qu'elle néglige à Paris, &
 » de la lecture. Les heures de ses repas
 » seront réglés, au lieu qu'ici l'on ne fait
 » jamais à quelle heure on dîne & l'on
 » soupe. Son coucher & son lever seront
 » à des heures réglées ; les moindres
 » rayons du soleil l'inviteront à la pro-
 » menade : tandis qu'à Paris l'on est ;
 » pendant tout l'hiver, forcé, par la
 » vie qu'on y mène, d'en être privé. Le
 » commencement lui coûtera un peu ;
 » mais la raison venant ensuite à son
 » secours, lui fera mieux sentir le prix
 » de ses devoirs dans ce séjour que dans
 » Paris, où tout invite à les oublier.

Horrible monstre ! vas-y tout seul ;
 puisque tu trouves dans cette manière
 de vivre tant d'avantages, & laisse-moi
 l'objet que tu rends l'esclave de ta
 méchanceté : parce que ton grand âge
 te prive de tout & te désespère, ton
 peu de pouvoir pour l'amour sans doute
 t'humilie, & ton caractère s'aigrit jour-

nellement par la stagnance de tes humeurs bilieuses. Tu voudrois, tyran que tu es, pour mettre fin à la jalousie qui te mine, qu'elle ne pût te survivre, & pour qu'en descendant chez les morts à ton tour tu puisses y porter la consolation d'être assuré qu'elle ne vivra pas plus heureuse après toi, qu'elle ne se dédommagera point des momens cruels que tu lui as fait passer pendant ta vie; des privations que les soins qu'elle a donnés à ta caducité lui ont fait éprouver; qu'elle ne fera point usage, en un mot, des charmes qu'elle a reçu de la nature, & qui ne t'étoient pas destinés. C'est à son amant, à qui tu as volé le nom d'époux; il en est cent fois plus digne que toi, & son cœur brûle d'amour & d'envie de larevoir. Va, tu te trompes, méchant, dans tes calculs; tu retrompes, barbare inhumain; ton esclave, la rendre victime que tu veux immoler, malgré tous tes outrages, te survivra;
la

la raison maîtrisera son cœur , comme ta volonté sévère domine ses desirs; l'amour la soutiendra dans ses peines. L'objet qui l'adore , plus sensible & plus tendre que toi , choisi pour son cœur & pour te remplacer , saura la consoler par son amour & par la constance , des maux que tu lui feras endurer ; il les partagera tous , s'il ne peut les faire oublier par sa présence ; ses écrits feront tout le charme de sa solitude , & l'espoir de rendre leurs nœuds plus saints un jour , en soutenant son courage , lui fera supporter plus aisément tes cruautés ; alors , voyant tous tes projets anéantis , il faudra que tu succombes aux efforts de ta rage , & mourant dans les plus grands supplices qui sont les remords , tes yeux se fermeront , j'espère , bientôt pour toujours.

Calme tes sens , chere amante , reprends ta raison , & crois-en ma prophétie : peut-elle n'avoir pas lieu ? Ton

mari est vieux, & toi tu es jeune; son humeur est brutale, & la tienne est douce; son cœur est abandonné à la jalousie & à l'inquiétude, le tien est soutenu par l'amour le plus tendre. Je suis d'un âge proportionné au nombre de tes années, tous mes sentimens sont à toi comme tes vœux sont à moi. L'amour suppléera à la fortune. Eh! n'est-on pas toujours riche quand les desirs se bornent à n'entretenir que la santé qu'il faut pour se bien aimer? Nous a-t-elle jamais manqué jusqu'à présent? Cependant ces peines que nous éprouvons continuellement sont bien au-dessus de l'aisance dont tu jouis. A quoi sert tant de biens, si ce n'est pour faire des heureux? A quoi servent tant de douceurs dans la vie, lorsqu'elle est sans cesse empoisonnée par des contrariétés rigoureuses que l'on ne peut vaincre, & qui rendent toujours malheureux? un moment de bonheur

goûté dans les bras de ce qu'on aime, vaut mieux cent fois que toutes les couronnes des Rois. La plus chère à mes yeux est celle qui sert de trophée au choix que tu as fait de mon cœur.

Malgré tant de regrets, je présume par la manière dont je me suis comporté dernièrement avec ton mari, que je l'obligerai à me recevoir encore dans son château; j'en trouverai le moyen, quoi qu'il en dise. Cache toujours bien notre jeu, cache lui, s'il se peut, tes regrets, & sur-tout tes larmes. Ton indifférence simulée sur ta situation présente le fera crever de dépit; c'est le seul moyen de nous conserver ensemble; fie-toi sur mes soins; je l'observe sans cesse: mon expérience & les différens exemples que j'ai eus sous mes yeux de pareils maris, me traceront une marche sûre sans qu'il s'en doute. Mais quoi! ai-je besoin de consulter autre chose que

ton cœur ? Hier, malgré notre position critique, l'amour ne m'a-t-il pas bien inspiré ? N'avons-nous pas su au sein de la douleur la plus vive, goûter les charmes du plaisir ; a-t-il été moins vif pour cela ? Il a été seulement moins répété, parce que nous avons peu de tems. Mais ces momens agréables se rencontreront plutôt que tu ne penses, je saurai toujours te donner de nouvelles marques de ma tendresse, & te prouver que je suis tout à toi. Adieu, que ce mot est affreux ! quand on aime, que l'on a cru pouvoir toujours se voir, & sur-tout lorsqu'il annonce un cruel départ ! Je vais te quitter ; mais mon cœur ne t'abandonnera jamais. Ecris-moi ton arrivée ; ne me cache point dans tes Lettres ta douleur, je l'exige : plus elles sont grandes & plus elles ont besoin de s'épancher. Je ferai de même, & tant que je vivrai, sois bien sûre,

malheureuse amante, que rien ne t'effacera de ma mémoire.

XXIV^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

De son château de B....

HÉ bien, mon pauvre ami, nous voilà bien séparés. Crois-tu que je puisse attendre à demain pour te donner un témoignage de mes regrets & de ma tendresse? Non sans doute, car nous sommes arrivés hier sur les cinq heures, & si la poste eût parti une heure après, qu'aurois-je pu faire de mieux que de m'entretenir avec ce que j'ai de plus cher au monde? Je ne te parlerai point du chagrin qui me dévore, tu as assez de tes peines, je veux t'épargner le récit des miennes; mais ce qui m'offense plus que toi, c'est la présence de l'auteur de tous nos maux. Que j'ai souffert de ne

pouvoir te répondre sur le champ, & te remercier de tes attentions, calmer enfin, si je pouvois, ton état, qui centuple mon affliction. Juge toujours, mon ami, d'après mon cœur, & jamais par les circonstances. Si je me trouve quelquefois forcée à mettre du retard dans notre correspondance, pense à toutes les précautions que je suis obligée de prendre aujourd'hui, pense que toutes mes actions sont éclairées par mon mari & par mes gens, qui, lui étant dévoués, ne manqueront pas de lui rendre compte de tout. Ne t'en afflige pas, & crois que je ne puis t'oublier; tu n'as plus besoin de moi, ni de sermens, ni de preuves; pourrois-je jamais t'abandonner? Non; mais pour ravir entièrement ma liberté, mon tyran est toujours sur mes yeux; il m'observe sans cesse; peut-être serai-je obligée de prendre le prétexte d'écrire à quelqu'un, & peut-être s'y opposera-t-il encore, dans

la crainte que je ne veuille soulager mon cœur dans le sein de l'amitié. Qui dit jaloux, dit tout. Comment ferois-je donc alors pour jouir du seul bonheur qui me reste ? Que je suis à plaindre ! Sois toujours tranquille sur ma constance & sur tous mes sentimens ; rien dans mon ame ne peut changer : pourrois-tu attribuer à ma négligence tous les moyens qui peuvent la rendre moins malheureuse. Ah ! je ne puis le croire, & mon cœur m'assure que tu ne voudrois pas que je m'exposasse à te perdre entièrement. Laisse-moi veiller à mon vieux jaloux.

Tu esperes donc que nous pourrons redevenir heureux ? Que cette idée me flatte ! tu ne saurois penser que, du côté de mon cœur, aucune raison puisse s'y opposer ; tu ferois bien méchant si tu le croyois une minute ; crois plutôt que toutes mes actions te seront connues, que tu seras toujours présent dans mon

esprit, & que tu sauras toujours ce que je ferai. L'ombre du mystere dont je me verrai forcée de voiler mes démarches ne fera jamais produite que pour ménager les coups rigoureux que l'on voudroit porter à notre amour. Je t'aime, & ce mot est tout pour moi; il fait mon espoir, & il m'aide à supporter mon existence, rien ne sauroit m'intéresser. J'agis envers les autres comme un automate : mais un tems viendra que je serai plus active, mon ame ne sera pas dépourvue de ses facultés ? Va, nous réparerons en une heure de tems un mois de privation & de souffrance; nous dirons alors, cher ami, tout n'est pas perdu. L'espoir seul de le voir arriver n'est-il pas un espece de bonheur ? Console-toi, prends patience, reçois ce conseil d'une amante à laquelle il ne reste de force que celle de t'écrire. Oui, je veux t'adorer jusqu'à la fin de ma vie.

Si je deviens vieille, tu me seras
 cher comme on peut l'être à cet âge ;
 & rien ne nous séparera plus. Tu con-
 nois ma raison & ma générosité : mais
 pourquoi ne puis-je , en attendant , te
 presser dans mes bras , & te porter
 toutes les consolations qui sont pour
 toi dans mon ame ? Ce seroit le seul
 moyen qui pourroit me procurer celles
 dont j'ai le plus grand besoin moi-
 même. Mais , que dis-je ! O trop ai-
 mables desirs ! hélas ! puis je oublier
 où je suis !....



XXIII^e. LETTRE.

DU COMTE DE C***.

J'AI beau me dire tous les jours, tendre amie, que tu es loin de moi ; mais mon cœur ne peut le croire. Je suis toujours tenté d'envoyer mon laquais chez toi, & tous mes mouvemens se dirigent vers ton hôtel, ou vers les lieux où nos cœurs se réunissoient. Cependant, ô fatale illusion ! pourquoi me trompes-tu ? Six lieues de distance me séparent de la moitié de moi-même, comme s'il y en avoit mille, puisque je ne puis la voir. Notre correspondance est une bien foible ressource en comparaison de la réalité dont nous jouissons. Le sens-tu comme moi ? Ton esclavage, ta position & l'aspect du sultan qui te sépare cruellement de ton amant, sont plus

que faits pour ôter tout courage: Mais ton cœur pourroit-il n'être pas sensible au souvenir de toutes nos privations!

Je t'approuve bien fort dans ce que tu m'écris pour les précautions à prendre; ne sommes-nous pas assez malheureux sans nous exposer à l'être davantage? N'aurois-je pas les plus cruels reproches à me faire, si ne consultant que mon amour, je t'engageois à commettre quelque imprudence qui me privât à jamais de tes charmes? Je ne me conduirai désormais que par toi, tous mes projets & mes actions te seront connus. Je te laisse le soin de m'éclairer sur mes erreurs si je me trompe.

Tu me fais part du plan général de ton établissement, fais-m'en le détail. Tout intéresse lorsqu'on aime, & c'est là que je te retrouverai toujours, & où je serai aussi digne de toi. Ne me cache pas la moindre petite

chose : ce passe-temps t'occupera bien plus agréablement que des soupçons qui ne font le plus souvent que l'effet d'un cœur trop agité. J'imagine qu'excepté les heures du repas, tu restes le moins possible près de l'objet qui a si cruellement sacrifié notre bonheur à la tranquillité, que tu as ton appartement séparé du sien, que tu soutiens (mordicus) ta volonté pour ta manière de vivre, puisque rien ne peut plus lui faire ombre, & que trop parfaite toi-même pour puiser dans ses vices un air de contagion, qui puisse jamais t'assimiler à lui, tu le regarderas simplement comme un écueil dangereux qu'il faut éviter.

Depuis ton fatal départ, j'ai erré de spectacle en spectacle, de maison en maison, & par-tout l'ennui & la mélancolie me dévorent. Je me serois enterré chez moi tout-à-fait, si je n'avois be-

soin d'un peu de dissipation pour conserver la raison qui me reste , & pour ne pas devenir fou. La secousse que nous venons de recevoir est bien faite pour l'aliéner. Souvent je ne fais ce que je dis , & encore moins ce que je fais. Lépine , mon laquais , pleure en me voyant dans cet état , il cherche à me consoler , comme un bon & fidele serviteur qui m'est très-attaché. Il m'assure que nous ne serons pas long-tems victimes ; que ton mari succombant bientôt au poids de ses ans , & à l'atrocité de son caractère , l'ennui & les ébranlemens qu'il éprouve continuellement des effets de sa rage impétueuse , le faisant bientôt crever comme un vieux mousquet , nous ramènera au bonheur que nous désirons. Le pauvre garçon est sensible aussi : & pourquoi ne le feroit-il pas ? Si son état de servir son semblable , qui ne differe de lui que par la naissance plus illustre , & par une plus

grande fortune, est celui le plus humiliant pour l'humanité, qui nous rend tous égaux, est-il moins digne d'être mon ami s'il a des vertus? Qui m'en donne de plus grandes preuves que lui? Il me sert moins par intérêt que pour m'être utile; il me soigne malade comme en santé; il ne me quitte que lorsque je le renvoie; il te connoît, il te respecte; il juge de tes sentimens pour moi comme moi-même; il me connoît mieux que personne; il sait que je t'adore & que je te suis cher. Après tout, ne lui est-il pas permis de se livrer, sans être trop hardi, à l'attachement plein de respect qu'il a pour nous deux? N'a-t-il pas ses plaisirs & ses peines. Sa jouissance est bien plus pure que la nôtre & plus tranquille; mais sa douleur est bien plus forte, puisque sans autre intérêt que celui de nous voir heureux, il partage nos peines. Je soupçonne ton Bastien penser comme

lui : si cela est , choisis-le pour lui donner ta confiance , s'il faut que tu la donnes à quelqu'un ; n'envoie que lui à l'adresse de mes Lettres , & qu'il soit le seul porteur des tiennes à la poste ; qu'il écoute & t'avertisse de tout ce que ru mine ton mari , lorsqu'il radote seul. Quoiqu'en général les vieillards soient trop têtus pour souffrir qu'on les contra rie , insinue-lui les moyens d'entrete nir quelquefois le tien de toi , de lui parler de tes souffrances & de ses cruau tés. Souvent les représentations des gens qui nous sont indifférens ont plus de va leur que celles des personnes qui nous aiment en voulant nous haïr , à qui l'on soupçonne souvent un autre motif d'in térêt que celui du vrai. Enfin essaie tout de ton côté comme je ferai du mien : je te donne carte blanche , je te permets tout , excepté de trahir nos sermens & de m'oublier. Adieu.

XXV^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

LES seuls beaux jours pour moi, cher Comte, tant que je serai ici, sont ceux que je reçois de tes Lettres : je les lis & relis toute la journée, je les baise mille fois, & la nuit même elles couchent avec moi. Si par hasard je me réveille, ce qui m'arrive très-souvent, une veilleuse placée près de mon lit m'éclaire sur tes sentimens que j'arrose de mes larmes. Oui, en te lisant je me trouve heureuse, quoique au comble du malheur. La plus grande partie de ce que tu me recommandes a été prévu par mon cœur. Je reste seule dans mon salon ; mon ours est dans son fort ; s'il en sort quelquefois, c'est pour venir savoir ce que je fais ; si j'écris, & quel livre je lis. Excepté les heures du repas

que je suis forcée de le voir devant moi, il ne s'asseoit jamais près de moi que pour faire semblant de dormir, afin de me surprendre, & trouver beaucoup à gronder. Oui, mon ami, c'est le pere & le plus rusé des renards; mais il a beau faire, le coup qu'il m'a porté en m'obligeant de le suivre ici est trop fort pour que je donne jamais dans ses pièges méchans. S'il croit trouver son bonheur en m'immolant, hé bien, qu'il en jouisse, je le lui permets; mais le mépris que j'ai pour ses manieres, pour son caractere, & la haine cordiale que je dois à tous ses procédés, font aussi toute ma jouissance. La conduite que tu m'exhortes à faire tenir à Bastien, mon premier laquais, ne me feroit de la vie jamais venue dans l'esprit; toi seul l'occupe tellement tout entier que s'il éprouve quelques momens d'intervalles, c'est la conduite de mon mari qui les remplit; elle est si cruelle qu'elle ne

peut m'être indifférente. Croirois-tu qu'il pousse la barbarie jusqu'à me priver des livres qui pourroient me distraire quelques momens de mon sort affreux ? Si je chante des airs doux & plaintifs, analogues à ma position, il prétend que je l'étourdis. Si je pince de ma harpe pour accompagner les accens de ma douleur, il prétend encore que je lui écorche les oreilles ; enfin tout lui déplaît. Il est impossible cependant que les impressions que je fais sur lui soient de la force & aussi désagréables que celles qu'il produit sur moi : au reste, qu'importe tout ce qu'il dit ? je conserve toujours ma morgue, & je lui tiens tête, pour pouvoir prendre ma revanche.

« Si tôt mon lever, je vais, s'il fait beau, me promener dans mon jardin anglois, & là, cachée par les masses presque dépouillées de leurs feuilles, symbole, hélas ! trop véritable de la perte de mon bonheur, je vais porter

aux pieds de ma statue d'amour toutes mes pensées, tant de la nuit que de celles de mon réveil; & sans redouter le froid de la saison qui commence à être rigoureuse, ma chere statue qui semble compâtrir à mes plaintes, réchauffe mon ame; ses yeux qui fixent les miens pleins de flamme pour toi, reçoivent le seul tribut que je lui offre de mon amour. C'est à ses genoux que je lis & relis encore ta Lettre; l'on diroit qu'elle voudroit emprunter ma voix pour répondre à celle de ton cœur. Quand toutes mes prieres sont finies, je rentre chez moi, où Bastien & ma femme-de-chambre me font déjeuner par force; ensuite je me mets à mon métier de tapisserie, où je rapporte toutes les nuances des couleurs que j'emploie à celles de notre amour. Les plus vives représentent notre bonheur passé, & le tems où nos ames s'ennivroient de plaisirs; celles qui le sont le

moins, les momens qui succédoient à notre jouissance, & celles qui sont mortes, à notre position actuelle. Tu vois par-là que je fais tout servir à ma tendresse.

„ A une heure, je fais un quart de toilette ; à deux heures l'on sonne le dîner, qui fait mon plus grand supplice : je me traîne alors à la salle à manger comme une holocauste que l'on va sacrifier aux pieds des autels ; là, sans proférer un seul mot, je ne prends d'alimens qu'autant qu'il en faut pour féconder les besoins de la nature, & subsister. Pendant le repas, je m'occupe plus des différens plats que ta bonne amie te servoit avec zèle que d'en manger. Je me dis à moi même : jadis il étoit près de moi, mon cœur connoissoit ses goûts comme les besoins de son ame ; le plaisir de le voir rendoit la mienne si contente qu'il m'ouvroit l'appétit ; mais aujourd'hui tout

est perdu : il ne me reste plus que l'espérance qu'il s'occupe toujours de moi. Si mon mari me parle , je réponds sans le regarder un oui ou un non. Aussi-tôt je fors de table , & presque toujours il y reste seul. Hier il voulut m'en empêcher ; mais sans l'écouter , je fis , comme je ferai toujours , je m'enfuis ; c'est assez qu'il me tienne chez lui comme un criminel coupable sur qui le plus dur geolier veille , sans vouloir me gêner davantage.

„ De la salle à manger je rentre aussitôt dans mon boudoir qui donne , comme tu fais , sur mon jardin , vis-à-vis mon idole. Je m'y jette sur mon ottomane que je chéris ; là tous les amours qui sont peints au plafond m'invirent à prendre un instant de repos. A peine ma paupière , fatiguée par mes soucis & par mes veilles , veut se fermer , que ton image me réveille en sursaut ; alors fuyant une impression

que mon amour te réserve , je me relève promptement , & je cours dans ma cabane ; là l'amour m'attaque de nouveau , & la foiblesse de mes sens augmente par le souvenir de nos jouissances , je l'évite encore : enfin je reviens dans mon salon , & mon cœur embrasé de desirs plus forts que l'avarice des momens célestes que je veux te conserver , je rentre dans mon boudoir où la raison , moins forte que tous mes combats , cede à l'attrait d'un délire aussi voluptueux que charmant. Ensuite je demande ma harpe , & je m'accompagne sur des paroles dont la musique rend parfaitement ma défaite & ta victoire.

» De là je reviens dans mon salon , où je me promène de long en large , tandis que ma femme-de-chambre travaille près de moi. Ma conversation avec elle ne roule que sur ma position actuelle , & sur celle des femmes plus heureuses que moi. Si quelquefois elle

me dit quelque chose qui te regarde ; c'est pour m'arracher à mes tristes pensées & dissiper mes noires réflexions ; elle a soin de moi , en un mot , dans mes chagrins comme dans mon bonheur même.

„ S'il prend fantaisie à mon vieux loup-garou de venir m'ennuyer par sa présence , je reprends à l'instant mon ouvrage de tapisserie , & notre silence est si profond , si morne , qu'il rentre bientôt dans sa tanière. Alors je retourne encore au jardin , accompagnée seulement de ma femme-de-chambre ; j'y rêve , j'y cause avec elle , je vais , je viens , je marche , je m'assois , je rêve encore , je fais par-ci par-là quelques questions , & j'ai l'air , en un mot , de la malheureuse Nina (1) , excepté

(1) Quoique le nom de Nina ne fût pas connu alors , on voudra bien le souffrir en faveur de la juste comparaison.

que je n'ai pas comme elle la consolation d'être tout-à-fait folle , & de pouvoir dire , *il reviendra demain.*

» Fatiguée d'aller & de venir , je rentre près de mon feu , & là , les pieds étendus sur mes chenets nonchalament , un livre à la main , je parcours quelques traits de sensibilité du tendre d'*Arnaud* ; mais , malgré toute mon attention , je suis toujours inquiète. Tout cela me conduit au souper , aussi triste pour moi que le dîner ; & dès que celui d'Adélaïde ma femme de-chambre , est fini , j'entre avec elle dans mon appartement , d'où je la renvoie chez elle si-tôt qu'elle m'a coiffée de nuit. Ici je ferme ma porte en dedans à double tour , sans oublier les deux verrouils , & c'est dans ce moment que je n'ai plus rien à craindre de mon jaloux , que je t'écris. Juges de l'effet que fait éprouver à mon ame le souvenir de ma Lettre ».

Voilà ma vie de tous les jours : tu
peux ,

peux , au moyen du récit que je viens de t'en faire , me suivre pas à pas sans craindre de t'égarer un instant ; c'est le plus sûr moyen de me rappeler à ton souvenir. Je compte que je recevrai de ta part un détail aussi fidèle & aussi exact de la vie que tu mènes à Paris. Dût-il m'en coûter quelques momens d'inconstance , je t'aime assez pour te les pardonner ; mais n'y reviens pas souvent : ma complaisance alors pourroit s'en lasser , & tu me donnerois le coup de la mort. Mais que dis-je ? dois-je douter un instant de ta constance ? Ce seroit rendre celle qui t'adore la femme la plus malheureuse de toutes.



XXIV^e. LETTRE**DU COMTE DE C***.**

TU fus toujours présente à mon esprit , malheureuse amie ; mais par ta Lettre tu l'es encore davantage. Ta peinture est si naïve & si fidele qu'il me feroit impossible de te perdre de vue. Je ne vois qu'une chose qui gâte le tableau, c'est ton maussade mari ; mais heureusement qu'il est représenté dans le lointain.

Tu desires de connoître à ton tour la vie que je mene à Paris , la voici en peu de mots : « Je fors , dès que je suis levé , sans aucun projet , & je rentre de même. Ensuite je m'habille & je ressors pour aller dîner chez un de mes amis , plus pour prendre la substance nécessaire à la vie que pour savourer des mets délicats. Après , je fais quelque-

fois une partie de jeu , où mes distractions jointes à mon malheur ordinaire , font que perdant mon argent presque tous les jours , je paie mon dîné dix fois plus qu'il ne vaut ; mais ma plus grande perte est celle de ta séparation ! De là je vais au spectacle , ou à peine je fais le titre de la piece que l'on joue : j'y rencontre de mes amis ou gens de connoissance que je vois gais & rire ; cela me désespere & m'attriste mille fois davantage. Au sortir du spectacle , je vais souper dans une autre maison , ou je joue & perds encore ; je mange peu : toujours sérieux , j'entends malgré moi des bavardages que l'on juge quelquefois faillies d'esprit ; je vois toutes sortes de femmes , les unes critiquent de l'œil , d'autres effatuées de leurs laideurs ameres , & de leurs coëffures ridicules , ne peuvent se taire , d'autres qui enflées d'un vain orgueil , ont des tons imposans , ne racontent que des

menfonges, & encore assez mal, & qui passent pour des traits d'esprits vis-à-vis certains plus crédules que bons juges. L'air de grandeur que l'on veut s'y donner est si loin de celui qui inspire le respect ou la considération, que l'on ne peut s'empêcher de le prendre pour celui de l'insolence ou de la fatuité. Si l'on joue au loto, ou à quelque autre partie de commerce, où l'on s'arrache, avec la plus ou moins scrupuleuse attention, un écu de six livres ou deux qu'on a dans sa poche, c'est à peu-près tout le mérite que l'on desire de trouver dans les personnes que la maîtresse de la maison accueille avec bonté pour remplir les couverts de son souper, & pour satisfaire son goût pour l'ostentation. Enfin, au sortir de table, après avoir été presque étouffé aux portes en rentrant au salon, par l'étiquette & la cérémonie, je finis ma partie sans avoir dit autre chose que, je vous de-

mande pardon, Madame ou Monsieur, si je n'ai pas marqué, si je vous fais trop attendre pour donner, tant je fais peu à ce que je fais. Le décompte fini, je paie & je fors comme un voleur, à la différence près, que je laisse mon argent au lieu d'en rapporter.

Te voilà aussi instruite de ma vie que moi de la tienne. Tu peux me suivre de même, bien sûre de me trouver toujours aussi constant qu'amoureux. Où est le tems ou tu avois l'art de tourner mon attente à mon profit, en augmentant mon plaisir, lors même que tu n'attendois qu'avec peine. Mais que dis je ? mon esprit s'égare. Pourquoi s'occupe-t-il d'un passé qui ne vient m'offrir qu'un abandon, excepté l'illusion de mon imagination échauffée par le souvenir de tant de beaux jours détruits par l'inférieure jalousie ? Méritons-nous un pareil sort ? Adieu.

XXVI^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

VOICI du nouveau , mon cher ami , mon mari veut que mon Curé prenne un appartement au château , pour m'entretenir des fagots de la pénitence. Comme je me promenois dans mon jardin , il a posé sur la cheminée de ma chambre *les Essais du Pere Nicole , les Oraisons de S. François de Sales , l'Imitation de Jesus Christ* , & autres Livres du même genre. O ! il sera fin s'il me rend dévote ; il peut me rendre imbécille par l'esclavage ; mais pour me faire changer de sentimens , je lui en défie. Adieu , & ménage ta santé.

Je te marquerai dans ma première Lettre ce qu'il y aura de nouveau. En attendant de nouvelles extravagances que mon sort affreux m'oblige de sup-

porter , reçois toujours les témoignages de ma tendresse. Quand pourrai-je t'en donner de réels? Mais ce moment est encore loin , & dans l'état où je suis , pourrois-je y penser si j'avois moins d'amitié?

XXV^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

Quoi ! tout de bon , ton mari ne se contente pas de s'emparer de ton corps , d'assassiner ton cœur , il veut encore diriger ton ame? Oh ! pour le coup c'est trop fort. Le Curé qu'il veut te donner pour absoudre tes péchés , les Livres saints qu'il place sur ta cheminée pour te nourrir de piété ; l'idée que je me forme du couvent qu'il veut faire de son château , me paroît si singulière & si bizarre , que , si j'en avois la force ,

j'en rirois aux éclats. Il n'y manque plus que d'y faire venir des Freres fouetteurs : ah ! s'il s'avisait de les joindre aux sermons de ton Curé , pour le coup c'est moi qui serois le sien : tu pourrois t'en rapporter à moi pour lui faire sentir la force de mon bras ; je me vengerois bien de ses noirceurs ; il la sentiroit tant & tant , qu'il seroit forcé de demander grace , d'abjurer ses cruautés , de se rendre enfin justice , ou bien d'éprouver toute ma vengeance.

Tout ce qui caractérise notre union est d'un genre que le commun des hommes qui craignent l'enfer n'approuvera pas , & ton mari ne nous fait-il pas assez sentir l'effet de sa jalousie , sans éprouver d'autres menaces ? Pouvons-nous prêcher une autre morale que celle qui nous est naturelle ? Laissons les dogmes de l'Eglise , & n'ayons pas la coupable envie de l'attaquer. Si tu ne desirois que moi pour préférer , ma logique te

seroit bientôt soumise ; mais ton langage n'appartient qu'à ceux qui éprouvent notre même sort. Au reste , que chacun pense à sa guise , adorons la Divinité , & espérons que sa bonté daignera pardonner nos égaremens en faveur de la sincérité de nos sentimens , dont la source pure a toujours eu pour objet l'espoir d'accomplir sa volonté & nos vœux : ce témoignage est aussi sacré dans le fond de nos cœurs qu'il est vrai que j'ai senti , je sens & je sentirai toujours , que la plus légère de tes faveurs fera ma félicité ; & que m'importe après cela la maniere de penser des autres ?

Je crois que si ton mari continue ses extravagances , il finira par devenir fol à enfermer. En seroit-il plus malheureux ? Je crois que non : s'il est fol furieux on le mettra dans une cage comme un perroquet , on ira le voir par curiosité , & sa rage assouvie dans les liens les plus forts , deviendra pour lui une

source de bonheur , en le mettant à l'abri des peines que peut-être l'atrocité de ses projets auroit pu lui causer. Si au contraire il est fol triste & stupide , on le veillera de même , & il mourra sans se douter qu'il a vécu ; enfin si sa folie tendoit à la gaieté , & n'étoit démontrée que par des raisonnemens déconfus , des idées ou des applications bouffonnes ; loin de le traiter avec rigueur , on le verroit avec plaisir , & tous les titres qu'il se donneroit de Pere éternel , d'Adonis , de femme grosse , de poëte , de général d'armée , ou de poupon en maillot , en écartant de son esprit des comparaisons plus sinistres , le rendroit moins insupportable aux autres & à lui-même , & le conduiroit insensiblement au terme ou son titre de son vivant sera changé en celui de mort fol... Mais crois-moi , il n'est pas encore à ce période de folie pour le craindre ; il n'est pas si fol que tu le penses ; c'est un

vieux routtier qui en fait long ; méfie-toi toujours de lui : tout ce qu'il fait n'est pas ce qu'il voudroit faire, & tout ce qu'il dit n'est pas ce qu'il pense. Je vois plus loin que toi, moi qui ne le vois ni l'entends. Ce n'est pas la forme qu'il faut juger en lui, c'est le fond de son ame qui est foncièrement très-méchant. Barricade-toi bien dans ton appartement pendant la nuit ; accoutume-le peu à peu à lui persuader que tu aimes à être seule ; que ton aspect ne pouvant lui être agréable, puisqu'il empoisonne tes jours par sa tyrannie, dans le plus dur esclavage, éloignée de tous les humains, tu ne desires pour toute consolation dans tes malheurs, que de n'être qu'à toi. Ce sera peut-être le seul moyen de te délivrer de sa présence avant & après tes repas. Quant au système de la nouvelle religion, dis-lui que tu n'as pas besoin de ton Curé pour former une société spirituelle, ni

de tous les livres de morale & de piété; que tu t'en tiens à tes principes; qu'il feroit bien mieux de les garder pour lui, à la veille de succomber sous le faix des ans, & de porter les peines dues à son injustice.

XXVI^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

A PEINE ai-je fait partir ma Lettre; que mes esprits bourrelés par la crainte des châtimens qui nous menacent, il m'est venu tout-à-coup une idée que je ne te donne pas pour divine; mais qui tient à nos goûts & à nos penchans. Je lui trouve cependant quelque chose de céleste; peut-être est-ce l'effet de ma folie; car j'en tiens un peu, quoique je blâme les autres; mais ne t'en effraie pas: d'ailleurs tu sais qu'elle est dans ton cœur.

Tu vas te promener souvent seule, m'as-tu dit, dans ton jardin; je connois une petite porte qui y communique du dehors, & qui ne ferme en-dedans que par un simple crochet de fer; elle est dans l'angle du mur du parc, derrière la glacière. J'ai déjà été une fois dans ma vie, travesti en jardinier; ne pourrois-je pas l'être encore une fois en paysan? Les grands chemins sont à tout le monde; j'irai d'un lieu à un autre, je parviendrai à la petite porte du jardin. J'arriverai là comme l'Amour quêteur; mais sous un autre déguisement que le sien: celui tel qu'on le représente au spectacle, seroit trop remarquable. Comme tu auras levé d'avance le crochet de la porte, je la pousserai doucement, & je ne conserverai d'ouverture qu'autant qu'il en faudra pour me glisser comme un rat, & me cacher derrière la glacière; de là, mon œil aiguë, je te verrai venir de loin. Après

avoir fait quelques tours au hasard dans le jardin , tu t'approcheras de la protectrice glaciere , qui , par sa grande masse , nous mettra à l'abri de tout. Aussi-tôt mon cœur t'appellant , le tien lui répondra ; je te tends mes bras , & tu m'offres les tiens aussi , & nos cœurs se ferrant ne seront plus qu'un même corps ; mais emporté par l'excès des passions , nous succomberons à la force du plaisir : alors quelques mots entrecoupés que ta bouche de rose peut à peine prononcer , annoncent l'approche du plus le moment arrive , l'amour qui toujours guette , nous avertit bientôt que c'est assez. Encore , disons-nous : non , dit ce dieu charmant , finissez , ou je vous abandonne à tous les dangers de la fureur jalouse. Comment alors ne lui pas céder quand il ordonne ? A peine avons-nous fini , que je te couvre de mille baisers encore ; je te jure une constance éternelle ; & pas-

fant ta main sur mon sein, mon corps est déjà hors de la petite porte ; un dernier transport coupe le fil, hélas ! du bonheur qui fuit & nous sépare. Tu remets promptement le crochet, & tandis que je suis déjà loin, rempli du plus tendre souvenir, tu rentres au château pour porter dans ton boudoir le reste de la plus douce émotion. Voilà mon projet, c'est à toi de voir si tu le trouves bon, ou s'il a besoin d'être rédigé. Je te l'envoie tel que mon cœur l'a formé ; il t'en coûtera peut être un peu d'alarme pour l'entreprendre ; mais l'amour saura t'en dédommager. J'ai décrit ce que je désire, c'est à toi actuellement à faire le reste. Rien n'est impossible à l'amour.



XXVII^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

RIEN n'est plus charmant que mon
amant, & rien n'est plus aimable. Ton
projet m'électrise d'avance de plaisir ;
je le dévore, je ne vois ni crainte ni de-
voir ; je ne vois plus que toi. Quoi !
seroit-il possible ? quoi ! je reverrai
l'objet que j'adore ! je le ferrerai en-
core dans mes bras malgré toutes les
cruautés du sort, & malgré toute la
nature entière. O ! cher ami, ton idée
est sublime, elle m'embrase, elle me
ravit, elle me fait enfin oublier l'hor-
reur du passé. Je suis jalouse de ton
projet d'amour : pourquoi ne l'ai-je
pas formé ? Que je suis bête, & que le
chagrin affoiblit les organes de l'ima-
gination ! Mais pardonne, tu connois
mes douleurs : oui, pardonne ton

amante. Peut-elle les oublier , leur souvenir les aigrit encore ; mais l'espoir est ma seule consolation.

Les amans voient tout en beau , comme les jaloux tout en noir ; n'est-ce pas trop nous exposer ? Les réflexions sont presque toujours tristes ou affligeantes : c'est un sort attaché à l'humanité , qu'il faille toujours commencer par craindre , avant d'être assuré du plus petit bonheur. Je suis bien persuadée que mon mari ne quittera pas son appartement , le froid l'attache à son feu ; mais ses espions , qui peut-être me suivent par-tout où je vais sans m'en appercevoir , seroient-ils assez fins pour nous deviner ? Non , l'asyle du plus beau des momens que tu promets à mon cœur n'est pas fait pour leurs regards profanes ; il faudroit qu'ils fussent bien téméraires pour y venir veiller mes actions. Ne puis-je pas avoir d'autres besoins que ceux de l'amour ? Dans

cette supposition , le respect & la décence doivent écarter tous les témoins indiscrets & trop curieux. Ainsi , cher ami , ton idée est divine , & personne ne nous verra. Pense-tu cependant que la saison est bien rigoureuse ? N'expose-tu pas ta santé en courant les champs ? A la vérité le ciel est pur & serein jusqu'à présent ; le soleil a autant de force qu'il peut en avoir dans les plus beaux jours de Janvier où nous sommes ; je me flatte qu'il en prendra de nouvelles pour nous , qu'il arrêtera même son cours sur nos têtes , s'il est nécessaire , pour échauffer nos ames ; que ses rayons se changeront en ceux du plus beau printemps ; son ardeur ne sera pas comparable à nos feux. C'est dans le milieu de son cours qu'il faut exécuter ton projet : nous dînons chez moi , comme tu fais , vers les deux heures ; ensuite mon mari va faire sa méridienne chez lui , & mes gens dînent vers les trois

heures & demie. Je crois que ce moment pourra nous être propice. Tâche donc de dîner en quelque lieu où tu ne sois pas connu, malgré ton travestissement; prends des forces avant d'arriver à la petite porte; car je t'annonce que s'il t'en faut à proportion de ma tendresse, tu me satisferas avec peine. L'amour que j'ai pour toi seul me nourrit si bien que tu ne dois pas craindre qu'il reste en chemin. Depuis que j'ai reçu ta Lettre je suis folle aussi, & malgré ma foiblesse, ma femme-de-chambre trouve que mes couleurs me sont revenues; que j'ai un air de beauté qui annonce un changement en moi fort extraordinaire; je me garde bien de lui dire mon secret. Mon bourru même m'ayant entendu chanter sur ma harpe un air moins plaintif que de coutume, accourut hier pour me dire: « Quoi! » Madame, d'où vient ce changement » d'harmonie si prompt? Si les peines

» dont vous m'accusez changent de mèn-
» me , j'espère que vous serez bientôt
» faite à la solitude que vous détestiez
» tant , & à laquelle mon repos m'a
» obligé de vous condamner pour tou-
» jours ». Jettant sur lui un regard plein
de courroux , je lui répondis : « gardez ,
» Monsieur , pour vous toutes vos ob-
» servations , & apprenez que vivant
» avec un fol , l'on peut aisément de-
» venir folle. Oui , Monsieur , l'on est
» trop heureux , forcé de vivre avec
» des ours , de pouvoir quelquefois ne
» pas les imiter » , & soudain je lui
tournai le dos. Il se retira aussi-tôt ,
non comme l'on dit vulgairement , la
queue entre les jambes , car le vieux
marabou n'a plus que de la méchance-
té ; mais comme un homme furieux.
Laissons-le donc , par sa rage , mourir
à petit feu , & revenons encore un mo-
ment à ma glacière ; car depuis que tu
m'en as parlé , il me vient une plaisante

idée que voici : la chaleur de nos plaisirs pourroit bien faire fondre la glace dont elle est remplie , & l'été , que feront ceux qui ne peuvent s'en passer ? En tout cas , tant pis pour eux ; notre amour conservera toujours un juste milieu , qui , nous préservera du très-grand froid & du très-grand chaud. C'est aujourd'hui Lundi , tu recevras ma Lettre demain matin ; tu auras donc tout le reste de ce jour & Mercredi pour te disposer. Dût-il grêler , je t'attends Jeudi ; mes mesures seront bien prises , & si ce beau jour nous échappe par ta faute , quels reproches n'auras-tu pas à te faire ? Ne m'accuse pas de dureté d'avance ; mon espoir est si doux , mon attente si impatiente , & mon amour si pressé , que je ne saurois m'imaginer qu'il puisse nous survenir aucun obstacle. Au reste , pourquoi as-tu rallumé mes feux à moitié éteints dans ma triste position ? S'il y avoit de ta faute , ce

que je n'ose prévoir, mes reproches pour toi seront de supporter tes torts sans me plaindre; mais, non, tu n'en auras pas, & tout me le promet. Ah! viens, cher amant, viens, viens vite rassurer mon cœur, & recevoir mille plaisirs, au lieu de reproches: si tu y manquois, eh! que nous serviroient mes griefs & tes excuses?

XXVII^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

QUE de bonheur à la fois! un mari méritant à tous égards porter tranquillement le titre qui l'honore; le plus tendre amour satisfait par des plaisirs variés, mille jouissances incompares; deux amans rapprochés malgré les rigueurs de la saison & les plus grands dangers. Plus les périls sont près de nous, & plus il est glorieux de vaincre.

Oui , l'amour a remporté hier la plus belle des victoires ; il a tout bravé pour notre bonheur. Le froid , la jalousie , la mort même , rien ne l'a arrêté , tout en un mot a cédé au prix du plus beau projet. Dans ma Lettre je te disois :
« Va , ne crains rien , chere amante ,
» l'amour veillera sur nous , il nous
» couvrira de ses aîles , son arc toujours
» rendu , prêt à lancer ses traits meur-
» triers sur l'ennemi , qui oseroit venir
» nous troubler. Réunissons-nous au
» plutôt où ce bonheur nous attend ;
» profitons de la circonstance , & don-
» nons à nos sens le plus libre essor.
» Conviens à présent que j'avois bien
» raison de porter dans ton ame tant
» de sécurité , & d'en bannir l'effroi ,
» puisque notre bonheur a été parfait ,
» & que son souvenir rallume toujours
mes feux ». Mais , fatales rigueurs de la vie ! pourquoi faut-il que les peines suivent de si près la plus vive alé-

gresse ? Notre sort égaloit celui des dieux , lorsque la glaciere nous servoit de trône ; mais quelle chute avons-nous fait ? En nous quittant , ce trône si éclatant , créé par le plaisir , est devenu par nos regrets un trône de douleur. Chaque pas sembloit m'éloigner de mille lieues d'une époque si chere à mon cœur ; mes jambes que rien ne pouvoit arrêter pour te joindre , succomboient à ma foiblesse.. L'aspect de la Capitale , où réside souvent le crime , la fausseté , l'orgueil , l'imposture & l'atrocité , offroient à mes regards une forteresse imposante , composée d'asyles multipliés , dont le plus grand nombre renferme des malheureux écrasés par l'opulence , souvent aux dépens de l'honneur & de la probité.

A peine arrivé dans cette Ville , qui n'a de charmes pour moi que celui de s'y avoir connu , je me livrai à mes tristes réflexions , & mon hôtel devint pour moi

moi le plus noir des cachots. La vie devient insupportable , ennuyeuse & monotone , lorsque l'on est éloigné de ce que l'on aime. Mais je crains que tes sens, rentrés en eux-mêmes, ne te fassent éprouver le même sort qu'à moi , quoique nous ayons évité les funestes effets d'une entreprise si téméraire. Cela doit un peu nous consoler. Ce n'est qu'après l'orage qu'on réfléchit sur les dangers qu'on a courus pendant la tempête : ces réflexions nous font craindre l'avenir , & nous empêcheront sans doute d'user des mêmes stratagèmes. La tranquillité de ton mari & ton ottomane chérie , serviront à rassoir tes sens , tandis que je n'aurai pour me consoler de ton absence que l'espoir de mener une vie plus languissante. Mais nos jouissances , me diras-tu , nos plaisirs & nos transports , les comptes-tu pour rien , quoiqu'il soient passés ? Oui , sans doute , je les compte pour beaucoup ; mais tout cela

vaut-il un instant de réalité, & peut-il effacer les plus vifs regrets? Non, si tu veux que tant de tendres souvenirs me consolent, écris-moi au plutôt, & peins-moi ta situation.

XXVIII^e, LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

Tout s'est bien passé, excepté le moment de notre séparation, qui me déchire encore le cœur. Personne n'a pu même soupçonner en rien nos démarches. En te quittant, j'ai rencontré mon mari qui n'ayant pas fait une méridienne aussi longue qu'à l'ordinaire, alloit se promener vers l'avenue qui est sur la gauche de la glacière. Il m'a demandé d'où je venois : je lui ai répondu que peu curieuse moi-même, je me croyois dispensée de répondre à la curiosité des autres; que d'ailleurs il y

avoit apparence que je ne venois pas de bien loin , quoique j'eusse grande envie d'y être , puisque j'étois dans mon jardin. D'après ce doux compliment de ma part , nous avons été chacun de notre côté , & j'ai été comme tu as très-bien deviné , me reposer sur ma confidente ottomane. Tu as raison de dire qu'elle m'est chere ; c'est là que je t'adresse tous mes vœux , & où je me rappelle tous nos plaisirs passés , où je cherche à les rapprocher de la vérité , où je compose dans mon esprit mes Lettres , où enfin que je vis & meurs d'amour pour toi. Mon boudoir est si agréable , que tout ce que j'y fais peut être regardé comme les vrais témoignages de mon zele pour l'amour. Cela est il étonnant ? toutes mes pensées ne viennent & ne sont écloses que par le souvenir de ton image qui ne me quitte jamais , qui quelquefois me rend heureuse , & me fait aussi verser bien des

larmes. Pourquoi le bonheur vient-il si lentement , & pourquoi est-il si court ? Pourquoi le plaisir d'amour ne dure-t-il qu'un moment , & que le chagrin qu'il cause dure-t-il toujours ? Cela n'est donc que trop vrai , puisque les bergers & les bergeres s'en plaignent sans cesse. Ce que l'on représente sur nos théâtres n'est qu'une imitation de nos sentimens ; nous pourrions former toi & moi un poëme bien plus réel que ce qui n'est que le fruit de l'imagination d'un Auteur sensible. Ah ! que ne pouvons-nous vivre ensemble sous le chaume rustique, où l'on trouveroit plus aisément la vertu & la fidélité que sous les lambris dorés des villes ? Là , loin de la pompe & des plaisirs bruyans , nous goûterions les charmes d'une vie douce & tranquille ; là , le seul plaisir de nous aimer nous tiendroit lieu d'un faste plein d'orgueil dont on est bientôt rassasié : là encore , nous n'aurions plus rien à re-

douter , & nous ne vivrions que pour nous. La nature seroit seule témoin de nôtre tendresse , & rien ne la troubleroit. Une simple cabane , les prés & les bois seroient nos asyles ; nous y dresserions le temple du Dieu que nous adorons , & loin des jaloux & de tous les envieux des villes & des châteaux , nous jouirions d'un sort bien plus doux que celui auquel la rigueur d'un mari tyran & jaloux nous condamne. Mais si tu m'aimes toujours , au défaut d'une vie si douce , toujours je souffrirai avec patience ; j'aurai l'espoir de voir finir nos peines , & ton amante , conforme à tes volontés , en fera son bonheur. Voilà où se bornent tous mes vœux , & ce qui soutient mon courage. Si tu étois assez ingrat pour m'abandonner , que deviendrait il ? Mais , que dis-je ! puis-je le soupçonner ? Pardonne mon injustice , excuse cette crainte inséparable de mon amour ; l'idée seule me fait frémir.

XXVIII^e. LETTRE*DU COMTE DE C***.*

TA Lettre m'a rassuré entièrement : c'est un grand plaisir sans doute que de parvenir à tromper la vigilance d'un mari jaloux , & d'un caractère peu digne d'être aimé. C'est un plus grand plaisir encore d'avoir goûté sans trouble les douceurs d'un trop juste larcin ordonné par l'amour. Mais l'incertitude toujours accablante au retour , & la crainte inséparable d'un bonheur que l'on cherche est un cruel tourment ; je ne cesse de l'éprouver depuis notre séparation ; quelles inquiétudes ne viennent pas troubler mon repos ? Aurions-nous été , me disois je , espionnés ? trahis ? Son mari l'a-il sacrifiée à sa rage ? Avant d'expirer sous les coups de ce monstre en fureur , que n'ai-je pu la défendre ,

ou plonger un poignard dans le cœur de son mari cruel ! Les Dieux trop justes m'eussent sans doute pardonné un si sanglant outrage en faveur des jours d'une amante fidelle qui n'est coupable que par trop de foiblesse & de sentiment : & pourquoi ne pas détruire ce fatal préjugé, qui déshonore une femme trop sensible ? Falloit-il établir une loi si barbare, & toute à l'avantage des hommes ? Mais revenons à mon inquiétude sur ton sort. Comment pourrois-je te peindre ma joie en recevant ta Lettre ? combien je l'ai baignée de larmes ? Ah ! me disois-je encore : combien tout ce que je sens est peu de chose en comparaison des preuves que je réserve à l'amour !

Sans ta Lettre qui m'a rassuré, je n'eusse jamais accepté l'invitation d'un grand souper suivi d'un superbe bal que donne demain Madame la Maréchale de Je me fais une fête d'avance

de t'en faire le détail, de te parler des plaisirs des autres, & non des miens; car puis-je en avoir où tu n'es pas? Je te manderai s'il a été très-brillant, & s'il y avoit beaucoup de danses de notre connoissance. Si je danse, ne t'en offense pas, c'est que je n'aurai pu faire autrement; crois que tout me coûte à faire aujourd'hui, excepté ce que je fais pour toi.

XXIX^e. LETTRE
DE LA MARQUISE DE V***.

TANDIS que je vis dans le trouble, obsédée par l'ennui, & dévorée par les souffrances d'un cœur tout à toi, tu jouis des plaisirs & tu fais bien: je ne te blâme point d'avoir accepté la partie de bal que l'on t'a proposée; je suis seulement jalouse de ne pas m'y trouver. Je ne pense pas aux risques que j'ai

pu y courir : j'ai assez de mes peines , sans en chercher de nouvelles. L'amour peut-il exister sans inquiétude ? Si j'étois à ta place , & que tu fusses à la mienne , quoique assurée de mon cœur , ne ferois-tu pas un peu jaloux des hommages qu'on pourroit me rendre , sans cependant me les attirer ? Je t'ai vu prendre del'ombrage pour bien moins. Au reste , j'espere pour toi que ton bal aura été charmant ; qu'il aura été composé de femmes aimables dont tu auras admiré les graces , & joui de leurs talens ; tu n'auras pas moins brillé dans la danse , & les éloges que tu en auras reçus seront autant de témoignages flatteurs pour mon choix. Malgré cette satisfaction intérieure , ne t'en fais pas trop accroire ; car quelquefois trop de sécurité nuit au bonheur , & tu fais que je fais consister le mien à te posséder entièrement. Voilà le seul plaisir que je goûte dans ma solitude : tes

Lettres sont mes bals, mes fêtes, & tout ce qu'il m'est permis de désirer. Tu serois bien ingrat, si tu mettois de la négligence à m'en instruire. Alors, cher amant, je m'imaginerois que tes plaisirs à Paris te font oublier le seul bonheur qui me reste. Je finis; car cette idée seule m'afflige déjà.

XXIX^e. LETTRE*DU COMTE DE C***.*

J'AI promis de te donner des nouvelles du bal de la Maréchale de . . . : il a été charmant. Il y avoit grand nombre de Marquises, de Comtesses, & beaucoup de femmes de la Cour. La plus âgée des danseuses avoit tout au plus vingt-quatre ans. Jamais il ne fut de bal plus agréable & mieux ordonné. Le banquet a été divisé en souper anglois, de quatre couverts par table. La mu-

si que étoit sublime, les rafraîchissemens exquis. Les décorations ornées en guirlandes de fleurs si bien imitées par leur beauté & par leur fraîcheur, qu'on les eût prises pour des fleurs naturelles; tout y rappelloit les charmes du plus beau printems. Une douce gaze diminuant la trop grande clarté des bougies, produisoit un tendre reflet qui rendoit les femmes mille fois plus belles & plus touchantes. Il y en avoit deux en-r'autres qui surpassoient par leurs attraits enchanteurs toutes les autres. Je te les fis remarquer un jour à l'Opéra; elles étoient à deux loges près de nous. L'une s'appelle la Baronne de la G & l'autre la Marquise de M Je t'avoue qu'il faut aimer bien sincèrement pour n'avoir pas quelques petits reproches à se faire en les voyant. Je sens que si je t'aimois un peu moins, la petite Marquise de M t'auroit joué un mauvais tour. L'on ne peut être plus ai-

mable , plus jolie & plus belle en même-tems , mieux faite & avoir plus de graces naturelles. Quant à la Baronne, elle est affable , mais dans un autre genre ; elle n'a pas moins tout ce qu'il faut pour fourmiller d'adorateurs. Celle-ci a son lot : mais son choix ne me paroît pas des meilleurs. C'est un petit merveilleux qui a plus de fatuité que d'esprit , & moins d'amour que de suffisance ; aussi je crois qu'elle s'en décoiffera bientôt ; ce n'est pas ce qu'il lui faut. Elle est d'une aménité qui annonce un caractère de même ; de beaux yeux noirs , la parole douce , & tout ce qu'elle prononce pénètre jusqu'au cœur : tout démontre en elle une ame sensible qui a besoin d'être aimée ; elle a tant de ces traits que si j'étois assuré de ne plus te voir , j'aurois pour elle une amitié qui ne feroit aucun tort à notre amour. Je la verrois souvent , & le tout à cause de sa parfaite ressem-

blance avec toi ; mais l'humanité est quelquefois si foible, & une femme telle que la petite Baronne a tant de pouvoir & d'attraits, que malgré le plus tendre lien, les plus forts sermens & la plus ferme constance, certain petit dieu volage se mettant de la partie, pourroit bien s'amuser à lancer des traits nouveaux qui fissent tort aux anciens ; & alors que deviendroient ma tendre amie ? Oh ! elle en mourroit de chagrin. Non, il faut fuir la Baronne.

« Oui, charmante Baronne, & vous,
 » trop aimable Marquise de M
 » tous vos charmes sont impuissans sur
 » mon cœur ; portez ailleurs vos re-
 » gards qui les assassinent tous ; choi-
 » sissez un autre que le mien pour sa-
 » tisfaire vos tendres penchans, & pour
 » l'honorer de vos faveurs ; je n'en ai
 » plus, il est tout à mon amante qui
 » gémit loin de moi. Je serois un mon-
 » tre si j'en desirois un autre que le

« rien : eh ! pourroit il jamais être aussi
« tendre & si sensible ? »

Comme j'ai résolu de ne rien te cacher, tu sauras aussi que je suis invité encore à un autre bal pour Dimanche prochain, où ces deux femmes dangereuses doivent se trouver : je ne te le dis pas pour te donner le moindre ombrage ; tu ne dois pas en avoir ; mais je dois à ma franchise bien plus qu'à des soupçons faits pour t'offenser, l'aveu de toutes mes démarches. Oh ! que ne peux-tu être par tout où je vais ? Tu verrois alors que plus les dangers sont grands, & plus mon amour pour toi l'emporte sur tout. Je te quitte à regret pour faire ma toilette ; de là je vais à un grand dîner de cérémonie qui m'ennuie déjà d'avance, chez le Duc de N Mais que m'importe le grand tourbillon où l'on ne trouve que de vaines dissipations, puisque rien ne peut s'effacer de mon cœur ?

XXX^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

AU même instant où je reçois ta Lettre, mon ami, j'en reçois une de la Marquise de S.... J'ai d'abord lu la tienne qui m'intéresse davantage. Si tu es aussi exact & aussi fidele dans le récit de ton bal, je n'aurai jamais rien à craindre pour mon bonheur. Cependant toute autre moins confiante que moi ne vivroit pas sans inquiétude d'après le portrait que tu me fais de la petite Marquise de M..... & de la charmante Baronne de la G...; l'une me paroît sans engagement, & l'autre est au point de rompre. Tout cela est bien séduisant & bien scabreux pour ta pauvre amie, qui s'estimerait heureuse de leur ressembler : car mon éloignement & tous mes attraits ne peuvent

580 LES DANGERS

que perdre par la vue des leurs ;
 & s'affoiblir par la vie monotone
 que je mene dans ma cruelle retraite.
 Je dois après cela plus espérer de ton
 amour que de ton indulgence. Sens-tu
 bien ma complaisance en approuvant
 tout ce que tu fais ? Je lis avec
 plaisir le récit des tiens ; je desire que
 tu te dissipes ; je souhaite même que tu
 oublies jusqu'à mes peines , pour vivre
 plus agréablement que moi. Je suis
 contente, en un mot, lorsque je me
 persuade que mes malheurs ne répandent
 point d'amertume sur tes jours.
 Voilà, selon moi , la vraie maniere
 d'aimer : si j'étois plus occupée de moi ,
 je serois peut-être trop exigeante &
 plus malheureuse. Mais non , la con-
 trainte ne fait qu'aigrir : vouloir réfor-
 mer la conduite de son amant , c'est
 souvent le moyen de se faire haïr soi-
 même ; il vaut beaucoup mieux vivre
 dans la confiance. Ceci n'est pas une

générosité de ma part ; car je veux garder soigneusement tout ce qui t'appartient ; & si je dis : je veux , c'est parce que je crois pouvoir toujours disposer de ton cœur & de ta personne , comme un bien qui m'est acquis par l'échange le plus parfait que l'amour a fait entre nous. C'est un bail que j'ai contracté pour la vie ; que nous avons signé par les preuves les plus tendres , & après les sermens les plus sacrés. Or , juge si je puis croire que tu puisses jamais avoir envie de le résilier ? J'ai trop bonne opinion de tes sentimens pour dire comme la célèbre Ninon ; *ah ! le bon billet qu'a la Châtre !* Ninon aimoit seulement pour satisfaire sa passion , ou augmenter le nombre de ses conquêtes ; je t'aime à la vérité un peu pour mes intérêts personnels , je ne saurois te le cacher : mais je jure bien que mon catalogue d'amour se réduit à toi seul pour ma vie , & mon plus grand malheur

seroit de te savoir infidèle. Je vois actuellement que j'ai à peu-près répondu à ta Lettre, je vais ouvrir celle de la Marquise de S. . . . notre amie.

Si je l'en crois, mon ami, tu me caches quelque chose : tes soins ne se sont pas bornés aux usages ordinaires d'un homme de bonne compagnie. Après m'avoir fait le détail de la fête, comme toi : « Ton petit Comte, m'a-
 » t-elle dit, en a tiré le plus grand
 » parti ; j'étois fâchée de le voir si fort
 » occupé de ses plaisirs ; je l'ai très-
 » scrupuleusement observé ; & quoi-
 » qu'il m'ait fait sa cour par intervalle,
 » sur-tout lorsque je lui parlois de toi,
 » toujours avec son air affable, le tour-
 » billon des plaisirs l'entraînoit aisé-
 » ment. Je lui rends cependant justice.
 » La Baronne de la G. . . . & la Mar-
 » quise de M. . . . qui sont deux pe-
 » tites femmes accomplies, & auxquel-
 » les l'on a donné deux hiboux de ma-

» ris , froids comme glace , l'ont sou-
 » vent agacé pour danser avec elles ;
 » mais j'ai vu aussi qu'il les fuyoit pour
 » ne pas trop s'engager. Il les rejoignoit
 » & les persifflait à son tour sur sa
 » cruauté à les refuser. Comme je ne
 » dansois pas , & que je n'étois venu au
 » bal que pour ma fille , j'avois toujours
 » un œil sur elle , & l'autre du côté du
 » Comte.

» Que tout ceci soit entre nous , con-
 » tinue la Marquise de S , & ne
 » vous affectez pas ; car je serois bien
 » fâchée , ma chere amie , que cette
 » tendre amitié que je vous ai vouée
 » pour la vie , vous devînt insuppor-
 » table , parce qu'elle s'occupe trop
 » peut-être des intérêts de votre cœur ».

Je ne crains rien : mon amour-propre
 fera le garant de ta constance : mais
 ne gronde pas la Marquise notre amie
 commune , de tout ce qu'elle m'a dit de
 toi. Je serois obligée de me taire à l'ave-

nir, vu qu'elle ne croit pas que je t'ai rendu compte de ses observations; nous avons besoin de la ménager. A propos! dis-moi : pourquoi m'as-tu caché que la Marquise de S. . . . fût au bal ? Tu fais combien je l'aime ; mais va , je te pardonne ce peu d'attention ; mais tu ne serois pas excusable, si tu m'avois oublié un instant au milieu de la fête, tandis que celle qui t'adore, versoit peut-être dans ce moment-là un torrent de larmes occasionnées par mille souvenirs qui augmentoient les rigueurs de son sort : car écrire, soupirer & pleurer, voilà la vie qu'elle mene ici. Hélas ! peut-on être plus malheureuse ? sans l'espoir qu'un jour



XXX^e. LETTRE*DU COMTE DE C***.*

LA Marquise de S. . . . est plus bavarde qu'exacte dans ses observations. Hé de quoi s'avise-t-elle de te rendre des comptes qui , à toute autre que toi , moins sûre de mon cœur , pourroient faire naître des doutes affligeans pour moi ? Ce n'est pas que je redoute les Argus de l'amitié ; mes actions sont pures comme ma tendresse : aucune mortelle , quelque belle & aimable qu'elle soit , ne me fera changer. Si quelquefois je feins d'oublier mes chagrins , c'est pour me rendre plus supportable dans la société. La Marquise de S. . . . pourra te dire encore de quelle maniere je me suis comporté au second bal , car elle y étoit aussi. Il n'a cédé en rien au premier ; l'ordonnance

des préparatifs, l'élégance dans l'exécution, la magnificence du local superbement éclairé, la somptuosité du souper, les plus flatteuses attentions à prévenir les desirs de tous les convives; ajoute à cela, qui n'est qu'une foible esquisse, douze valets-de-chambre richement vêtus, & autant d'officiers, pour servir les rafraîchissemens; des glaces exquisés portées par profusion à toutes les dames. L'orchestre, composé des plus habiles Musiciens, des danses nouvelles si agréables, qu'elles auroient fait danser les morts. Toutes les jeunes femmes dansantes (& presque toutes l'étoient) avoient adopté un habit de bal dont le fond étoit blanc, parsemé de paillettes d'argent & de couleur : les garnitures étoient en fleurs d'Italie qui cadroient à merveille avec tout le reste de l'ajustement : la coëffure en cheveux bouclés, plus négligemment qu'artistement arrangés, le chignon pendant jus-

qu'à la ceinture, attaché avec une rosette de rubans blancs ou couleur de rose, & les doubles boucles qui flottoient sur des gorges d'albâtre, en relevoient l'éclat encore. Juge d'après cela de l'effet que peut faire cet arrangement. Je ne puis te dissimuler que la petite Baronne de la G.... & la Marquise de M.... y ont mérité des connoisseurs le titre de reines du bal, tant elles surpassoient les autres femmes en beauté. Elles étoient les plus galamment mises; aussi ont-elles bien profité de leurs avantages. Excepté moi, elles ont fait tourner la tête à tous les cavaliers de la fête. Je t'avoue que je n'ai eu de plaisir qu'à contempler leurs charmes, & danser tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre; car je voulois ne pas avoir l'air d'en être dédaigné. Tu es sans doute de mon avis. Je ne sais si mon indifférence les animoit plus contre moi que les empressemens réitérés des autres; mais ce

que je puis t'assurer , c'est qu'elles m'auroient mis sur les dents ; & si je n'avois eu un cœur à garder Ah ! si tu doutois encore , après de pareilles preuves de mon amour , tu serois bien injuste. La Marquise de S . . . plus calme & plus attentive , t'apprendra ce que je puis oublier. Je me reproche cependant ma barbarie en cette occasion. Quoi ! ne devrois-je pas te taire des plaisirs que tu aurois embellis par ta présence , toi dont la vie est si différente , & qui l'aurois sans doute emporté sur toutes les femmes par tes charmes. Mais quel contraste ! Tu vis dans la retraite & dans la tristesse la plus affreuse : & tu m'ordonnes de te faire un détail exact de ce qui s'est passé , comment pourrois-je m'y refuser ?

Il est encore question d'autres fêtes : j'ai déjà vu nombre de listes où mon nom est tracé. Jamais je ne fus tant désiré , tant à la mode ; j'en suis surpris moi-même ,

même , quoique souvent très peu modeste de mon naturel ; car , dans le fond , il faut savoir se rendre justice , même lorsqu'on a tort ; ma gaieté ne doit pas me faire rechercher. Puis-je l'être où tu n'es pas ? C'est à toi vraisemblablement que je dois tant de bonnes fortunes : aussi compte que je les soutiendrai puisque je ne les dois qu'à tes charmes ; que je ne m'en glorifierai que pour donner plus de prix à ma tendresse. Adieu. C'est assez te parler des plaisirs de la Capitale. Quand viendra donc le tems que , les oubliant aisément pour les nôtres , nous nous y livrerons à notre tour. Sais-tu qu'il y a long-tems que nous n'en avons pris , même à la glace ? & malgré les rigueurs de l'hiver , je me sens en état de tout braver pour te donner de nouvelles marques de ma tendresse. Il fait très-froid , il est vrai ; mais n'importe : notre charmante glaciere !... mais cette tendre cabane !...

Tout est couvert de neige , me diras-tu ? Sans doute ; mais mon amour ? . . . qui viendra à son secours ? Et que m'importe , sans toi , tous ces asyles brillans ? le chaume de la glacière , & celui qui couvre ta cabane , sont des ornemens bien plus précieux à mon cœur. Je te quitte pour me coucher : il est tard. Reçois au moins en idée tous les hommages de mon cœur.

XXXI^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

Vous me trompez , Monsieur , j'en suis plus que certaine : vos Lettres m'ont trop long-tems abusée , il n'est plus tems de feindre ; votre conduite m'est entièrement connue : infidèle à vos sermens , vous y joignez l'imposture : vous poussez l'insensibilité jusqu'à mépriser les chagrins que je n'é-

prouve que pour vous avoir trop aimé. Vous critiquez avec raison les services que m'a rendus ma véritable amie la Marquise de S..., qui sont les fruits de sa sincère amitié. O dieu ! quelles actions de grâces ne dois-je pas vous rendre ! La fourberie ne peut rester inconnue plus long-tems. Il est vrai, Monsieur, que je vous avois prié de me faire part de l'emploi de votre tems ; mais je ne vous avois pas prié de me percer le cœur, ou d'abuser de ma confiance. Je ne vous croyois pas capable d'humilier mon ame dévorée de douleurs & de regrets, par le nouveau lien que vous avez formé depuis mon absence ; lien qui, en brisant le nôtre, vous donne un titre odieux que vous méritez, après toutes les peines que je souffre pour vous. Ma bonté vous les cachoit en partie pour ménager votre sensibilité, il falloit encore que vous en

comblassiez la mesure par un changement si prompt qui me fait rougir de mes propres sentimens, en découvrant votre perfidie. Hélas ! que t'ai-je donc fait , barbare , pour me traiter ainsi ? Tu ne m'aimois jadis que pour toi , & ce n'étoit donc que pour dissiper l'ennui de ton cœur abandonné que tu m'as choisie pour m'immoler à tes caprices ? Aujourd'hui une nouvelle passion t'enflamme , & tu lui prépares le même sort. Comment, perfide, ton cœur dénaturé a-t-il pu m'exprimer de si tendres desirs pour sacrifier à une autre le plus précieux gage de ton amour ? Infortunée que je suis ! est il un sort plus affreux que le mien ? D'un côté , je vois un mari tyran ; de l'autre , un amant ingrat qui me trahit , tandis que par trop de sensibilité je mettois toute ma consolation à penser qu'il méritoit ma confiance. O fatale

éternité ! pourquoi la Parque que
 j'implore avec tant d'instance n'a-
 t-elle pas porté sur moi ses coups
 tant redoutés, le premier jour que je
 te connus ? Ce jour, qui fut la source
 de tous mes maux ; ce jour que je ché-
 rissois tant avant de connoître ta fausse
 tendresse ; ce jour enfin, époque fatale
 de mes premiers malheurs. Elle m'eût
 évité alors d'être trompée, & toi la honte
 du parjure. Ne vous flattez pas que la
 jalousie soit le motif de cette Lettre,
 c'est un sentiment plus noble qui la
 dicte, c'est celui de l'honneur offensé
 & du devoir. Soyez donc plus heureux,
 si les Dieux sont assez inhumains pour
 vous faire espérer de l'être plus qu'avec
 moi, & puisque vous n'avez pas eu,
 comme moi, ni la force ni le courage
 de porter vos chaînes trop pesantes sans
 doute pour votre constance, & d'endu-
 rer patiemment les rigueurs de l'ab-
 sence & des contrariétés. Oui, j'y con-

sens, aux dépens de mon bonheur ; mais quel que soit le prix que vous arrachez à votre nouvelle conquête, prête à subir le même sort, réservez-moi au moins la juste consolation de n'être jamais comparée avec aucune des femmes que vous pouvez séduire par de fausses protestations. Jouissez-en paix de vos nouveaux triomphes ; ne craignez pas que jamais ma douleur ni les reproches viennent les troubler. Ma triste retraite fera seule dépositaire de mes plaintes & de mes regrets : heureuse si les chagrins les plus vifs, en terminant ma carrière, peuvent effacer jusqu'à la moindre trace du souvenir de mes malheurs, & vous épargner, par ce moyen, tous les reproches que vous méritez de la part des âmes sensibles & sincères comme la mienne ! Amour ! cruel amour ! pourquoi t'ai-je connu ? Ne m'as-tu fait sentir les effets d'un cœur le plus tendre, que pour le voir déchirer par la douleur

de les remords ? ne m'as-tu enfin donné un amant que pour si-tôt me le reprendre ?

XX XI^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

Qui peut avoir dicté la Lettre que je reçois de vous ? ce n'est sûrement ni votre esprit ni votre cœur ; c'est quelque monstre qui veut parvenir à m'en chasser, pour servir plutôt sa gloire que mon amour. Vous êtes subjuguée, je le vois bien, puisque mes sermens n'ont plus de prix à vos yeux. Si vous m'accusez injustement d'inconstance, accusez-vous avec plus de justice, à votre tour, des révolutions que ma santé éprouve par vos rigueurs ; vous ferez bientôt satisfaction. Tous les plaisirs que vous me

supposez, & tous les bonheurs qui n'ont jamais existé pour moi, ne m'arracheront jamais aux maux qui m'accablent; l'impression est trop forte pour ne pas y succomber. Vous êtes la maîtresse de recevoir qui bon vous semble, puisque je ne mérite pas même votre estime; n'ayant plus d'espoir, je n'ai plus de bonheur à attendre. Vos reproches injurieux ne peuvent être qu'un prétexte plausible pour me préparer à me voir remplacé dans votre cœur. Vous réussirez aisément à satisfaire vos desirs; le changement vous plaît, puisque vous supposez injustement un mensonge pour m'éloigner de vous. Je m'y attends, & mon cœur portera seul tout le poids du malheur que vous craignez vous-même.

Je quitte à l'instant la perfide Marquise de S.... votre amie, & qui n'est plus la mienne. Elle m'a tout nié; je m'y attendois. Le mensonge perd.

toujours de sa force, lorsque l'objet
 pour lequel on l'a inventé en demande
 raison ; sa foiblesse apparente est une
 preuve de plus , pour se méfier des
 suites de sa noirceur. Je ne veux chan-
 ger de vie que pour la perdre , s'il faut
 que je renonce à l'amour que vous
 aviez jadis pour moi. Pour vous, sans
 doute , vous ne changerez la vôtre que
 pour jouir d'un sort plus heureux, &
 alors, plus d'entretiens , plus d'es-
 poirs, plus de ce bonheur qui ren-
 doit nos ames plus patientes ; plus en-
 fin de tout ce qu'il m'est impossible de
 ne pas regretter encore, malgré la plus
 barbare de toutes vos injustices.



XXXII^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

Vous mériteriez, par votre conduite, que tout ce que vous imaginez faussement fût vrai ; que je fisse de nouvelles connoissances ; que je cherchasse à plaire ; qu'en un mot je remplisse bien vis-à-vis de vous le même rôle que vous jouez à mon égard. Si jamais cela m'arrive , il faudra sans doute que vous m'y ayiez forcée. Il me sera aussi facile de rassembler chez moi les personnes faites pour faire oublier les absens , comme à vous de trouver des femmes agréables qui m'ont effacée de votre cœur. Jusqu'à présent , j'ai tout refusé pour vous ; mais si la chose est telle que la Marquise de S me l'a fait entendre ; je tâcherai de dissiper mes peines , en formant avec mes voisins une société

douce & aimable. Je suis sûre qu'au moindre mot, l'on se rendra chez moi. Mais je jure bien que s'il s'en trouve quelqu'un qui acquiert quelques droits sur mon esprit, il n'en aura jamais sur mon cœur ; la leçon est trop forte.

Rarement un amant convient de ses torts, lorsqu'il blesse un cœur fidèle & tendre, & qu'on doit rougir d'avoir offensé. Malgré les vôtres, ma sensibilité cede encore à l'état de votre santé. Ni elle ni mon cœur ne peuvent si promptement cesser de l'être, après les sentimens si doux que je ne connus jamais que pour vous. Si votre position est telle que vous me la dépeignez, ce n'est que vous seul qu'il faut en accuser. Plus malheureuse encore dans la mienne, quelle différence dans nos regrets ! Victime de mon cœur, & plus attachée à mon amour qu'à une vie plus calme & plus heureuse, je souffrais patiemment les rigueurs de mon sort,

tandis que vous cherchiez de nouveaux plaisirs. Hélas ! si quelque chose m'a soutenue jusqu'au moment fatal qui m'annonça ma disgrâce , c'étoit de penser que vous partagiez les chagrins de mon absence , & que par-là je vous étois toujours chère. En détruisant par la légèreté de votre cœur l'ouvrage du plus tendre amour , vous m'avez rendue doublement votre dupe , & cette marque d'ingratitude ne suffit-elle pas pour détruire les plus vifs desirs ?

Je vous engage à bien vous ménager , à ne point trop vous livrer à votre nouvelle passion. La nouveauté a toujours des charmes , & la facilité avec laquelle vous l'avez saisie , me donne lieu de croire que l'objet qui a su vous plaire aux dépens de mon repos , doit en avoir beaucoup trop pour moi. Vous voyez que vous ne m'êtes pas tout-à-fait indifférent , puisque votre santé m'intéresse encore. Mais quoi ! il me sied bien de

D'UN AMOUR FELICITE. 301

Donner des conseils ! Comment ai-je pu jusqu'à ce moment conserver une ombre de raison ? Vous le savez, grands dieux, s'il est un cœur qui en ait plus besoin que le mien... Ingrat !... si vous m'avez privée du vôtre pour jamais, rendez par l'amitié ce qu'il ne vous est plus possible de faire par l'amour ; ne me privez pas au moins de vos nouvelles, écrivez-moi sans feinte, & je vous répondrai sans détour. Hélas ! comment puis-je vous faire encore cette prière, après Ne dois-je pas m'attendre à un refus de votre part ; ne dois-je pas m'attendre peut-être à des plaisanteries sur mon trop de foiblesse. Ah ! qu'une femme est à plaindre lorsqu'elle ne peut oublier aussi vite que le fait son amant ! & que les dieux sont cruels de lui avoir donné une ame qui ne fut jamais sensible que pour lui. Fatal présent !
O destin trop barbare ! épuise tout

224 00511 2252 005107 22502 2251 22515

tes traits sur moi, j'y consens, pourvu
que tu m'ôtes la force d'y résister !...

(*Le Comte n'a point fait de réponse*).

XXXIII^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

Vous voulez donc me forcer à chercher des consolations dans le sein de l'amitié ; vous me refusez celles de l'amour !... je vous avois prié de m'écrire, & vous n'en faites rien. Cruel ! votre barbarie n'est donc pas encore à son comble ! Vous ne vous contentez pas du crime de l'inconstance ; vous voulez encore finir par me méconnoître. Le trait est odieux !... Se peut-il qu'après tout ce que je croyois avoir rencontré en vous, vous me forciez à croire que vous me trompiez aussi. Un cœur volage peut n'être pas

le maître de repousser les impressions qu'il reçoit à l'aspect d'un objet trop aimable; mais lorsque ce cœur est au moins honnête, devrait-il s'écarter des procédés dûs à celle qui en supporte tout le désagrément sans l'avoir mérité? Quel reproche avez-vous à me faire, si ce n'est celui de m'être livrée trop facilement? Ne vous ai-je pas donné toutes les preuves de ma tendresse? n'ai-je pas sacrifié jusqu'à ma liberté pour un cœur que j'adorais & que j'ad.... enco....; mais qu'allois-je dire? Le mot d'encore, & ma plume fidelle, ainsi que moi, alloit le tracer sur ce papier, lorsqu'il n'est plus tems. O foiblesse humaine! ô doux espoir perdu!... Juste ciel! faut-il que je verse encore des larmes pour un ingrat! faut-il que mon cœur, au lieu de s'endurcir par son affreuse inconstance, s'ouvre encore à la tendresse après le perfide affront qu'il re-

goit ? Cruel destin ! que t'ai-je donc fait ?

(*Point encore de réponse de la part du Comte*).

XXXIV^e. LETTRE

DE LA MARQUISE DE V***.

VOILA deux Lettres, ingrat , que je vous écris, sans daigner y répondre : votre conduite à mon égard est impardonnable. La Marquise de S . . . , dont l'amitié pour moi trop zélée pour mon bonheur , fait aujourd'hui mon tourment , m'écrit qu'elle vous a rencontré ; que vous portez sur le visage l'empreinte d'une douleur profonde ; que votre pâleur l'a effrayée pour vos jours , & que malgré votre foiblesse , vous l'aviez traitée très-durement : elle m'ajoute que d'après mes Lettres , qui renfer-

ment des projets nouveaux de société, vous prenez le parti de vivre pour m'oublier ; que vous ne pouvez en supporter l'idée ; que, plus sincère que moi, vous avouez que la jalousie s'est emparée de vous au point de tout entreprendre, si la raison ne vous seconde. Ne ménageant ni délicatesse ni mes devoirs, vous lui aviez non-seulement confié l'objet de votre amour passé, mais que vous lui avez révélé ce que vous auriez dû taire par égard pour mon mari & ma réputation. J'aime encore à vous pardonner ; je regarde vos aveux indiscrets comme un délire, & mon cœur en colere me force malgré moi à vous plaindre. Voici ma dernière Lettre : quoiqu'il doive m'en coûter, je saurai résister au plus doux des penchans. Vous avez dit à la Marquise de S que ma nouvelle conduite ne peut s'accorder avec votre façon de penser ; que j'ai fait votre

.

malheur en troublant votre repos; & que le seul qui vous reste est de cesser de vivre. Elle s'est apperçue, par cet effrayant discours, que votre esprit étoit changé, vos regards farouches, & que votre maladie est si dangereuse qu'elle tremble lorsqu'elle en prévoit les suites. Je suis encore assez bonne pour mettre le calme dans votre cœur, & j'espère que si vos sentimens répondent aux miens, rien au monde ne pourra les effacer. J'exige de vous un témoignage certain du souvenir des vôtres, si votre situation est aussi touchante que mon amie me l'a dépeinte. C'est le seul moyen de me convaincre que vous n'êtes pas tout-à-fait coupable, & l'espoir de mériter ma tendresse. Si au contraire, vous persistez à m'aigrir par votre silence, je me croirai alors abandonnée, & le ciel & moi seront les seuls témoins du parti que j'aurai à prendre. (*Point encore de réponse*).

XXXV^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

P O I N T de Lettre de vous encore, malgré toutes mes menaces : je n'en reçois qu'une de mon amie, qui ne parle que des effets de l'inférieure jalousie qui vous dévore. Le ciel prend ma défense & vous punit des rigueurs du sort que vous avez voulu me faire éprouver : cette loi du talion est sacrée ; elle doit vous faire frémir pour l'avenir. Cruel ! que vous ai-je fait pour me causer la mort ? Je regarde comme une feinte les maux qui vous accablent, & comme un moyen pour m'abandonner. Mais qu'il vous est facile de prendre ce parti ! Répondez, n'importe ! ... si cela vous rend plus heureux, & je vous rends toute votre liberté. Mon cœur ne peut se fermer à la plus tendre compassion. Je

308 LES DANGERS

souhaite que vous ne sentiez pas votre perte. Vous alléguez mes alentours à la campagne, & je n'ai pas une ame chez moi : mes menaces à cet égard étoient l'effet de mon désespoir. Ingrat, voilà donc le rendre retour que je devois attendre de mes soins. Mépriser mes Lettres & garder le silence le plus obstiné pour augmenter mes regrets, est-il un sort plus affreux ? Sous un faux prétexte j'envoie Bastien mon laquais, à Paris, pour vous remettre la présente, ne pouvant m'y transporter moi-même, quoique votre parti me paraisse bien pris : s'il l'est réellement, croyez moi, soyez tranquille ; je ne donnerai aucune atteinte à votre nouvelle victime, je me contenterai de la plaindre. C'est la dernière fois que je vous fais entendre mes plaintes & mes douleurs. Bastien s'informera aujourd'hui par lui-même de votre situation, pour m'en rendre compte, & à mon mari, qui,

malgré sa tyrannie & ses soupçons , sachant votre maladie , a la bonté d'y prendre part. Quelle reconnoissance ! & qu'il est cruel de penser ainsi d'un objet si peu digne d'être aimé ! Vous aurez la bonté de faire un paquet de toutes mes Lettres , comprise celle-ci , de le cacheter , & de le confier à Bastien , vous le pouvez ; je suis au moins sûre de ce garçon , & je puis sans inquiétude me fier à son attachement. Il ne me reste qu'une grâce à vous demander , c'est de permettre que Lépine votre laquais donne souvent de vos nouvelles à mon fidele Bastien , qui pleure nuit & jour sur mon sort , & vous ferez , par ce moyen , dégagé de tout soin & de toute inquiétude. Je vous laisse pour jamais , puisque vous l'ordonnez.

XXXII^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

OUI, je suis le plus à plaindre & le plus coupable des hommes, d'avoir mérité votre dernière Lettre. Vos soupçons injustes, en me traitant d'infidèle, m'ont réduit dans l'état affreux où je suis, & les miens envers vous y ont mis le comble. Une imagination faussement exaltée, inspire souvent des desseins que le sentiment refuse, désapprouve & abhorre, & le cœur, nourri par la jalousie & le désespoir, doit nécessairement attaquer tout le physique. Le mal moral est cent fois plus dangereux encore, aucun Médecin ne peut le guérir. Le meilleur moyen est d'en connoître la source. Le tems, les lieux, rien en un mot ne peut effacer parfaitement l'impression que laissent les regrets de la

D'UN AMOUR ILLICITE. 311

perte d'une amante incomparable qu'on adoroit. Bastien vous rendra compte de mon état ; il ne pourra vous dissimuler qu'il est des plus fâcheux ; le choc étoit trop fort & mon amour trop vif pour y résister. La raison, quelquefois consolante dans l'adversité, a perdu tout son pouvoir dans mon cœur, & la perte est irréparable.

Tu me redemandes tes Lettres : tu veux donc aussi ma mort ; mais elles sont tout mon espoir & ma consolation.

Tu m'accuses d'indiscrétion auprès de la Marquise de S. . . . A qui pouvois-je mieux confier mes chagrins ? ne peut-on se plaindre quand on souffre si cruellement ? Si j'ai outre-passé les bornes de l'honnêteté en m'ouvrant trop à la Marquise ; si je me suis exprimé trop énergiquement, ne suis-je pas excusable en faveur de la cause que je plaidois ? cause d'où dépendoit mon bonheur ou mon malheur, pour passer de là à des cha-

grins éternels. Mais puisque tu m'assures que tu me rends à ta première tendresse, j'abjure mon erreur; abjure aussi la tienne: n'ayons jamais le plus léger soupçon sur notre constance; je te promets de mon côté de m'en garantir.

Que ce pauvre Bastien m'a arraché de larmes en me remettant ta Lettre, & voyant couler les siennes! Je ne fais si c'est le souvenir de notre sort ou mon état qui l'attendrissoient. Le fait est qu'il ne manquoit plus que Lépine mon laquais, pour rendre la scène la plus touchante, & émouvoir les cœurs les plus durs. Tu me rends à la vie, en me rendant ce titre d'amant si précieux à mon cœur, & en me rendant ta confiance qui m'est si chère; compte que je ne négligerai rien pour te donner de nouvelles preuves de ma tendresse. Le dieu qui se plaît trop souvent à nous accabler d'infortunes, n'est pas toujours inexorable aux cris des infortunés. Si

une

une Lettre ne t'exprime pas assez mes sentimens, n'en sois pas surprise : ma tête est encore trop malade pour pouvoir répondre, comme je le desire, à la voix de mon cœur.

XXXVI^e. LETTRE
DE LA MARQUISE DE V***.

J E me crois dispensée, mon ami, de te peindre ma douleur sur ta situation; tu serois encore ingrat si tu pouvois en douter. Tu n'imagines pas combien j'ai été tourmentée, ne recevant plus de tes nouvelles. J'en ai perdu entièrement les faveurs de Morphée. Bastien m'a remis ta Lettre; je ne l'ai ouverte qu'en tremblant. J'ai vu avec plaisir que tu me rends la justice de croire que mon cœur n'a point changé, & que ta santé m'est aussi chère que ma vie. J'ai couru moi-même au-devant

de Bastien. Mon cœur, dans ce moment d'empressement, étoit suffoqué à force de battement & d'émotion; il étoit en proie, tantôt à la joie, tantôt à la crainte, aux regrets, à mille choses enfin que j'aurois peine à te définir. Je suis toujours inquiète de ton état; que ne puis-je en juger par moi-même! La mélancolie que je vois dans ta Lettre a passé dans mon cœur. Que ne peux-tu m'apporter jusqu'à tes faiblesses, & tu verrois si j'aurois des égards pour elles? Tu ne t'es point trompé en revenant à ta tendre amie, c'est pour ton bonheur & pour le sien. Laissons passer ces cruels momens, & je te promets de te les faire oublier, ou personne n'y pourroit compter.

Conviens que tu étois bien injuste. Pouvois-tu croire que l'inconstance dépendît de moi? Si tu n'étois pas malade, comme je te gronderois de tes reproches; mais je partage, comme toi,

l'ennui de notre absence. Je ne suis pas plus contente que toi des momens pris à la dérobée. Mais je me dis : tout n'est pas perdu , il vaut bien mieux en profiter que de nous tourmenter sans cesse , ou ne plus nous voir. Imite-moi : j'aime bien mieux repasser en mon cœur la confiance que tu m'as dévouée , que de songer que tu peux m'être infidèle. Evite jusqu'au moindre soupçon , & oublions tout le passé. Oui , charmant , ton amante t'adore , & n'aura jamais rien à se reprocher ; épargne-lui des plaintes jalouses qui troublent toujours le bonheur & le repos.

J'ai toujours continué d'intéresser mon mari sur ton sort : rien ne coûte à l'amour ; il ne voit que l'objet qu'il aime ; son image gravée dans mon ame , me fait oublier toutes les horreurs de l'esclavage où je vis. Dès que je lui parle de toi , il me dit que tu devrois te faire saigner , puisque ta tête se trouve tou-

jours embarrassée. Ah! qu'il ne pense guère au secours dont j'aurois besoin, & que toi seul pourroit dissiper mon ennui, & rendre à mon cœur son repos. Crois-tu que nous eussions besoin de tout autre Médecin que de l'Amour? Il en fait plus dans son petit doigt que toute la Faculté ensemble. Mais sachons toujours gré à mon mari de s'occuper de tes maux, depuis que la Marquise de S. . . . qui vint nous demander un jour à dîner, lui en parla. S'il en connoissoit la source, il ne te donneroit sûrement pas de conseils. Eh! que fait-on, peut-être reviendra-t-il de sa folie. Ma soumise captivité ne devroit-elle pas aussi m'en répondre? Je ne me plains plus : je ronge mon mors sans rien dire, pour le ramener peu-à-peu au bonheur où j'aspire. En attendant, mande-moi au juste ton état, ce que tu fais pour le rendre meilleur. Ah! si je pouvois prendre la forme d'un sylphe,

comme je ferois bientôt près de toi. Serois-tu assez malade, dis-le moi ; pour t'y refuser ? Passe moi cette raillerie , je ne l'imagine que pour t'égayer. Les malades ont besoin de consolations. Que j'aimerois à te revoir ! Il me semble qu'il y a un siècle que je suis privée de ce bonheur. Mais, quoi ! j'oublie que tu es malade, cette idée m'est insupportable, elle augmente l'horreur de ma destinée. Rassure-moi donc bien vite, si tu le peux.

XXXIII^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

T A Lettre a fait en la lisant plus de progrès heureux sur ma santé que toute la Pharmacie entière. Ta raison, tes tendres expressions, & ton espoir, qui m'enchantent, répandent sur tous mes sens un baume vivifiant qui ranime mon

ame abattue, & fortifie mon existence;
Oui, mes jours ne sont plus à moi : je
ne suis plus le maître de t'en faire le
sacrifice, puisqu'ils t'appartiennent tou-
jours. Hélas ! que pourroit m'être la vie
sans toi ? Si l'amour nous cause quel-
quefois des peines ; conviens, qu'il est
bien doux aussi de les oublier quelque-
fois dans ses bras ; conviens encore
qu'il n'est pas de bonheur parfait sans
tracasseries. Les ames sensitives en sont
les seules exemptes ; elles goûtent le
plaisir sans l'attendre, elles ne le desirant
que lorsqu'il se présente. Soumises à
l'époque prescrite par le tems, elles
cedent simplement à la nature. La pen-
sée seule distingue l'homme des ani-
maux, & la raison semble ne lui être
donnée que pour mieux prévoir ou crain-
dre ce qui peut lui nuire, sans être ja-
mais assuré du bien ; & si le Créateur
lui avoit donné une direction toujours
fixe, hélas ! que de chagrins il lui eût

épargnés, & peut-être encore, que de bonheurs lui seroient échappés. Mais... laissons-là la morale, & disons que je vais bien me préparer à mériter tes faveurs. Je vais monter à cheval tous les jours pour dissiper mon ennui, je prendrai quelques bains pour réparer mon sang calciné par mes veilles & par mes inquiétudes ; je compte, après cela, partager mon bonheur avec toi, & rentrer dans mes droits, te rendre les tiens, & nous dédommager de notre absence. Adieu; sans me flatter, je crois que tu me trouveras aujourd'hui aussi aimable que je l'étois peu, lorsque je croyois t'avoir perdue pour jamais.



XXXVII^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

L'ESPOIR de te revoir bientôt rétabli augmente mon courage pour t'attendre. Prends-toi de recouvrer tes forces & ta gaieté. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre qui, je compte, achevera ta guérison. Des affaires indispensables autant qu'essentiels obligent mon mari de retourner à Paris, pour y passer au moins une quinzaine : il est forcé d'y aller ; sa présence y est absolument nécessaire. Je n'ai ni proposé de le suivre ni de rester : j'ai mieux aimé le voir venir. Il a pris le parti que j'avois prévu ; il veut que je sois du voyage, pour ne pas me laisser seule. Nous nous reverrons donc bientôt, cher ami ; que dis je ! je te reverrai. Je jugerai par moi même de ton état ; & si je ne puis te donner

tous mes soins chez toi, j'aurai au moins la gloire de prendre sur moi de te ménager malgré mes desirs. Cette victoire me coûtera un peu ; mais il faut savoir perdre pour gagner davantage. Hélas ! de quel prix seroient mes lauriers, si tu ne les cueillois pas avec moi ? Tu vois que cette espérance de retour me flatte infiniment. Juge par là de mon contentement.

III Suivant toute apparence, nous partirons d'ici dans trois ou quatre jours au plus tard ; les ordres sont donnés. Ne m'écris plus ; attends de mes nouvelles. S'il arrivoit que notre départ fût retardé, compte sur mon empressement à t'en faire part ; mais j'espère qu'aucune circonstance ne s'y opposera. Quelle fête je me fais d'avance de te revoir ! Toute autre que moi auroit eu peut-être le desir de te surprendre ; mais moi je te préviens que je n'en ai d'autre que de te marquer ma joie. Je crois que

ma nouvelle fera grand effet sur ta santé.

Depuis que je fais que je vais m'arracher de mon triste esclavage, mon ame a reçu une nouvelle essence, & mon cœur plein de tendresse pour toi, brûle de la verser dans le tien. Comme mon mari est prévenu sur ton état, & qu'il a témoigné y prendre quelque part, je ne vois pas de raisons qui puissent t'empêcher de venir nous voir. Tu feindras ta surprise de notre arrivée, tu ignoreras aussi qu'il savoit que tu as été malade : cette ruse est trop simple pour te la recommander. Nous sommes à la campagne depuis quatre mois, ce tems m'a paru un siecle. Mais j'espere que mon mari ayant éprouvé ma constance & ma soumission à ses volontés tyranniques, aura oublié la haine qu'il te portoit; il se persuadera peut-être que notre éloignement t'aura fait faire quelques nouvelles liaisons, & il n'aura plus d'ombrage pour sa femme. Il n'aura

pas tout-à-fait tort, s'il le pense; car si nous n'eussions pas trouvé les moyens de dissiper notre ennui, m'aimerois-tu encore? Mais ne parlons plus du passé, je te porte avec moi le correctif. C'est aujourd'hui Jeudi que part ma Lettre, Mardi au plus tard je coucherai dans ta ville; tu aimerois peut-être mieux que ce fût sous le même toit, ou mieux encore, avec. . . . mais paix! arrête tes transports, songe que c'est beaucoup d'avoir le plaisir de nous voir; songe sur-tout que tu es malade; ainsi, tout beau, Monsieur. . . . Je suis folle depuis que je dois partir: je chante, je joue sur ma harpe des airs analogues aux doux momens qui m'attendent; je vais confier tous mes plaisirs prochains à ma tendre statue d'amour. . . à ma chère glacière. . . à ma cabane. . . à mon jardin. . . . Par tout enfin je répands la joie qui regne dans mon ame, & par tout je

trace & grave ton nom enrelacé avec le mien. Ce sera bien différent lorsque ce seront nos personnes ; mais loin de nous ces idées trop sentimentales !... Attends à ton tour mon petit billet d'appel , ou une Lettre remplie d'imprécations contre le sort , d'injures contre l'irrésolution de mon mari , des reproches contre la nature entière , & tout cela , cher ami , ne vaudra pas le moindre de mes regrets.

*Billet de la Marquise de *** **

De Paris.

Bastien , mon laquais , est si pressé de t'apprendre mon retour , qu'après avoir vu tous mes équipages chargés , & un moment avant qu'on mette les chevaux à mon carrosse , il est venu me dire : Madame , écrivez avant de partir du château un petit billet à M. le

Comte, qui l'assure de votre arrivée à Paris. Si-tôt que la vache sera détachée de l'impériale de votre carrosse, je le lui porterai tout de suite ; vous ne trouverez peut-être pas à Paris si aisément le moyen d'écrire qu'ici, & le tems que vous tarderez sera autant de momens de joie perdus pour lui. Il vous aime de si bon cœur ! il est si bon & si intéressant ! Si vous l'aviez vu comme moi malade ; ah ! je n'y puis songer sans pleurer. Al-lons, Madame, Bastien vous en conjure, faites vite ce billet avant que Monsieur paroisse pour partir.

Tu juges bien que je ne me suis pas fait long-tems tirer l'oreille ; mais j'ai trouvé fort plaisante l'idée empressée de mon pauvre Bastien. J'ai oui dire souvent qu'une femme avoit le plus grand tort de faire paroître, & encore moins de confier la moindre apparence de ses sentimens à un laquais ni à une femme-de-chambre, que souvent cela

pouvoit devenir dangereux. Cela peut être ; mais pour mon pauvre Bastien , il se feroit hacher pour moi. Il m'a vue presque naître ; de tous les tems il m'a été si attaché qu'il aime mieux un regard de bonté de ma part que tout l'argent du Pérou pour gages. Ainsi , mon bon ami , quoique mon billet soit daté de mon château , lorsque tu le recevras je serai à Paris. Le lendemain de mon arrivée , tu en recevras un second par Bastien à qui tu remettras ta réponse. Que ce faquin est heureux ! Il te verra avant moi. Ah ! si je pouvois me travestir de ses habits , jamais changement ne feroit plus charmant & plus agréable pour moi. Tout cela , joint avec le portrait que je me fais de te revoir , perfectionnera ma douce illusion. Adieu ; l'on m'appelle : tout est prêt , nous partons : je te quitte ; mais c'est pour mieux te retrouver encore.

XXXVIII^e. LETTRE*DE LA MARQUISE DE V***.*

N'AS-TU pas eu hier quelques pressentimens de mon arrivée ? Il me semble que l'amour moral, joint à l'amour physique, doit causer à deux êtres qui les possèdent des impressions sensibles qui seules peuvent bien définir si l'objet qui les intéresse se rapproche ou s'éloigne. Je ne suis pas assez bonne physicienne ni naturaliste pour te démontrer plus simplement ce que j'ai éprouvé moi-même. Le croiras-tu ? Alors tu sauras que tout le long de ma route, le lien qui nous attache l'un à l'autre, me paroissoit si sensible, que je le voyois rouler autour de toi, & se raccourcir à mesure que je m'en approchois. Tu faisois à mon égard ce que fait une puissance adaptée à un cabestan qui at-

tire un corps à lui , & qui roule un cable autour d'un cylindre par le moyen d'une manivelle ; mais sans faire tant de raisonnemens , ton cœur étoit la puissance attractive , & le mien se laissoit entraîner vers lui par le désir d'arriver plutôt. Viens nous faire une visite demain ; mon mari y sera , ou il n'y sera pas ; s'il y est , tu lui feras une visite d'honnêteté ; & je prendrai le reste pour moi. Si je suis seule , il n'aura rien , & j'aurai tout. Adieu , je ne me possède pas de joie & d'impatience. Ce jour de demain me paroît long à venir. En attendant , je vais oui , je vais

XXXIV^e. LETTRE

DU COMTE DE C***.

GARDE-TOI d'en douter , chère amie : oui , je serai chez toi demain l'après-midi vers les cinq heures. Mon

compliment sera court, si je trouve ton mari, l'amour me secondera si bien, que le bon homme sera obligé d'avaler la pillule. S'il n'y est pas, je te ferai voir que m'a santé n'est pas encore des plus foibles; il faudra bien que tu t'en contente. D'ailleurs il vaut mieux dire peu de chose que rien du tout. J'ai trop d'amour-propre pour vouloir passer dans ton esprit pour un homme incapable.

Je n'entends rien à tes définitions si fort alambiquées sur notre rapprochement, que je crains à la fin que ton esprit trop sublime ne fasse tort à ton cœur. Crois-moi, contente-toi de consulter ce dernier, & envoie promener l'autre. Tu m'assures qu'il est à moi; en faut-il davantage? J'espère que bientôt l'expérience te donnera les preuves les plus convaincantes de ma santé, & dispense-moi de t'en donner ici la démonstration; je ne suis point géometre: crois-moi sur ma parole; & si,

lorsque je te verrai sans témoins, tu trouves que j'ai eu tort d'avoir trop fait élaquer mon fouet, alors je te permettrai de me démontrer la cause de l'impossibilité; mais en attendant, reçois les préliminaires de la preuve du contraire : à demain.

XXXIX^e. LETTRE

*DE LA MARQUISE DE V***.*

HÉ bien, mon bon ami, tout va assez bien : je t'ai vu mieux portant, ce qui m'a satisfait. Mon mari y étoit; c'est déjà une petite contrariété; mais j'y suis accoutumée : je t'ai trouvé encore un peu pâle; mais ta parole ferme, & ton visage coloré par le plaisir de nous revoir, ce qui me donne la plus belle espérance. J'avois beau dire en te voyant, il a besoin de se ménager encore; mais mon amour te trouvoit plus aimable que

jamais. J'ai été enchantée de la manière dont mon mari a reçu ta visite ; il s'est comporté à merveille , & s'il pouvoit te ressembler en tout , je ne te garantis pas jusqu'à quel degré j'aurois porté ma reconnoissance ; mais malgré son accueil honnête , c'est toujours lui ; c'est mon mari ; il est vieux , hargneux , bourru , contrariant ; ainsi la métamorphose est impossible. Il n'aura jamais de moi que des complaisances & des soumissions à ses volontés trop souvent barbares.

Les conseils que mon mari t'a donnés pour rétablir parfaitement ta santé , prouvent qu'il t'aime un peu. Il t'a recommandé de fuir les veilles & le tourbillon de ces jeunes femmes , qui s'entraînent pour leurs plaisirs dans des excès qu'elles soutiennent mieux que toi , & qui leur font regarder de sang-froid l'approche de la mort , lorsque leurs charmes sont tout-à-fait flétris par

trop d'usage. « Laissez-les vivre &
 » mourir comme elles voudront, l'a-t-il
 » dit ; mais ne les imitez pas : ce sont,
 » la plupart, des folles qui n'ont que ce
 » qu'elles méritent. Bien à plaindre
 » sont les maris qui ont été assez fous
 » pour les épouser. Au reste, il y en a
 » qui ne s'en embarrassent guere, pour-
 » vu que ces momens de plaisirs ne dé-
 » rangent point leurs bourses. Pour moi,
 » je pense très-différemment ; & si
 » Madame que voilà (parlant de moi)
 » s'écartoit jamais de ses devoirs, si elle
 » quittoit toute la journée sa maison
 » pour courir les aventures, mon parti
 » seroit bientôt pris. Je suis bon quand
 » il le faut, je fais me rendre justice ;
 » mais il ne faut pas qu'on en abuse ».
 Attrappe, me suis-je dit en moi même ;
 je n'ai pas soufflé le mot, je me suis con-
 tentée de me dispenser de l'approbation,
 & de sentir que ma réponse étoit dans
 mon cœur.

Pour te prouver que tous ces beaux raisonnemens ne me font pas perdre la tête, je te prévien que demain je sors avec ce beau Monsieur pour affaires, & pour quelques visites. Il y en a une entr'autres que je dois faire sans lui : il me vient dans l'idée de l'escamotter pour passer ce tems-là avec toi; comme il ne va jamais dans cette maison, je pourrai dire sans risque que je n'ai trouvé personne. Ainsi, mon ami, veux-tu que nous allions aux Champs-Elisées, je laisserai mon carrosse à la barrière, & Bastien sera le seul de mes gens qui me suivra. Si tu acceptes la partie, tu n'auras qu'à te trouver sur les cinq heures & demie près du jardin de Beaujon; de là nous nous promènerons plus loin; delà nous nous reposerons dans la laiterie, tandis que Bastien fera sentinelle : là nous causerons, nous nous verrons face à face, nous nous ferrerons la main, nous.,.,. Que

fait-on?.... Un baiser lorsqu'il est bien désiré, est bientôt pris. Ensuite nous finirons par convenir de nos faits, & nous aurons bien employé une heure de tems qui est tout celui que je pourrais te donner. Si mon projet te convient, réponds-moi bien vite, & comptes sur le cœur d'une amie qui t'adore.

XXXV^e. LETTRE

*DU COMTE DE C***.*

QUE tu es aimable, & que ton projet est charmant! tu me demandes s'il me convient, peux-tu en douter un instant? Tu mériterois que je ne fusse pas au rendez-vous; mais j'en ferois trop puni, & cette méchanceté de ma part tourneroit trop contre moi. Tu m'y promets tant de bonnes choses! Le seul plaisir de t'y voir suffiroit pour m'y déterminer: ainsi juge de mon empressement.

J'espérois t'y offrir l'original avec la copie que tu desires depuis si long-tems ; mais mon paresseux Peintre chez qui je viens d'envoyer encore, n'est jamais content de son ouvrage ; il touche & retouche si souvent, que je crois que le bourreau ne finira jamais. Au reste, comme l'un n'a de valeur que par l'absence de l'autre, qu'heureusement nous ne sommes pas dans ce cas là aujourd'hui, mon impatience est moins grande, je ne perds que le plaisir de la surprise. Je t'en dédommagerai quelque jour par un autre, dont l'effet durera plus long-tems qu'un simple coup-d'œil, & qui te procurera un plaisir plus vif. J'ai trouvé, comme toi, ton mari plein d'attentions pour moi, je ne désespere pas que nous n'en fassions quelque chose de bon s'il continue d'être toujours de même. J'ai pris, comme toi, ma part de sa petite morale : l'on auroit pu lui répliquer en lui disant : « Il vous est plus aisé,

» Monsieur, de vouloir que l'on se con-
» duise comme vous le dites, que de
» faire comme nous faisons, & voilà
» pourquoi votre morale est si austere ».
Mais en laissant de côté tous ses argu-
mens, ayons toujours au moins l'air de
le suivre, pour l'entretenir dans ses
bonnes dispositions. J'ai été tenté de lui
dire devant toi, qu'il avoit grandement
raison pour ce qui te regarde; mais com-
me je n'aurois peut-être pu conserver
l'air, ni prendre un ton persuasif, j'ai
mieux aimé me contenter d'opiner du
bonnet, comme le Président Pierre. A
demain, je n'oublierai l'heure du ren-
dez-vous que lorsque nous y serons en-
semble.

Fin de la première Partie.



